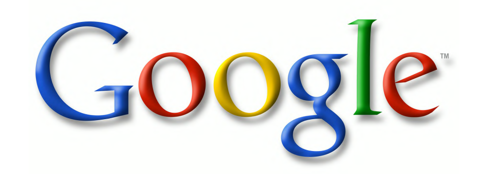



A 939,161





HEURES

DE PRISON

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON, ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HEURES

DE PRISON

PAR

MADAME LAFARGE

NÉE MARIE CAPELLE

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1855

En livrant à la publicité l'ouvrage qu'on va lire, j'acquitte un legs : je remplis un devoir.

Marie Capelle était ma petite-nièce, mon frère était son aïeul... Frappée par un arrêt terrible, elle venait le subir dans la ville que j'habitais.

Orpheline de père et de mère, dépossédée de tout, séquestrée à de longues distances de ses rapports les plus intimes de famille et d'amitié, elle tombait subitement d'une position élevée de la vie dans la solitude affreuse d'une prison où elle devait attendre la mort. Je restais seul pour consoler, pour soutenir cette immense douleur.

C'était une mission sainte à laquelle la Providence m'appelait... Je l'acceptai.

La prisonnière, qui jusque-là m'était personnellement inconnue, arriva à Montpellier le 11 novembre 1841. Prévenu presque au même instant, j'accourus à elle. Dès ce moment, je ne vis plus une nièce : je sentis que j'avais une seconde fille, et mes enfants l'adoptèrent comme une sœur.

Le gouvernement ne savait pas qu'elle avait ici des parents. Il fallut demander des instructions pour régler les conditions de nos visites, et quinze jours s'écoulèrent avant que ces conditions fussent connues. Elles étaient sévères. L'infortunée ne

pouvait nous voir qu'une fois par semaine, une heure seulement, et en présence d'une religieuse de la maison. Nous en souffrions tous. Elle en souffrait plus que nous : l'isolement, dans une étroite cellule, la désespérait, et la présence inquiète et soupçonneuse de ceux-là seuls qui pouvaient l'approcher lui était plus insupportable que son isolement.

Bientôt la fièvre, une fièvre intense, se déclara, et l'état de la malade devint alarmant. L'autorité se montra compatissante. Le préfet ne fut pas moins humain que le directeur. Les soins de la famille furent reconnus nécessaires, et tous les jours, à toute heure, la porte de la prison s'ouvrit pour nous.

Ce fut alors que ma fille, la seule fille que Dieu m'avait laissée, résolut, sans nous le dire, de ne plus se séparer de sa cousine, et de partager sa captivité. Jeunesse, liberté, amitiés de l'enfance, joies pures de la vie, projets d'avenir, elle abdiqua tout... et ce ne fut pas chez elle un vertige de l'imagination, un éblouissement du cœur. J'ai du bonheur à le dire, onze années consécutives l'ont trouvée fidèle (autant que l'autorité l'a permis) à ce pieux dévouement, dont elle ne comprenait pas qu'on pût s'étonner.

Je ne dis pas cela pour honorer ma fille. Dieu connaît ma pensée; c'est lui qui l'inspire, et il sait où elle va.

Qu'on me permette maintenant de ne plus dire un mot, ni de ma fille, ni de sa mère, ni d'aucun de nous. Hors de la charité, c'est sottise et orgueil que de parler de soi.

Les *Heures de prison* sont la reproduction fidèle de toutes les souffrances, de toutes les douloureuses péripéties dont nous avons été les témoins. La prisonnière s'y montre telle qu'elle était, avec ses luttes et ses défaillances, avec sa résignation et sa foi, et ce que sa modestie a voulu taire, il ne m'appartient pas de le publier.

Constamment malade et presque toujours alitée, elle ne pouvait se livrer que de loin en loin à un travail sérieux. Sa cor-

respondance, la méditation et l'étude, remplissaient une grande partie de son temps. Les *Heures de prison* étaient l'œuvre de ses larmes; œuvre inachevée que son état de souffrance la força d'interrompre vers la fin de 1847, et qu'elle se proposait de compléter par des articles de littérature et d'histoire, dont elle avait rassemblé les matériaux..

Elle devait y consacrer un long chapitre aux nobles amis dont les sympathies l'avaient entourée depuis son arrivée à Montpellier. C'était là, disait-elle, que son cœur se serait épanoui tout entier. M. de Villars et M. Dosquet, qui s'étaient succédé comme directeurs de la prison, y auraient trouvé un profond souvenir, car elle parlait toujours avec effusion des marques d'intérêt qu'elle en avait reçues, et qu'ils avaient su si bien concilier avec leurs devoirs. M. Chappus, leur prédécesseur, qui, dans les premiers temps, lui avait paru trop sévère, mais qui, plus tard, l'avait comblée de bontés, aurait eu sa page de reconnaissance, et presque de réparation, de la part d'une femme dont le cœur s'exaltait au moindre bienfait.

Dans les premiers mois de 1848, un dépérissement notable se manifesta dans la santé de la prisonnière. La fièvre ne la quittait plus : son médecin, si bon, si dévoué, fit part de ses craintes au préfet. Quatre professeurs de la Faculté de médecine furent chargés de visiter la malade et de constater son état. Ils conclurent à la mise en liberté, comme seule chance de guérison.

Ce rapport resta sans résultat; cependant le mal empirait rapidement. Après quinze à seize mois d'attente, une nouvelle expertise eut lieu : les conclusions furent les mêmes, et peut-être plus pressantes encore. Enfin, la translation de la prisonnière à la maison de santé de Saint-Rémy fut ordonnée. Elle y arriva le 22 février 1851, accompagnée de ma fille.

Il n'était plus temps. Les bons et nobles offices du directeur de la maison, M. de Chabran; les soins incessants du médecin;

le concours charitable de l'aumônier et de la sœur hospitalière, la salubrité du climat, la beauté du lieu, tout fut impuissant : la maladie s'aggravait toujours.

Averti de l'imminence du danger, je me rendis en toute hâte à Paris. J'étais porteur d'une supplique de ma nièce pour le Prince-Président. J'en fis une autre, que je signai. Je me plaçai sous le patronage d'un homme éminent, dont je souffre de taire le nom, et, trois jours après, une lettre m'apprit que ma nièce allait être libre...

Ma joie devait être plus courte que ma reconnaissance. Arrivé en trente-six heures à Saint-Rémy, je pressai dans mes bras, non plus une femme, mais un squelette vivant que la mort venait disputer à la liberté.

Le 1er juin 1852, l'infortunée posait son pied libre dans ma demeure... J'avais mes deux filles avec moi!... Le 7 septembre, l'une mourait aux eaux d'Ussat, et l'autre lui fermait les yeux!

L'humble cimetière d'Ornolac a reçu les restes de la morte... une croix renversée couvrira sa tombe!... Qu'on ne me demande plus rien.

. . . .

Veut-on savoir, cependant, si j'ai cru cette femme coupable?

Je réponds :

Retenue prisonnière, je lui avais donné pour compagne ma fille. Devenue libre, je lui aurais donné pour mari mon fils.

Ma conviction est là.

COLLARD.

Montpellier, 17 juin 1853.

HEURES
DE PRISON

LIVRE PREMIER

I

Tulle, 24 octobre 1841.

Que va-t-il encore m'arriver?

Ce matin, en m'habillant, j'ai senti une larme de Clémentine tomber sur mon épaule. Je n'ai jamais vu ma fidèle *Clé* pleurer sur elle, et toujours je l'ai surprise souffrir avant moi des douleurs qui me menaçaient.

Que va-t-il encore m'arriver?

Je n'avais pas eu le courage d'interroger Clémentine, quand M. Lachaud est entré dans ma chambre. Il m'a saluée tristement, s'est assis devant moi, et m'a regardée longtemps de ce regard profond de l'homme qui veut graver un souvenir suprême dans son cœur.

Ce regard m'a fait mal. Une inexprimable angoisse m'a

saisie. J'aurais voulu parler, et je n'osais. J'étais impatiente d'apprendre ce que je tremblais de savoir. Je sentais que ma voix s'éteindrait dans mes sanglots... J'ai pris alors un bouquet de roses sauvages que la fille de la concierge m'avait apporté le matin, et je l'ai lentement dépouillé, fleurs, feuilles, tiges...

M. Lachaud a compris ma pensée. Il a détourné la tête. Au même instant le gardien chef est venu demander Clémentine, et j'ai entendu murmurer ces mots terribles : « Voiture cellulaire... »

Heureux les morts !

II

On ne me dit rien, et je n'ai la force de rien demander. On va, on vient, on cause bas autour de moi. On comprend qu'il n'est plus possible de me tromper, et cependant chacun s'efforce de mettre un faux sourire sur ses lèvres....

Pauvres amis ! demain, s'il faut que je vous quitte, vous me pleurerez comme on pleure une morte, et puis...

III

Clémentine est au désespoir. Elle me voit déjà seule, évanouie, sans secours, dans une de ces cages de fer du chariot cellulaire : cercueil ambulant où la loi jette ses morts, pour les envoyer perdre dans la tombe commune d'une prison.

La mort, qui ne m'a jamais effrayée, m'effraye cette fois... Si je succombe dans l'horrible trajet, il faudra donc qu'un homme inconnu, grossier, indiscret peut-être, prenne la place de l'homme de Dieu, et du saint entourage des mourants !... Ce sera la main d'un garde-chiourme qui se

posera sur ma main, pour y sentir les derniers battements de ma vie!... Ce sera son regard qui rencontrera mon dernier regard!.... Ce sera son oreille qui recevra mon dernier cri au monde!... et le monde ne m'entendra pas!!!

Et si je survis, ô mon Dieu! dans quel abîme irai-je tomber?... Je n'ai plus de patrie! je n'ai plus de foyer! Mon nom n'est plus un titre! Ma vie n'est plus un droit!... Pitié! mon Dieu, pitié! Laissez-moi mourir ici, parmi les miens...

IV

Mon tuteur est venu me voir avec le docteur Ventejou. Celui-ci est sorti sur-le-champ, emmené par M. Lachaud. Je crois qu'ils sont allés à la préfecture.

La figure sérieuse de M. Lacombe est plus sérieuse encore que de coutume. Pour se dispenser de parler, il a pris je ne sais quel petit objet sur ma table de travail, et il l'a examiné avec une attention fiévreuse.

— Gardez-le, lui ai-je dit en posant doucement ma main sur son bras; gardez-le, en souvenir de votre pauvre pupille. Vous êtes de mes amis celui que Dieu m'a donné le plus tard. Promettez-moi d'être celui qui m'aimerez le plus longtemps.

— Ce n'est pas un reproche, au moins?

— Oh! non, c'est une prière, un adieu.

Il y a dans l'amitié que m'a si fidèlement vouée M. Lacombe une suite de particularités qui me la font bénir, à titre d'amitié providentielle.

M. Lacombe, notaire à Tulle, est un des hommes les plus estimés du pays. Il était, depuis de longues années, en relation d'affaires avec la famille Lafarge, et même en relation de politesse intime avec quelques-uns de ses mem-

bres. A l'époque de mon procès, son étude se trouvait ainsi un des centres de réunion de mes plus cruels adversaires. Il assista donc à toutes les péripéties du drame terrible qui se nouait à l'ombre contre moi, pour aller se dénouer, contre moi encore, au grand jour de la cour d'assises.

D'abord gagné à la cause de la calomnie et me croyant coupable, M. Lacombe usait de son influence pour m'aliéner l'opinion publique et l'intéresser aux espérances haineuses de mes ennemis. S'il ne cachait pas ses répulsions contre l'accusée, il cachait encore moins ses sympathies pour la famille accusatrice.

Mais il arriva un jour où l'honnête homme se trouva de trop dans ces mystérieuses collusions de colères intéressées et de rancunes vénales; où l'homme de cœur s'indigna des tortures infligées à Emma Ponthier, la pieuse enfant qui osait me défendre de toute sa conscience et m'aimer de tous ses souvenirs; où l'homme de grand sens se révolta des cris d'une mère et d'une sœur, plus soucieuses d'escompter la mort que de la pleurer, plus jalouses d'*hériter* d'un crime que de sauver leur nom d'un déshonneur... Il arriva un jour où les pensées de M. Lacombe se troublèrent; où, voulant examiner, approfondir les faits, il fut conquis à la cause de mon innocence, et, d'ami des oppresseurs, devint l'ami de l'opprimée.

Revenir d'une prévention secrète est chose difficile et rare; mais abjurer hautement une prévention hautement avouée, défendre ouvertement ce qu'on avait ouvertement attaqué, oser respecter le lendemain ce qu'on avait flétri la veille, c'est d'une conscience ferme, d'un esprit droit... c'est surtout d'un grand cœur.

O mon courageux ami, ô mon cher tuteur! je vais partir, pour ne plus vous revoir peut-être!... Gardez mon souvenir. Je vous le lègue comme le souvenir d'une bonne action.

V

M. Lachaud sort de chez le préfet. Je ne serai pas enfermée dans une voiture cellulaire. Le ministre a pris en considération le rapport des docteurs Ségéral et Ventejou, qui, n'ayant pas cessé de veiller un seul jour sur ma pauvre santé, n'ont pas hésité à certifier que ce mode de transfert pourrait me tuer.

Pendant mon procès, ce n'est qu'en me saignant chaque soir que ces savants amis m'ont pu faire supporter le long martyre des débats. Que serais-je devenue, malade, abandonnée, dans un de ces étroits cabanons où l'air et le jour manquent, où le captif n'a, pour endormir ses douleurs, qu'un bruit de roues incessant et que d'incessantes ténèbres?

L'affectueuse sollicitude de mes bons docteurs ne m'a pas seulement rachetée des chances d'une mort terrible; elle m'a sauvée, à mon insu, du néant de la folie et de la fièvre du désespoir. La vie se plaît souvent à galvaniser des cadavres; peut-être se serait-elle acharnée à moi; mais ma pensée, mais mon cœur se seraient abîmés dans les larmes!... Chers amis! je veux sentir une dernière fois ma main pressée dans leurs mains. Je veux que leur présence résigne l'heure des adieux, comme elle a résigné ses sœurs, mes pauvres heures souffrantes et désolées... Chaque matin, ils ne m'entendront plus leur dire : « Au revoir! » Se souviendront-ils du moins qu'en partant mon cœur leur a dit : « A toujours? »

VI

Je partirai demain soir, dans une chaise de poste sous l'escorte de deux gendarmes. Clémentine m'accompagnera.

Nous voyagerons nuit et jour, et, s'il faut nous reposer quelques instants, la consigne ordonne de choisir des relais isolés.

J'ai envoyé chez M. de Tourdonnet. Des affaires l'ont retenu à la campagne. Il ne sait rien des ordres qui viennent d'arriver. Ne pourrai-je pas revoir une dernière fois ce premier ami de mon infortune? Ne pourrai-je pas lui dire adieu, avant qu'on ait muré sur moi la porte de ma prison?... Son absence ajoute un deuil à tous mes deuils. J'aurais voulu poser un baiser, une larme, sur le front de ses beaux petits enfants. J'aurais voulu saluer d'un dernier merci la noble amitié et le pieux dévouement de madame de Tourdonnet!

Un exprès est parti immédiatement pour le château de Saint-Martin. Arrivera-t-il à temps?

VII

Quelle journée aujourd'hui! Quelle journée demain! Quelle vie à subir, ô mon Dieu! jusqu'à l'heure où il vous plaira de me rappeler à vous!

Je suis comme une trépassée qui assisterait, pauvre âme en peine, aux apprêts de son convoi. Depuis ce matin, j'écoute, je réponds, je tends la main machinalement. Mon front est brûlant, mais je ne pense pas; mon cœur bat, mais dans le vide; mes sanglots m'étouffent, mais je ne pleure pas. Je ne serais plus sûre de vivre, si je n'étais certaine de souffrir.

VIII

J'ai eu plus de courage ce soir. Mes amis partis, j'ai écrit quelques notes, et, laissant ma bonne *Clé* s'occuper des préparatifs du lendemain, je me suis mise à glaner

les chers souvenirs épars de ma pauvre cellule. Ma gerbée faite, et mon trésor au complet, j'ai attaché un nom sur chacun des objets familiers qui paraient mes petites étagères de bois blanc, et je les ai légués aux fidèles serviteurs qui, chaque jour, venaient m'aider à soulever le poids des heures captives.

Vous n'avez pas été oubliée, bonne miss Schmidt, fille et sœur de braves, qui portiez si fièrement sur la terre d'exil votre doux titre d'enfant d'Érin. Lorsque lord Fitz Gerald, errant, proscrit, manquait d'un toit ami pour abriter sa tête, votre mère lui offrit le sien, et, proscrite à son tour, elle sut souffrir sans faiblesse et se sacrifier sans murmure. Son courage fut héroïque, son dévouement sublime, et si l'étranger moissonne sur les champs où moissonnaient vos pères, les vertus maternelles seront votre héritage ; vous resterez aimée, là où elles restent bénies.

. . . .

J'ai longtemps hésité sur le choix d'un souvenir à laisser au brave et loyal commandant C... Je voulais qu'une âme palpitât sous la lettre morte de mon adieu. J'ai coupé, pour la lui envoyer, une boucle de mes cheveux, blanchis en une heure le jour du rapport de M. Orfila. Il sait que le remords ne les a pas déteints; il les gardera pieusement comme une chère relique de deuil et de regret, d'orage et de néant.

Le commandant est un de ces hommes qui ne comprennent pas même l'idiome de la calomnie, tant leur noble nature a le sentiment du juste et la conscience du vrai. Rudes en apparence, inhabiles aux fausses délicatesses du sentiment rêvé ou parlé, ils sont sublimes de bonté pour le malheur; s'ils ne pleurent pas avec l'opprimé, ils le consolent par leur estime, et ils le vengent en l'aimant.

IX

Ce matin, vers trois heures, la fille du concierge du Palais est venue m'éveiller. Selon son habitude, elle s'est mise à genoux près de mon lit, et, sans parler, elle a versé son plein tablier de fleurs sur mon couvre-pied.

— Je vous attendais ; merci, ma bonne Mariette, ai-je dit à l'excellente fille en lui passant autour du cou un petit bijou que je désirais lui laisser. Vous resterez ici jusqu'au moment du départ, n'est-ce pas ?

— Rester? Impossible, ma chère dame ! s'est écriée Mariette en se relevant tout en larmes; je suis venue de bonne heure pour m'en retourner vite, après vous avoir fait mes adieux.

— Ne me quittez pas encore, Mariette ; vous aiderez Clémentine dans ses apprêts, et vous m'habillerez une dernière fois.

—Je ne peux pas rester... Mais, voyez, j'en suis contristée et marrie.

— Votre père a donc besoin de vous?

— Oh ! ce n'est pas pour ça...

— Alors, pourquoi me refuser?

— Je vais vous le dire, madame. Devant le monde, je n'oserais pas vous embrasser, et... le bonheur des autres me rendrait jalouse.

— Si vous n'osez pas m'embrasser, pauvre Mariette, j'oserai pour deux.

— Non, non, ma chère dame, et c'est parce que j'attendais cela de vous que j'ai eu le courage de vous désobliger en quelque chose. Votre main !... vos deux mains dans la mienne !... Maintenant, si ce n'est pas trop prétendre, sou-

venez-vous de moi là-bas, madame... souvenez-vous de moi, et... priez pour nous.

— Je prierai pour *lui*, en pensant à vous, pauvre mère.

— Le ciel vous le rende! Mais laissez-moi suivre mon idée, laissez-moi sortir... le monde est le monde; si vous me traitiez avec bonté devant lui, il blâmerait votre pitié... Il ne vous pardonnerait pas d'oublier, quand il se souvient... Adieu, madame... adieu!

Pauvre Mariette! sa faute fut le crime d'un autre, et, depuis dix ans, elle l'expie sans plaintes et sans révoltes; depuis dix ans, elle vend toutes les sueurs de son front; elle verse toutes les larmes de son cœur pour se conserver le droit de gagner le pain de son enfant, pour se ménager la joie de prier au chevet de son berceau.

C'était la chambre de l'excellente fille que j'occupais pendant les débats de mon procès; c'est sur son lit que j'étais étendue sans connaissance lorsqu'on vint me lire l'arrêt de ma condamnation; c'est à l'ombre des rideaux de sa petite alcôve qu'elle se glissa furtivement, un soir, pour me présenter son fils.

Rien de touchant comme la tendresse humble et craintive de ces deux êtres malheureux. Le pauvret, tout tremblant de sentir trembler sa jeune mère, se cachait sous sa mante et nouait ses deux bras à son cou. Mariette, agitée, confuse, tantôt rassurait l'enfant par un sourire, tantôt me regardait en pleurant; la douleur voilait sur son visage le rayonnement de l'amour maternel, et quand sa tête brune se penchait sur la tête blonde du pauvre petit qui l'appelait « ma sœur, » on eût dit deux oiselets éclos dans un même nid, deux fleurs épanouies sur une même tige, à un intervalle de quelques soleils. Pauvre Mariette!

X

Depuis l'heure de mon lever jusqu'à celle du départ, j'ai vu successivement tous mes bons, tous mes chers amis de Tulle : le docteur Ventejou m'a tâté vingt fois le pouls, et vingt fois m'a serré la main en pleurant. Madame Maurice m'a apporté son fils, bel enfant de deux ans, qui venait chaque jour dormir ou jouer au pied de mon lit ; en me voyant pleurer, le pauvre chéri a couvert mes yeux de ses petites mains pour empêcher mes larmes de couler, et, n'y parvenant pas, il s'est mis à crier en se cramponnant des deux bras à mon cou.

Oh ! que j'ai souffert en quelques heures! c'est tout ce que je sais de ces moments cruels, et quand j'y reviens par la pensée, mon cœur bat si douloureusement et si vite, que je ne peux pas, que je ne veux pas me souvenir.

A quatre heures, le coup de fouet du postillon a sonné le glas des adieux... Je me suis levée... J'ai regardé une dernière fois ma chambre, et, m'approchant de la fenêtre, j'ai appuyé mon front brûlant sur un nom gravé dans la pierre vive.

Ce nom, presque frère du mien, est celui d'un paysan des environs de Saint-Flour, qui, soixante ans auparavant, était sorti de cette même chambre pour monter sur l'échafaud, en expiation d'un crime qu'il n'avait pas commis : son beau-père était le coupable, et, quand on l'apprit sur la terre, la victime était au ciel.

M. Duval m'attendait à la porte : je lui ai demandé un crayon, et j'ai mis mon nom sous celui du pauvre martyr...

— Pourquoi signer votre passage ici, madame? m'a dit l'excellent homme d'un ton de reproche. Craignez-vous qu'on ne vous oublie?

— Non, mon bon Duval, non ; mais si un autre prisonnier, plus malheureux que coupable, vient habiter cette cellule après moi, sa solitude s'animera des souvenirs que je lui lègue, et vous lui raconterez mon histoire, comme vous m'avez raconté celle de l'infortuné Capel.

— Je le ferai pour vous obéir, madame ; mais Dieu veuille que je n'en voie plus souffrir qui vous ressemblent !

Trop émue pour répondre, j'ai mis une main dans celle du brave Duval, et j'ai tendu l'autre au concierge, à sa femme et à ses enfants, accourus pour me dire adieu.

Comme je montais en voiture, Clémentine m'a montré les détenus pour dettes qui agitaient leurs mouchoirs aux grilles de la prison en me souhaitant bon voyage et longue vie.

Longue vie ! Pauvres gens ! Ils ne comprennent pas ce qu'il y a de cruel dans un pareil souhait, formé à pareil moment.

XI

La voiture a traversé d'abord le quartier haut de la ville, habité par les ouvriers de la manufacture d'armes. La plupart étaient sur le seuil de leurs ateliers : ils attendaient mon passage pour m'encourager d'un mot énergique ou naïf, comme ils avaient coutume de le faire chaque fois que j'allais subir une nouvelle épreuve devant mes juges.

Arrivée sur la promenade qui longe la Corrèze, j'y ai trouvé échelonnés tous ceux qui, sans me connaître, aimaient mon malheur et m'entouraient à Tulle de leurs sympathies. Hors d'état de rendre à chacun d'entre eux son salut et son souhait, j'ai relevé mon voile pour qu'ils vissent au moins que je pleurais en les quittant.

Les dernières maisons du faubourg dépassées, le postil-

lon a mis ses chevaux au pas pour gravir la montée. Je suis descendue, et j'ai pu encore une fois m'appuyer librement sur le bras de quelques-uns de mes plus chers amis qui étaient venus m'attendre au pied de la côte comme au rendez-vous des adieux.

Restés un peu en arrière de la voiture et recueillis dans notre douleur, nous marchions lentement, sans parler, comprenant que chacun de nos pas avançait l'heure de la séparation, et cependant forcés de marcher toujours... Nous n'osions nous regarder de peur qu'une larme échappée à l'un de nous ne fît arriver les larmes à tous nos yeux... Nous allions, nous tendant la main et nous la serrant en silence, nous reposant un moment, tantôt sur le bord d'un fossé, tantôt sur la saillie d'une roche, pour admirer un moment ensemble ces sites regrettés, qu'ensemble, hélas! nous ne devions plus revoir.

Tout à coup M. Ventejou s'est arrêté : c'était, disait-il, pour donner à Clémentine ses dernières instructions sur les éventualités du voyage. Nous avons continué à marcher sans lui; mais à un détour du chemin je l'ai aperçu qui agitait son mouchoir.

— Faut-il l'attendre? ai-je dit au commandant.

— Non. Poursuivons vite, au contraire. Il veut vous épargner son adieu.

M. C... disait vrai. La voix du bon docteur nous a appelés encore... Je ne l'ai plus vu revenir.

Bientôt un second ami a été forcé de remonter en voiture; il était anéanti et ne pouvait plus marcher.

— Vous le consolerez, ai-je dit à celui qui avait le courage de rester.

— Non.

— Pourquoi?

— L'absence qui fait peur a l'oubli pour lendemain.

Cette réponse m'a fait mal. Je n'y crois pas, mais je sens qu'elle ne s'effacera plus de mon souvenir.

XII

Je ne les vois plus! Encore un signe de croix sur cette dernière consolation de mon cœur, et que ma destinée s'accomplisse!

Maintenant je dis : « Il y a une heure, ils étaient là. » Demain, je dirai : « Hier, je les voyais, ils me parlaient, nous pleurions ensemble... » Bientôt des semaines, des mois, des années sépareront les anniversaires de nos souvenirs. Plus tard, je chercherai mes amis sans les trouver peut-être... et puis ils me trouveront sans me chercher, comme on se heurte, à travers la vie, à la foule des indifférents. Nos sentiers ne se croiseront un instant que pour se diriger, opposés l'un à l'autre, vers des termes divers. Nos yeux se reconnaîtront à peine; nos cœurs ne se reconnaîtront plus...

Pardon, ô vous que j'aime!... Mais s'il faut qu'un jour vous me jetiez votre oubli, comme on jette sur les morts la pierre noire des tombeaux; si mon cœur se serre à vos noms; si, à vos souvenirs, un frisson court dans mes veines, amis, ne craignez pas... Je ne vous rendrai pas oubli contre oubli...

LIVRE II

I

Tant d'émotions m'avaient brisée. J'étais anéantie. Il a fallu nous arrêter au premier relais après Tulle, pour que la bonne Clé m'appliquât de l'eau froide sur le front et de la digitale sur le cœur.

Remontée en voiture et plus calme, j'ai reconnu le bon Cuny dans le brigadier de gendarmerie qui m'accompagnait. Combien j'ai été heureuse du choix de l'autorité! Avec quelle profonde émotion j'ai remercié Cuny de sa naïve sollicitude et de ses touchantes attentions pour moi durant tout le temps de mon procès!

En me trouvant sous la garde de ce brave soldat de la loi, qui savait concilier la religion de sa consigne avec le culte du malheur, je me suis sentie rassurée pour le reste du voyage. Si j'étais captive, ma douleur ne l'était pas. Je pouvais pleurer, sans craindre de voir espionner et peser mes larmes par le regard curieux d'un indifférent.

La haine du monde est moins lourde à porter que sa pitié. Des coups de la haine, on se défend par la lutte; de ses blessures, on se venge par le pardon. Mais comment se garder des poursuites insultantes d'une sensibilité banale et factice? Comment échapper à ces larmes d'aumône d'une pitié menteuse, qui tachent et brûlent les cœurs où elles vont tomber?

II

Il était près de minuit lorsque nous sommes arrivés à Argentac. Je m'étais enfoncée dans l'angle de la voiture, espérant que la nuit me sauverait des indiscrets et des curieux. Je me trompais.

A peine la porte de l'hôtel était-elle ouverte, qu'un monsieur est venu coller sa tête contre les glaces de la portière, J'ai cru que c'était quelque agent de la poste, chargé d'additionner les voyageurs pour y trouver le prétexte d'*un cheval en sus*, et je suis restée tranquillement blottie dans mon coin.

Le monsieur rentré, une servante s'en est allée mystérieusement frapper trois petits coups secs aux persiennes des maisons voisines. Un garçon d'écurie, dont les sabots énormes éveillaient des échos sinistres sur le pavé, s'est dirigé du côté opposé, en donnant çà et là de grands coups de pied dans les portes. J'ai regardé la rue. La ville, naguère endormie, s'éveillait. Les volets s'entre-bâillaient doucement. Les serrures criaient d'une façon sournoise.

Un instant après, j'ai vu une ombre se glisser à quelques pas de la voiture, puis deux, puis quatre, puis douze, puis vingt. Ces ombres, qui ne parlaient pas, chuchotaient, riaient, s'abordaient, entraient à l'hôtel et en sortaient pour y rentrer encore.

— Madame, m'a dit Cuny en s'approchant de la portière, nous sommes reconnus. Je vais presser les postillons. Ne vous effrayez pas. Nous allons partir.

— Oui, partons. J'ai tant souffert depuis hier, que je ne me sens pas la force de souffrir encore. Cuny... j'ai peur!

Pour échanger ces quelques paroles, il avait fallu bais-

ser les glaces. Le premier monsieur s'est avancé aussitôt, et, s'adressant aux gendarmes de façon que je pusse l'entendre, il leur a dit qu'on avait allumé un sarment dans le salon de la poste, que j'y serais chaudement, et qu'on les priait de me laisser descendre.

— Madame est malade, a répondu Cuny assez brusquement. Elle restera dans la voiture.

Ce refus fait murmurer le cercle d'ombres qui se mouvaient autour de nous, et qui allait toujours croissant.

— Eh bien, l'avez-vous vue? a crié une voix au monsieur.

— Non, elle a un voile.

— Un voile? le diable l'emporte!... Moi qui n'ai pas pu la voir lors de son procès!

— Que voulez-vous? a repris une petite voix flûtée et argentine. Nous devions nous y attendre. Ces Parisiennes sont d'une impertinence sans égale. Si elle devine que ça nous ferait plaisir de la regarder, elle ne voudra pas se montrer.

— Savez-vous ce qu'elle disait aux gendarmes?

— La croyez-vous jolie, mon cher?

— Avez-vous remarqué sa toilette?

— Ma foi, messieurs, j'avoue que je n'ai rien entendu, et que je n'ai vu que du noir.

— On dit qu'elle a le don de charmer les imbéciles, auxquels elle fait croire tout ce qu'elle veut.

— On le dit.

— C'est pour cela... Ernest... je vous en prie, aidez-nous au moins à l'entrevoir, s'est écriée une petite voix qui se penchait coquettement à un bras.

Cuny était furieux, Clémentine au désespoir. Ils pressaient le départ; mais il n'y avait pas de chevaux à la poste. Il fallait attendre et souffrir.

Cependant le groupe des premiers arrivés grossissait sans cesse, pressé, coudoyé, foulé par de nouveaux arrivants. Des femmes du faubourg, des ouvriers, des enfants, mêlaient leurs rudes voix aux voix douces des douces femmes de la société d'Argentac. Il fallait *voir* vite, ou courir le risque d'être étouffée dans cette cohue grossière, et l'on délibérait en haut lieu lorsque le monsieur important, qui était rentré à l'hôtel, a reparu une lampe à la main. Ce n'a été qu'un cri pour saluer son idée, et, chacun voulant l'imiter, chandelles, lanternes, bougies mises en réquisition, ont bientôt fait étinceler les glaces des portières.

C'était l'éclair précurseur de l'orage qui me menaçait. Les hommes du monde n'avaient pas commencé à satisfaire leur cruelle curiosité que les hommes du peuple, voulant approcher à leur tour, se sont mis à escalader le siége, le marchepied, la caisse et l'impériale même de la voiture.

En vain les gendarmes voulaient-ils repousser cet assaut, qui m'exposait à être écrasée sous les débris de la vieille calèche, dont les ressort vacillaient et craquaient, comme si elle eût dû s'abîmer à tout instant. Le grondement menaçant de la foule couvrait leurs voix. Ils ne pouvaient même plus se tenir aux portières...

Cuny a tiré son sabre.

— A bas les mouchards! à bas l'empoisonneuse! s'est mise à hurler la multitude en fureur.

Jusque-là, j'avais subi les tortures de cette scène cruelle avec le calme d'une stupeur muette; mais aux cris de Clémentine, à la vue de ces hommes qui allaient lancer leurs sabots à la tête des gendarmes, le courage m'est revenu. J'ai baissé les glaces, et, m'avançant dans le cercle de lumière que les lanternes projetaient autour de nous, j'ai

fixé mon regard sur une des femmes qui criait avec le plus de rage : « A l'eau! à l'eau! » et je lui ai dit : « Vous me demandez? me voilà... Que vous ai-je fait, pour que vous me fassiez tant de mal? »

Cette femme m'a regardée... et s'est reculée sans plus proférer un mot. Ses voisins ont reculé comme elle, et les hommes se groupant à quelque distance, le vide s'est soudainement fait autour de la voiture.

Ai-je besoin de le dire? les ombres à douces voix qui étaient arrivées les premières, les premières aussi s'étaient enfuies au moment du tumulte.

Rentrées à l'hôtel, et un peu remises de leur peur, je les voyais ouvrir toutes les fenêtres et les encombrer toutes.

. . . .

Un jeune garçon était resté perché sur le siége. Quelques ouvriers lui ont crié de descendre. L'enfant n'a fait qu'un saut, et, se dressant sur la pointe des pieds, pour dépasser la portière de toute sa petite tête bouclée, il m'a dit :

— Si ça vous ennuie de rester là en plan, madame, voulez-vous que j'aille aider le postillon à harnacher ses bêtes?

— Va, mon enfant; mais prends ces bonbons pour ta peine, et reviens me dire adieu.

Je n'avais pas achevé ces mots, que le cercle resté à deux pas de la voiture s'est éloignée de dix. Dans quelques groupes, on disait qu'il était affreux de tourmenter ainsi une pauvre femme si contristée et si à plaindre. Dans d'autres, on demandait aux gendarmes si je n'avais besoin de rien. J'ai prié Cuny de me faire apporter un verre de lait, et j'ai vu alors les mêmes femmes, qui, quelques moments auparavant, voulaient me jeter à l'eau, m'entourer, me

prendre les mains, me faire mille questions, mille amitiés, mille caresses. J'avais demandé un peu de lait; il m'a fallu prendre des raisins, des châtaignes, des noix, une image bénite, une bague de plomb contre les atteintes de la foudre. Les hommes entouraient Clémentine, lui offraient mille choses à la fois, et voulaient tous se rendre utiles. Les uns raffermissaient les cordes des caisses; les autres examinaient s'il ne manquait rien aux essieux. Ceux-ci bourraient la calèche de foin pour chauffer nos pieds; ceux-là activaient les postillons. Enfin, lorsqu'il a fallu nous quitter, je ne sais combien d'adieux, de souhaits, nous ont accompagnés.

Seules, les ombres rentrées à l'hôtel s'étaient tenues à l'écart. Penchées sur les balcons, elles souriaient, caquetaient, se passaient leurs lorgnettes, se consolaient, en me dévisageant de loin, de ne pas m'avoir vue d'assez près.

L'esprit des vertus chevaleresques, qui semble éteint chez l'homme du monde, se conserve dans le peuple comme sentiments de vertus chrétiennes. Cela se comprend Les malheureux sont frères.

. . . .

Je m'étais sentie forte devant le danger. Je ne l'ai plus été devant son ombre. Nous n'avions pas quitté Argentac, qu'une crise nerveuse m'est survenue. Il a fallu me couvrir d'éther et me faire prendre quelques gouttes d'opium. Mes palpitations étaient si violentes, que Clémentine entendait battre mon cœur rien qu'en se baissant vers moi.

Les larmes seules m'ont soulagée, et ce n'est qu'après avoir longtemps pleuré que j'ai pu m'endormir quelques heures, tour à tour défendue des cahots et du froid par les bons gendarmes et ma fidèle Clé.

III

A la première lueur de l'aube, nous avons traversé Aurillac. La ville dormait.

Pendant qu'on changeait de chevaux, j'ai entendu ouvrir la fenêtre d'un hôtel voisin de la poste. Une jeune femme s'est montrée, à demi cachée dans les plis d'un rideau, et j'ai vu deux grands yeux noirs plonger dans la voiture... Il y a des impressions qui ne trompent pas. Ces beaux yeux me souriaient d'une façon amie, et, me penchant à la portière, je leur ai rendu regard pour regard. Aussitôt l'inconnue a écarté vivement le rideau, et sa petite main blanche, s'élevant à la hauteur du front, y a tracé avec le pouce le signe de croix en usage chez les catholiques d'Espagne. Je me suis inclinée, puis, en réponse, j'ai porté à mes lèvres une petite médaille qui me vient d'Emma Ponthier; j'y ai déposé un baiser, et, d'un souffle, je l'ai envoyé à ma Grâce matinale.

C'est tout. La voiture attelée, et le rideau retombé, la douce vision s'est évanouie, en me laissant un souvenir...

IV

On a voulu, sans doute, cacher notre itinéraire aux curiosités trop avides et aux sympathies trop dévouées. Passé Aurillac, les instructions de Cuny l'obligent à quitter la grande route pour prendre la direction de Saint-Flour.

J'en suis bien aise. Je n'aime pas à suivre les grandes voies de communication, alors même qu'elles traversent les plus belles campagnes de France. Je ne vois jamais sans un serrement de cœur ces larges rubans de poussière, qui se déroulent à perte de vue sur des champs fertiles,

dont un seul sillon, ensemencé par le pauvre, assurerait son pain et le pain de ses enfants.

Le long de ces routes, dites royales, tout est inculte, désolé, aride. Des pierres! du sable! pas même une de ces haies d'épines aux blanches fleurs, aux fruits sauvages, perlettes de corail ou d'ébène, mûries en un matin, à la grâce de Dieu, pour étancher la soif du piéton fatigué.

. . . .

La matinée était superbe. J'ai prié Cuny de me laisser monter seule sur le siége de la voiture... Seule, c'est-à-dire libre en apparence... Libre avec le ciel libre sur ma tête, avec le sol libre à mes pieds.

Il y avait près de deux ans que je n'avais regardé la campagne sans la voir rayée de noir par les grilles de ma prison... Mon Dieu! retenez dans mon cœur les larmes qui voileraient mes yeux!... Je veux contempler encore la beauté de vos œuvres... Je veux en prendre l'empreinte, pour l'emporter pieusement sous mes verrous... Avant de tout quitter, je voudrais tout revoir, tout comprendre, tout adorer... tout embrasser, hélas! pour la dernière fois!

Oh! que la terre est belle! qu'il se cache d'intelligence dans ses splendeurs, d'espérance et de vie dans ses flancs! Oh! comme l'hymne du matin est harmonieuse et suave!... Les oiseaux semblent dire aux premiers rayons du soleil les notes de leurs chants d'amour; l'air soupire à la feuillée je ne sais quel palpitant secret; les cœurs s'éveillent avec la nature, et les souvenirs viennent éclore dans l'âme comme les fleurs dans les buissons...

Pourquoi, dans ce moment, la douleur de l'adieu n'a-t-elle pas brisé mon être!... Je serais morte heureuse! mon âme serait remontée au ciel dans un pur rayon!... et, là-bas, qui sait par combien d'angoisses, de combats et de révoltes, je m'avancerai vers la mort!

V

Saint-Flour est une petite ville robuste et carrée, bâtie de vieux, étamée de neuf.

C'est de Saint-Flour qu'étaient datés les premiers actes de la procédure d'André Capel. J'avais le projet de recueillir sur les lieux les détails omis par la plume d'airain du greffier; mais l'aspect des lieux n'a pas laissé arriver à mes lèvres le nom du pauvre mort innocent. Il est des douleurs auxquelles certains échos ne savent pas répondre.

Cuny, que j'avais prié de m'aider dans mes recherches, ne s'est pas laissé arrêter à mes scrupules. Apercevant, non loin de la poste, une notabilité locale qui humait le soleil sur la porte d'un café, il a été lui poser mes questions. — Mais que le souvenir des victimes est vite effacé de la mémoire des hommes!

Le gras citoyen de Saint-Flour lui a bien dit avoir entendu parler de la *méprise*. Il croyait se rappeler que le gendre avait payé pour le beau-père et que le pays s'en était ému. Mais, plus tard, la famille du défunt ayant été *désintéressée*, il pensait pouvoir affirmer que tout s'était arrangé à l'*amiable*.

Désintéresé! à l'amiable! Quels mots doublés de gros sous et infectés de vert-de-gris!

Nos pères osaient perpétuer dans leurs légendes naïves le souvenir des erreurs de la justice humaine, mais nous, qui, sans cesse prosternés devant le fait accompli, refusons de plier le genou devant l'autel d'un Dieu crucifié; nous, sectaires fanatiques de la raison, nous creusons des oubliettes pour y jeter nos victimes. Nous les voulons muettes et mortes... Les morts seuls oublient et sont vite oubliés.

. . . .

Quelques lieues plus loin, le boulon d'un essieu s'étant desserré, nous nous sommes arrêtés devant une pauvre maison adossée contre des rochers. Un bouquet de chênes étiolés, des houx touffus, de hautes et flexibles fougères, tapissaient d'une façon charmante le petit monticule. Une chèvre s'y jouait avec son chevreau, et les cascades de lierre et de ronces qui se balançaient à son sommet, en effleurant le toit de l'hôtellerie rustique, étaient la seule enseigne qui l'indiquait au voyageur attardé.

Dans la salle haute où j'ai été installée, un vieillard infirme se chauffait aux cendres rougies de l'âtre. Une fillette de quinze à seize ans, les manches relevées jusqu'aux coudes, les bras marbrés de rose et de blanc, tassait dans de grandes jarres de grès bleu de grosses mottes de beurre salé. Deux marmots, gentiment embéguinés, se roulaient dans un coin en compagnie d'un vieux barbet, et une troupe de garçons hardis et tapageurs montaient et descendaient en criant l'escalier de bois de la petite galerie extérieure.

Le bon vieillard, bisaïeul des petits enfants, aimait à causer. Colporteur dans sa jeunesse, il avait parcouru le bas pays jusqu'à Moulins, et il n'était revenu dans ses montagnes qu'assez riche pour échanger sa bourse rondelette contre une grange et un champ.

Je lui ai parlé du pauvre Capel. Ce nom n'a paru d'abord réveiller en lui que des souvenirs vagues et confus; mais peu à peu l'éclair de la réminiscence s'est allumé dans ses yeux, et comme j'insistais pour obtenir quelques détails sur le touchant martyr, je l'ai vu doucement sourire.

— Douteriez-vous de l'innocence d'André, bon père?

— Je ne dis pas cela, ma brave dame, et si j'ai ri, ce n'était que de vous entendre raconter la chose à la façon des gens de la ville. L'André n'était pas un saint à figurer

sur le calendrier. C'était un homme tout droit et tout simple comme moi, qui n'aurait pas mieux demandé que de vivre, et de laisser retomber la faute sur le fauteur, s'il n'avait eu que lui à penser.

— Cependant on croit dans le pays qu'il s'est laissé volontairement condamner à la place du père de sa femme?

— C'est la vérité pure, quoique amitié de gendre à beau-père, ça fume toujours plus que ça ne brûle... Mais, tenez, ma brave dame, je vois que vous êtes curieuse de savoir la chose tout au long, et si le cœur vous en dit, je m'en vas essayer de vous la conter.

— Je vous le demande en grâce...

— Oh ! qu'il n'est pas besoin de tant attifer vos mots pour m'en prier, a repris le vieillard gaiement. Les bons-à-rien comme nous se plaisent à parler, et leur cœur reverdit quand on les écoute... Ici, enfants, et retenez bien ce que je vas vous raconter. La jeunesse s'instruit aux récits des vieux.

L'André Capel, compère d'une cousine à ma mère, était un garçon serviable et doux, qui aimait sa femme comme la veille de ses noces, et ses enfants plus que ses yeux. Bon comme du pain quand il était au travail ou à la maison, il déparlait de colère dès qu'il avait planté ses coudes sur la table d'un cabaret. Ses mains lui démangeaient; ses oreilles n'entendaient plus la raison, et c'est ce vice-là seul, — entendez-vous bien, petits? — c'est ce vice-là qui l'a détruit.

Un samedi soir, que le vin lui était monté à la tête plus que de coutume, l'André se prit de querelle avec un moulinier. Des mauvaises raisons il en était venu aux menaces, et des menaces il allait en venir aux coups, quand on parvint à l'entraîner dans une salle voisine, où il continua à boire et à jurer tout son soûl.

Minuit venu et le cabaret fermé, notre compère, qui n'y voyait goutte, prit la droite au lieu de prendre la gauche, et, croyant enfiler la sente de sa maison, s'égara dans les marécages. L'air frais de la nuit, et le brouillard qui tombait en plein sur sa tête, commençaient cependant à le dégriser, et il cherchait à reconnaître son chemin, lorsqu'il entendit le même homme avec qui il s'était pris de querelle se disputer de grande colère avec le père de sa femme. Il s'agissait d'une vieille redevance et d'une prise d'eau, d'une rancune mal éteinte et d'une offense toute fraîche. Les gros mots ne pouvaient donc qu'envenimer la chose, bien au contraire de la débrouiller; et bientôt le trépignement sourd d'une lutte, deux cris, la chute d'un corps dans l'eau, révélèrent à André le secret d'un crime qu'aurait dû lui cacher la nuit. Que faire? le pauvre gars, saisi de frayeur, ne songeait qu'à se sauver pour ne plus voir, et à se cacher pour ne pas être vu; mais en fuyant, son mouchoir s'était accroché à la lance d'un roseau; mais l'empreinte de ses pas se voyait marquée depuis le seuil du cabaret jusqu'à l'endroit de la lutte; sa dispute de la veille, d'ailleurs, sa fureur, ses menaces, ne l'accusaient que de reste, et c'est lui que la maréchaussée vint saisir, lorsque le cadavre du mort, flottant à la surface de l'étang, fut venu demander vengeance...

— Le malheureux! s'est écriée Clémentine toute rouge d'émotion, que n'essayait-il au moins de se défendre?

— Il l'essaya bien. Mais que peut un pauvre homme quand le malheur lui en veut, quand il a contre lui le médire de tout un pays, et même son propre dire? André ne pouvait se sauver qu'en jetant la pierre à un autre, et comme tout son avoir lui venait du côté de sa femme, comme sur la tête de son beau-père reposait le bien de ses enfants, il préféra se taire et souffrir que de les mettre

par sa faute, à la charité d'un chacun... Ils étaient si petits, les pauvrets, et le pain de l'aumône est si dur!

— C'est admirable de tendresse naïve et d'abnégation paternelle.

— Que voulez-vous, ma bonne dame! il en coûte toujours pas mal cher aux pauvres gens comme nous d'élever nos enfants et de les aimer en bons pères. Le procès du vieux Jacques entraînait des frais qui auraient ruiné sa famille. André n'avait à lui que sa vie. Il savait que les juges le feraient mourir pour rien, et son cœur lui dit que c'était à lui de partir...

J'ai regardé le vieillard qui me parlait ainsi! Il était calme, et sa physionomie, sur laquelle on lisait de la sympathie pour la victime, n'exprimait ni admiration ni enthousiasme. Évidemment, André ne lui semblait pas un martyr, mais il le tenait à grande estime comme un excellent père.

. . . .

Ce n'est pas l'intelligence de l'homme de génie que le Christ a choisie pour miroir de son humanité divine, c'est le cœur de l'homme simple. L'esprit plane assez haut pour compter les étoiles du ciel et peser ses soleils. L'amour seul est plus fort que la mort.

VI

La création est l'harmonie, le reflet, la parole de la pensée de Dieu. Tout y concourt à l'unité par la diversité, et rien ne m'a frappée en traversant L'Auvergne comme l'accord qui existe entre la physionomie de ses habitants et l'aspect de ses campagnes.

La ligne du Cantal, un peu trop grasse de contours, semble dessinée par le génie de l'utilité, tant ses pentes

sont habilement disposées pour fournir à tous les besoins de sa population. Le gazon aromatique et menu, qui plaît aux brebis frugales, rampe sur les pics dénudés par l'ardeur du soleil et la violence des vents. Le chêne vigoureux et robuste drape d'une mante de verdure les mamelons inférieurs et fait l'aumône de ses glands à d'autres troupeaux voraces et gloutons. Les châtaigniers centenaires empruntent aux terrains fertiles la fécule sucrée qui gonflera leur coque, et sur la litière des vallons tapissés de gras pâturages se groupent d'énormes noyers. Enfin, pour servir de dômes à ce luxuriant paysage, un ciel d'un bleu franc, dont la nuance un peu criarde pécherait par un excès de fraîcheur, un soleil plutôt serein que radieux. plutôt vivifiant que brûlant, un horizon légèrement ouaté de ces nuages nacrés, qui ne font pas rêver aux orages, mais qui annoncent la pluie salubre et féconde.

Passé Argentac, le pays devient sauvage. La route court et se traîne, roule et se déroule sur les flancs tantôt escarpés, tantôt massifs de la montagne. C'est à peine si, d'un relais à l'autre, on rencontre quelque gai compagnon, le sac de cuir blanc sur l'épaule, le bâton ferré à la main; mais à chaque crevasse de rocher se penche la digitale alpestre qui agite au-dessus du chemin ses clochettes de pourpre niellées d'or. Des génisses paresseuses gravissent en beuglant les pentes douces des pâturages. D'innombrables troupeaux tachent de fauve et de blanc les sommets plus écartés et moins fertiles. Çà et là, sous les châtaigniers, quelques sangliers domestiques labourent le sol en grognant, et, couchée à l'ombre d'une haie, une chevrette blanche mordille, en se jouant, les tiges souples de la clématite bleue et les jeunes pousses du sureau.

S'il est rare de trouver un village, partout où l'homme s'est défriché un champ, on voit une maisonnette pousser

à fleur de terre, comme un champignon à fleur du gazon. De légères colonnes de fumée tremblent à la cime des arbres, et des chalets se cramponnent aux arêtes de la montagne, comme des nids d'hirondelles aux angles d'un palais de géants.

Les humbles existences qui s'allument et s'éteignent dans ces solitudes agrestes restent à l'état latent. Ces hommes simples et bons doivent vivre la vie que nous souffrons, sans revêtir la robe virile et l'armure du combat. Les fils font ce qu'ont fait les pères, pensent ce que les pères ont pensé, aiment ce qu'ont aimé les pères. Le travail du matin gagne le pain du soir. Le dimanche on se repose, on prie. Les anciens s'attablent sous la treille. La jeunesse s'éparpille, dans les campagnes, là où un oiseau chante et un rayon brille, là où mûrit un fruit et s'épanouit une fleur. La nuit venue, les vieilles mains comptent les perles d'un rosaire, et les jeunes gens dansent la bourrée sur le sol battu des granges. Seuls, les fiancés du dernier hiver restent assis un peu à l'écart, leurs têtes inclinées l'une vers l'autre, se regardant sans se parler, ou causant bas en baissant les yeux.

L'amour vrai est la religion du cœur, l'extase d'un rêve à deux; plus il est profond, moins il se parle... La parole la plus éloquente aura-t-elle jamais la puissance d'un regard, la suavité d'un sourire, la grâce touchante d'une larme?

VII

Arrivés assez tard à l'un des plus pauvres villages perdus dans la montagne, nous avons trouvé la famille du maître de poste réunie pour une veillée de noces, et l'unique postillon du lieu parti avec ses chevaux pour aller

querir les grands parents du futur. C'était un retard de quelques heures.

Cuny commençait à se fâcher, lorsque la jeune fiancée est venue timidement me prendre par la main pour me conduire à la salle de fête, et m'y faire asseoir à la place d'honneur, entre son grand-père et sa bisaïeule. Deux autres jeunes filles se sont empressées autour de Clémentine. Les gendarmes, qu'on prenait sans doute pour des officiers, ont dû faire à leur tour contre mauvaise fortune bon cœur et céder aux instances du prétendu. Ils avaient visité l'écurie, et l'écurie se trouvait vide.

Rien n'est beau comme la veille du bonheur, quand ce bonheur est la réalisation d'un long désir, qui a été le rêve, l'espoir, le martyre de deux cœurs.

Le jeune prétendu racontait combien il lui avait fallu de travail, d'économie et de privations pour gagner sou par sou le champ destiné à nourrir sa chère femme; « et, qui sait? ajouta-t-il en agaçant de l'œil la jolie promise, et, qui sait? peut-être un couple de gentils marmots. »

La fiancée, heureuse de se laisser deviner, rénumérait, elle aussi, les labeurs des longs jours d'attente et les ennuis cuisants de l'absence; elle déroulait avec orgueil les longues pièces de toile bise, filées à la veillée, bien souvent en pleurant, toujours en pensant à *lui;* elle disait naïvement ses colères contre le printemps qui ramenait le soleil aux fleurs, et qui, à elle, ne ramenait pas son ami; elle reprenait un à un ses chers souvenirs; puis honteuse soudain de se voir écoutée, elle baissait les yeux, et, sans plus, parler, elle caressait de ses doigts les empreintes rugueuses laissées par le travail sur les mains de son fiancé.

. . . .

Cependant les chevaux ne revenaient pas, et Cuny, qui

3

s'était levé vingt fois pour aller écouter sur la route, s'est remis à parler bref et haut.

— Encore un moment de patience, monsieur l'officier, se sont écriées toutes les femmes; bêtes et gens ne tarderont pas à arriver. La mère, apprête là-bas le vin au miel et aux épices. Refuseriez-vous à ces braves enfants de porter une santé à leur bonheur?

— Je voudrais être le maître de ne pas refuser; mais...

— Encore un moment de patience, encore un moment... et, pour faire courir le temps, nous allons chanter un vieux noël; ou bien, si ça vous plaît mieux, la nouvelle complainte du Glandier.

Cuny a regardé Clémentine, qui a pâli et s'est levée aussitôt. Je lui ai fait signe de s'asseoir... *Vox populi, vox Dei*.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Cette complainte — que j'ai traduite avec mes larmes, et que je m'abstiens, on le comprend, de reproduire ici — cette complainte était une sorte de noël en patois d'Auvergne, naïf et coloré de langage, mais chanté sur le rhythme monotome commun à presque tous les vieux chants populaires. La poésie en était rude et sauvage; mais elle arrivait, par le trait grossier des choses, à faire peser sur l'âme le cauchemar même des souvenirs évoqués.

La complainte finie, la jeune chanteuse s'est recueillie

un moment. Clémentine pleurait. Cuny avait été forcé de sortir. Moi je m'étais enfouie dans l'ombre, et, les deux mains pressées sur mon cœur, j'y refoulais les larmes dont le sanglot m'aurait trahie. La fiancée s'est approchée de moi :

— Ça vous étonne peut-être, madame, m'a-t-elle dit, de nous voir prendre tant à cœur une chanson; mais, voyez-vous, le *pionnier de la complainte* était mon propre cousin germain, un neveu à mon père, et cette pauvre dame qu'on accuse là-bas, peut-être bien à tort, il ne la croyait pas coupable, lui qui n'en parlait qu'en pleurant.

— Vous seriez la cousine de Joseph? me suis-je écriée malgré moi, en même temps que Clémentine.

— Oui bien, madame; et puisque les papiers vous ont parlé du pauvre gars, vous savez qu'il s'est tourné le sang en voyant de ses yeux les choses telles qu'elles se passaient dans ce bas pays du Glandier; ça lui revenait nuit et jour dans sa tête, si bien qu'il en est mort. Ce n'est pas pour dire, a continué la paysanne avec orgueil, mais le cousin n'avait pas son pareil pour l'honnêteté et la droiture. Le pauvre mort de la complainte l'aimait beaucoup, et quand il allait au loin, il le chargeait de coucher dans l'antichambre de sa dame. C'est le cousin Joseph qui porta les vingt-cinq mille francs en écus, d'Uzerches au Glandier; et c'est lui aussi qui compta à la justice comme quoi ils avaient été volés. Il savait les mauvais dires qu'on avait tenus contre la jeune dame durant l'absence du monsieur; il savait le mauvais vouloir qu'on nourrissait contre elle, et c'est un malheur que le chagrin l'ait rendu muet sitôt.

Pauvre Joseph! quand j'arrivai au Glandier, il y avait déjà plusieurs années que la moisson était faite à la montagne; il y venait travailler avec d'autres pionniers dont il

était le chef; son air intelligent me plut, et comme M. Lafarge aussi l'aimait beaucoup, c'est lui qu'il me donna pour tracer le jardin anglais que je voulais planter dans les ruines de notre vieux cloître.

Joseph était un brave Auvergnat d'environ quarante ans, parlant peu et faisant bien; sa physionomie massive était animée par deux grands yeux bleus, qui semblaient attirer à lui les objets extérieurs pour qu'il pût ensuite les ruminer à son aise; le dimanche, il restait des heures entières accoudé, grave et pensif, contre un des peupliers de l'avenue.

— A quoi pensez-vous, bon José? lui demandais-je en allant le surprendre.

— Au pays, madame; et vous-même, n'est-ce pas aussi au pays que vous pensez quand vous nous regardez sans rien dire?

— Vous devinez vrai, Joseph.

— Trop vrai, madame; car si les autres ici vous aimaient comme monsieur vous aime, ces montagnes deviendraient vite vos montagnes, et cette maison votre maison.

— Cela viendra. Madame *** une fois partie, la paix sera parmi nous, et, la paix gagnée, Dieu fera le reste.

— Bah! faisait Joseph tristement. Pour moi, pauvre esprit, je croirai, au rebours de vous, que mieux vaut deux chiens qui aboient en face, qu'un seul toujours prêt à mordre par derrière.

Hélas! le malheureux disait vrai. Lors des terribles événements du Glandier, Joseph s'était tenu à l'écart, écoutant tout et retenant tout, pour aider les juges, disait-il, à faire bonne et prompte justice.

Le pauvre! on refusa de lui payer ce qui lui était dû, tandis qu'on avait désintéressé sous main presque tous les

autres ouvriers. Il quitta le Limousin sans se plaindre; mais, de retour chez lui, le chagrin de manquer à ses engagements, et le souvenir des scènes navrantes auxquelles il avait assisté altérèrent sa santé en obsédant jour et nuit son esprit; l'amour et le besoin du travail lui faisaient négliger son mal, et, quelque temps avant l'ouverture des débats, mes avocats l'ayant fait citer comme témoin à décharge, le maire du village, pour toute réponse, nous envoya copie de son acte mortuaire...

Le malheur serait-il donc contagieux!

. . . .

Les chevaux sont arrivés, et j'ai caché mon émotion pour dire adieu à tous ces braves gens.

VIII

Le soleil se levait comme nous traversions Rodez, vieille citée rêveuse, aussi gravement assise sur sa large colline qu'un vieux Romain sur sa chaise curule. Si j'en crois ma première impression et l'énergie virile de leur maintien, les habitants de Rodez ont pour qualités distinctives la persévérance et le bon sens; les pensées fortes doivent circuler librement sous leurs fronts carrément taillés, et je les soupçonnerais volontiers d'être plus hommes de forum que de salon.

Au deçà de Rodez, la grande route s'enfonce dans un pays sauvage et presque désert: les habitants sont rares, les champs encroûtés de rugosités stériles, les arbres blêmes d'aspect, les sources saumâtres; les troupeaux maigres et mal vêtus d'une toison roussie au soleil. Que manque-t-il donc à ces campagnes désolées? Est-ce la rosée du ciel qui *verdoie* la terre ou les sueurs de l'homme qui la ferti-

lisent? est-ce ce qui vient de Dieu ou ce que le travail donne?

Vers le milieu du jour, il m'a semblé que la lumière devenait si pure, qu'elle creusait le ciel et trouait l'infini : jamais mes regards n'avaient atteint si haut. Des champs de vignes et de mûriers se déroulaient mollement au fond d'une vallée noyée sous une averse de rayons; l'air tiède et parfumé avait acquis une sonorité mélodieuse ; j'assistais pour la première fois aux splendeurs d'un beau jour d'automne dans le Midi..

Le Midi!... mon père, mon grand-père y sont nés!... O mes morts bien-aimés! ne vous semble-t-il pas que je viens accomplir un pieux pèlerinage? La fortune vous avait pris par la main pour vous conduire tous deux dans la patrie de vos espérances, et tous deux vous êtes tombés sans revoir cette terre natale qui attendait peut-être votre dernier adieu!... Le bonheur vous avait rendus ingrats... et moi, votre enfant, presque au seuil de la vie, je viens saluer de mes pleurs ce beau ciel qui reçut votre premier sourire! Je viens baiser ce sol qui porta vos berceaux et qui me donnera une tombe! je viens mourir, sans avoir vécu, là où vous n'avez pas voulu vivre! O mes pères! que votre terre maternelle était belle! et que je me sens triste, hélas! de n'y poser le pied que pour m'ensevelir vivante dans la mort.

IX

En entrant à Milhau, nous avons trouvé la place du marché encombrée de groupes nombreux et animés. On y discutait à grands cris la teneur d'un arrêt qui venait d'être rendu à l'instant même dans un procès politique dont la contrée tout entière se préoccupait. Je me suis sou-

venue d'Argentac, et plongeant mon regard dans cette foule déjà houleuse, j'ai eu peur.

Pour atteindre la poste, il fallait traverser la ville dans sa plus grande largeur, rompre les groupes, faire taire les orateurs en plein vent, pousser les uns, refouler les autres... J'étais au supplice, lorsque le colonel de gendarmerie résidant à Rodez, mais en ce moment de service à Milhau, nous a aperçus de loin .. Il a compris sur-le-champ ce que je devais souffrir, et, venant au-devant de nous, il m'a offert de descendre à l'hôtel qu'il occupait à deux pas de là. J'ai accepté avec reconnaissance, et, après m'avoir installée avec une bonté parfaite dans un petit salon retiré où j'ai pu prendre un peu de repos, il est revenu, avec quelques personnes, me faire les honneurs de ma dernière halte dans le monde

Je n'ai pas demandé les noms de ces cœurs d'esprit qui ont allégé le poids d'une de mes heures d'angoisse; ce qu'ils étaient, je l'ignore; d'où ils venaient, je ne saurais le dire; mais qu'importe! l'homme de bien se signe par ses actes, et, pour se faire connaître, il se fait aimer.

En remontant en voiture, je me suis aperçue que les bonnes femmes du marché l'avaient remplie de figues et de raisins; elles entouraient Clémentine et me saluaient du doux mot patois qui ressemble à un hélas! du cœur... *Pécaïré!*

Dieu bénisse ces derniers courtisans du malheur!!

. . . .

Après Milhau, la route raye de ses zigzags paresseux les flancs rebondis des Cévennes, tandis qu'un petit sentier, creusé par les torrents qui, en hiver, se précipitent des montagnes, court tout droit devant lui à travers roches et ravines. La voiture a pris seule le premier chemin, et nous avons mis pied à terre pour suivre le sentier.

D'abord j'ai pressé le pas, et, laissant Clémentine et Cuny en arrière, j'ai marché au hasard, tantôt m'enfonçant dans les vignes déjà jaunies, tantôt franchissant mille obstacles pour dépouiller de ses fruits quelque jeune sorbier solitairement perché sur un monticule de grès et de sable.

J'aurais voulu user en une heure cette séve de jeunesse et de vie qui ne devait plus servir qu'à éterniser mon supplice; mais l'émotion paralysait mes forces, et bientôt je suis allée m'asseoir sur le talus d'un fossé, à côté d'une croix sans date et sans nom.

Adossée ainsi à la montagne, j'avais en face de moi une plaine immense éclairée à grands jets d'ombres et de lumières par les derniers rayons du soleil couchant; à mes pieds, la jolie petite ville de Milhau faisait onduler coquettement ses blancs panaches de fumée; le Tarn, impétueux et rapide, roulait dans ses eaux déjà doublées d'ombres mille paillons d'or ou de feu, et le pont suspendu qui relie les deux rives ressemblait de loin à une gigantesque toile d'araignée.

Des paysans sont passés près de moi : les uns, c'était le petit nombre, chantaient gaiement en redescendant vers la plaine; on comprenait à leurs chants qu'avec le pain du jour ils avaient gagné aussi quelques heures de bonheur; les autres allaient lentement au-devant d'un triste repos qui ne devait les retremper que pour des fatigues nouvelles; une jeune femme les suivait : elle portait un énorme panier de raisins à chaque bras, une hotte sur son dos, et, sur cette hotte recouverte de pampres, un bel enfant de deux ans barbouillé de lie et de moût comme un petit Bacchus.

— Signe ton front, mon Toinon, a dit la mère à l'enfant, tandis qu'elle se retournait du côté de la croix plan-

tée à deux pas de moi, pour lui adresser une courte prière.

Le bambin tout endormi, a cru qu'on lui demandait un baiser; il a fait claquer ses petites lèvres dans le vide, et, se frottant les yeux avec ses poings, il s'est remis à mordre sa grappe. Je n'ai pu m'empêcher de sourire à la mère qui souriait à son fils, et je lui ai demandé si elle pourrait me dire en quel souvenir avait été posée la croix devant laquelle elle s'était arrêtée pour prier.

— Je ne le pourrais pas, madame, m'a-t-elle répondu simplement. Tout ce que j'en sais, c'est qu'un chrétien est tombé là de malemort, et c'est à nous donc, chrétiens comme lui, de finir la prière que ses lèvres roidies n'ont pu achever.

Ces paroles naïves m'ont profondément touchée. La religion, si sublime dans sa prévoyance maternelle pour l'humanité, a voulu allier les âmes par la foi, comme elle avait apparenté les cœurs par l'amour; elle a écarté l'oubli du seuil de ses tombeaux; elle a assuré des prières à ceux qui partaient sans l'adieu d'une larme; grâce à elle, l'étranger, surpris par la mort, a retrouvé la voix d'un frère pour crier miséricorde à son Dieu... La tombe a rendu une patrie à l'exilé, et le malheur est devenu un droit pour sa victime... La religion accueille ceux que le monde repousse, et relève ceux que le monde abat; elle est la force de l'affligé; elle est l'espérance du captif... Croix du Christ, je m'attache à toi! Si je meurs, prête une ombre à ma cendre... si je vis, sois la vertu de mes souffrances

. . . .

Absorbée dans mes pensées, j'avais oublié le temps, qui n'oublie personne. Un signe de Clémentine m'a rappelé qu'il fallait continuer notre route. J'ai voulu revoir Mil-

hau, un brouillard épais l'enveloppait. J'ai voulu revoir le soleil, il s'était éteint. J'ai regardé à mes pieds, l'ombre gagnait peu à peu la montagne et prêtait aux objets qui m'environnaient des formes fantastiques ou funèbres.

Déjà la nuit!... Ah! que ne puis-je m'envoler aux confins de l'horizon, y poursuivre le jour, le ressaisir, l'étreindre et m'enfuir avec lui sous un autre hémisphère!...

..... Si j'arrivais à Montpellier avant l'aube, je ne verrais donc plus la terre parée de son beau soleil! Je ne verrais plus la silhouette sublime des montagnes se dessiner comme un rideau de feu! Je ne verrais plus la cime des forêts s'empourprer aux premières lueurs de l'aurore! Je ne verrais plus l'azur du ciel teindre de bleu le cristal mouvant des ruisseaux!...

Y a-t-il des arbres dans l'enceinte d'une prison?... Y voit-on pousser quelques touffes de fleurs, quelques brins de gazon?... Peut-être!... et c'était sans doute un dernier adieu que j'avais donné tout à l'heure aux peupliers de la vallée et aux fleurettes du chemin!...

Cette pensée m'a mordue au cœur. Presque folle de regret, j'ai appuyé ma tête sur l'herbe du calvaire contre lequel j'étais assise. J'ai cherché de la main une plante de lavande que j'avais aperçue quand il était encore jour, et, la portant à mes lèvres, je l'ai embrassée mille fois en pleurant.

Terre et soleil, espoir et vie, adieu...

. . . .

Remontée en voiture, j'ai entendu Clémentine dire à voix basse aux gendarmes que ma douleur la navrait, et que, ne pouvant y porter remède, elle avait projeté de s'arrêter à la première poste pour prendre la malle et retourner directement à Paris.

Déjà!!...

X

Il était tard lorsque nous avons atteint le relais qui couronne le plateau de la montagne. Un vent âpre et glacial faisait ployer la cime des pins, et le silence de la nuit n'était troublé de moment en moment que par les aboiements des chiens de chasse et le cri sinistre des oiseaux de proie.

En traversant la cour de la poste, nous l'avons vue encombrée de chariots de roulage et de mulets chargés de charbon et de bois. Dans la vaste cuisine, à peine éclairée par une lampe de fer accrochée au mur, allait et venait tout un monde de colporteurs, de muletiers et de charretiers. Sous le manteau de la cheminée, un groupe de réfugiés espagnols se tenait debout d'un air sombre. De l'autre côté de l'âtre, une douzaine de petits Savoyards prenaient leur repas du soir, accroupis autour d'une énorme écuellée de soupe bouillante.

Clémentine a jeté un regard rapide autour d'elle, et je l'ai vue sourire. Elle s'est informée ensuite de l'heure à laquelle passait le courrier, et, pendant que Cuny faisait allumer du feu dans la chambre où je devais me reposer deux heures, elle est allée se chauffer dans la salle commune.

A son retour, j'étais couchée, et j'allais me tourner du côté de la ruelle pour la punir de m'avoir laissée seule si longtemps, lorsque je l'ai vue mettre un doigt sur ses lèvres d'un air significatif et mystérieux. Quelques malles avaient été apportées au milieu de l'appartement. Elle les a transversées les unes dans les autres avec fracas; elle a appelé la fille d'auberge, lui a donné quelques ordres et s'est assurée adroitement que les gendarmes dormaient au

coin du feu, ployés dans leurs manteaux. La servante partie, elle est allée tirer les verrous et fermer les volets. Puis, revenant s'agenouiller près de mon lit, elle m'a dit à voix basse :

— Ma pauvre dame, m'aimez-vous?

Pour toute réponse, j'ai passé mon bras autour de son cou et je l'ai embrassée en pleurant.

Clémentine a toujours été plus qu'une femme de chambre pour mon cœur. Nièce de ma bonne Lato (excellente et digne créature qui, après avoir bercé ma mère, nous avait élevées, ma sœur et moi), Clémentine a hérité de l'affection que nous portait sa tante et ne se souvient pas d'avoir commencé à m'aimer.

Enfants, nous nous roulions sur le même gazon. Fillettes, nous jouions à deux les mêmes jeux. D'une année moins âgée que moi, Clémentine se trouvait avoir juste la taille des robes qui me devenaient trop courtes, et juste aussi le goût des joujoux qui déjà ne m'amusaient plus. C'était elle qui brisait les ménages que j'avais ébréchés, elle qui mettait à néant les pauvres vieilles poupées que j'avais rendues impotentes. Quand je jouais ma première sonate, elle faisait son premier ourlet; quand j'achevais mon éducation, elle terminait son apprentissage. Enfin, tout la faisait déjà rire, quand tout déjà me faisait rêver.

J'avais promis à Clémentine de la prendre pour femme de chambre aussitôt que je serais mariée. Je tins parole, et elle me suivit en Limousin pour y voir crouler tous les châteaux que nous avions bâtis en Espagne.

Pauvre Clé! atterrée comme moi à son entrée au Glandier, elle fut la première à relever mon courage, et à me distraire du présent par l'espérance de l'avenir. M. Lafarge aimait sa gaieté; elle en profita pour essayer de corriger en lui toutes les aspérités qui me blessaient, et pour mettre en

relief toutes les bonnes qualités qui pouvaient me plaire. Elle lui apprit à connaître mes goûts, à prévenir mes désirs, et bien souvent, en lui procurant la joie de me surprendre, elle m'a donné la consolation de me croire devinée. Elle avait voulu aussi rendre la vieille maison habitable, et, dès le lendemain de notre arrivée, elle s'était mise à tout récurer, frotter, épousseter, cirer. Grâce à ses soins, les vieux fauteuils s'étaient parés de fines housses et les sombres alcôves de blancs rideaux. Elle avait bourré d'arbustes les cheminées salement béantes et recouvert de fleurs les marbres écornés.

Malheureusement, les miracles d'ordre et d'activité qu'elle accomplissait pour me plaire déplurent à la famille Lafarge. Son dévouement fit ombrage. On se plaignit de ce qu'elle riait en cachette de tout le monde. Je voulus sermonner, et Clémentine indignée jeta son franc rire au nez de chacun. On voulut la calomnier auprès de M. Lafarge. Il prit son parti, et la discorde devint guerre... Hélas! hélas! je regardais alors de très-haut à très-bas ces infimes misères, ces orages en verre d'eau. Je les méprisais, et cependant ces criailleries domestiques étaient le glas précurseur de mon agonie et de ma mort!... Activées par elles, les inimitiés grandissaient, les rancunes s'envenimaient, les haines s'essayaient à la vengeance... Encore quelques jours, j'allais être dénoncée comme empoisonneuse, et Clémentine allait se voir désignée tout bas comme ma complice!... Encore quelques jours, une accusation de faux témoignage[1] allait peser sur sa tête, et j'allais avoir

[1] Séance du 11 septembre 1840 : « Clémentine, servante, persistant à soutenir, etc , etc., le procureur général requiert que la déposition du témoin soit consigné au procès-verbal. » etc.

Que deviennent alors l'article 372 du Code criminel et le paragraphe qui y a été ajouté en 1832?

à trembler pour elle en tremblant pour moi!... Merci à Dieu qui l'a sauvée!...

Lorsque la justice me fit enlever du Glandier pour m'écrouer dans la prison de Brives, Clémentine me suivit, ne demandant d'autre grâce que de rester prisonnière avec moi. Pendant tout le cours des débats, elle fut sublime d'énergie et de fidélité. Après ma condamnation, son dévouement s'exalta encore, et j'ai pu voir cette jeune fille, naguère encore si étourdie et si rieuse, pleurer mes larmes, souffrir mes souffrances, me soigner nuit et jour avec la tendresse sans bornes d'une mère ou d'une sœur.

Soumise comme moi à la rigueur d'un règlement qui nous privait d'air, d'exercice et souvent de toute communication avec le dehors, non-seulement ma pauvre Clé ne se plaignait jamais, mais encore elle évitait de me laisser deviner qu'elle pût se trouver à plaindre. Elle souriait aux grilles, elle souriait aux verrous, le chien de la geôle était son ami, la chatte du concierge était sa compagne; les enfants aimaient son sucre, les vieillards son tabac, tout le monde sa bonne grâce, et, sous sa main, les cadenas eux-mêmes semblaient chanter.

Clémentine est le type de la grisette parisienne. Elle a l'esprit qui se parle et l'instruction qui se devine. Elle sait de tout un peu, sans avoir rien appris. Elle s'éprend de tout une heure sans se passionner de rien. Elle est frivole par goût et sensée par instinct. Elle est forte contre la douleur et faible contre le plaisir. Chez elle, les devoirs de sentiment l'emportent sur le sentiment des devoirs. Pour pleurer, il faut qu'elle voie pleurer. Pour s'ennuyer, il faut qu'elle s'ennuie à deux. Quand elle ne cause pas, elle fredonne; quand ses doigts s'appliquent, son pied danse; elle chante devant le travail comme l'alouette devant l'aurore, et, si l'orage vient à gronder, elle chante

encore pour s'étourdir et s'encourager. Ce que Clé adore par-dessus toutes choses, ce sont les dimanches couleur de soleil et les robes couleur de rose, les romances tristes et les romans gais. Son cœur est excellent; sa tête est un peu folle. Pour la bien juger, il faut l'aimer, et, pour l'aimer autant qu'elle le mérite, il faut l'avoir vue grandir jusqu'à l'héroïsme, en défendant le malheur et se dévouant à lui.

Clémentine, à mon insu, avait fait écrire au ministre pour obtenir l'autorisation de s'enfermer avec moi dans la maison centrale où je serais transférée en quittant Tulle. Sa prière avait été rejetée, et la pauvre fille, qui n'avait pas pleuré en me faisant le sacrifice de sa liberté et de sa jeunesse, pleura longtemps la vie qui lui était rendue...

Déçue dans son sublime espoir d'abnégation et de dévouement, elle n'abandonna sa première idée que pour former le projet de se fixer à Montpellier. Elle voulait exercer son état de couturière, louer une chambrette à deux pas de la prison, travailler toute la semaine, et, son dimanche gagné, venir le passer avec moi sous les verrous. J'avais d'abord refusé cette nouvelle preuve de son attachement, et je l'avais instamment pressée de retourner dans son pays, auprès de sa famille; mais bientôt mon cœur s'était fait le complice de son cœur, son rêve était devenu mon rêve...

C'était donc avec un étonnement mêlé de tristesse que je l'avais entendue former le projet qui devait nous séparer, même avant le terme du voyage. J'avais douté d'elle une minute... Mais quand elle s'était approchée de moi, au premier regard, à la première larme, je l'avais *reconnue* et comprise. J'avais deviné qu'au moment où je l'accusais elle méditait quelque nouveau sacrifice. L'émotion nous avait gagnées, et longtemps nous nous sommes te-

nues embrassées, sans pouvoir nous parler autrement que par nos pleurs. Qu'y a-t-il de plus éloquent qu'une larme pour dire : « Je vous regrette et je vous aime ? »

. . . .

Comme dix heures sonnaient à l'horloge de la cuisine, Clémentine s'est levée en souriant, et, s'étant assurée encore une fois que personne ne pouvait nous entendre, elle est revenue me dire de sa voix la plus câline :

— Ma chère dame, vous m'aimez et je vous aime. Voulez-vous m'accorder une dernière grâce ? Voulez-vous prouver à votre pauvre Clé que votre attachement pour elle n'est pas moindre que son attachement pour vous ? Dites, madame, le voulez-vous ?

— Je veux tout ce que vous voudrez pour votre bien, ma bonne Clé, mais...

— Pas de mais. Chacun entend le bonheur à sa manière. Pour être heureuse, moi, il faut que je vous sente libre et contente. Vous m'avez entendue débiter mes contes aux gendarmes... eh bien, ils croient que je vais m'en retourner tout droit à Paris pour prévenir vos amis de l'état de désespoir où vous êtes... Voilà mes habits, passez-les. Voilà mon passe-port, prenez. J'ai mis tous vos effets dans cette grande malle, et tout à l'heure, quand on viendra me dire que le courrier relaye, vous sauterez dans la voiture à ma place, et bon voyage, le tour sera fait.

— Pauvre chère folle ! ne voyez vous pas que c'est impossible ? En admettant même que toutes les choses se passent comme vous les arrangez, mon absence serait remarquée dès qu'il vous faudrait quitter l'auberge pour remonter en voiture. Les autorités prévenues, le télégraphe jouerait, et, le télégraphe mis en branle, ses grands bras m'atteindraient bien avant mon arrivée à Paris.

— Je vous ai laissée dire, maintenant vous allez me

laisser faire, reprit Clémentine en préparant tout pour mon lever. Je ne vous prête pas ma robe, je la change contre la vôtre; en prenant votre nom, je vous donne le mien; en vous faisant grisette, je me fais dame.

— Quoi! vous voulez?...

— Je veux aller à votre place à Montpellier, pendant que vous irez à la mienne à Paris. Nos tailles, nos voix, nos signalements sont à peu près les mêmes, et, grâce à votre habitude de vous enfouir sous triple voile et sous double manteau, les bons gendarmes ne s'apercevront pas de la supercherie. Les messieurs de la maison centrale, qui ne nous connaissent ni l'une ni l'une, s'en apercevront encore moins; et, une fois en prison, je m'étudierai de mon mieux à être *vous*.

— C'est trop, mon Dieu! c'est trop! m'écriai-je en me jetant dans les bras de ma fidèle Clé.

— Du tout... et voilà que vous allez m'attendrir pour rien, quand je n'ai pas de temps à perdre, répondit l'excellente fille en essayant de se dégager de mon étreinte. Je vous en supplie, ma chère dame, soyez *raisonnable*. Acceptez... et, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour votre famille, pour vos amis, pour moi... Je suis forte. Là où il vous faudrait mourir, je vivrai en ne souffrant qu'un peu; et puis, pensez-y bien, madame, pendant que je serai prisonnière à votre place, vous chercherez la vérité. Vos amis, activés par votre présence, la chercheront de leur côté; vous la trouverez, et, Dieu aidant, après avoir obtenu justice, vous viendrez me prendre pour ressusciter toutes deux... Vite! vite! madame, la malle peut passer d'un moment à l'autre. Laissez-moi vous habiller et partez... Je serai la plus heureuse des créatures de me dire chaque matin en me réveillant que c'est moi qui vous donne la liberté... Vous pleurez?... Je ne pleure pas, moi! Je suis

fière au contraire que vous m'accordiez l'honneur de porter votre nom durant quelques années ou quelques mois de ma vie... Partez, je vous le demande à genoux...

En me parlant ainsi, Clémentine était rayonnante de tendresse et de dévouement. Elle baisait mes mains, me pressait sur son cœur; elle trouvait une réponse à toutes mes objections, et opposait une volonté invincible à tous mes refus... A mesure que le temps nous gagnait, ses efforts pour me tenter devenaient plus pressants. Elle évoquait un à un mes plus chers souvenirs, s'adressait à ma conscience et à mon cœur, priait au nom de mes amis, conjurait au nom de mon innocence... Tout à coup, un claquement de fouet s'est fait entendre. Le pavé de la cour s'est ébranlé, les vitres ont frémi, et les lanternes du *courrier* sont venues teindre d'une clarté blafarde les plis de nos rideaux.

— Mademoiselle du numéro 4! a hurlé du bas de l'escalier une grosse voix. Il y a place pour deux dans la malle. Dépêchez-vous tôt; dans cinq minutes, il faudra partir.

Clémentine m'a regardée fixement, et, voyant dans mes yeux que j'étais décidée à ne pas accepter son sacrifice, elle s'est laissée tomber sur une chaise en cachant sa tête dans ses mains.

— Mademoiselle Clémentine, a crié Cuny à son tour, le conducteur vous attend.

— Je ne pars pas. Madame se trouve plus souffrante, a répondu Clé en sanglotant tout bas.

. . . .

Cette scène aurait dû me briser. Elle m'a rendu des forces et du courage. Il m'a semblé qu'en acceptant volontairement ma destinée j'y attachais une vertu qui deviendrait plus tard ma sauvegarde; il m'a semblé qu'en refu-

sant la vie j'étais rentrée en possession de moi-même, et que mes chaînes, librement portées, ne pèseraient plus sur mon cœur. Ma conscience, comme une chambre obscure, réfléchissait ma douleur, et lui prêtait je ne sais quelle sérénité douce et vague. Les larmes qui roulaient lentement sur mes joues me semblaient empreintes de consolations et de caresses, et j'entendais une voix intérieure chanter à mon oreille ces mots divins : « Bienheureux ceux qui pleurent! ils seront consolés. Ils seront aimés. »

XI

Une heure après le passage du courrier nous nous sommes remis en route. J'ai vainement essayé de dormir. Ma tête reposait sur l'épaule de Clémentine, et chaque fois que je sentais son bras se roidir pour me préserver d'un cahot, chaque fois que sa main ramenait sur ma poitrine les plis entr'ouverts de ma mante, je me disais : « Demain, à pareille heure, je serai seule à souffrir! les jours succéderont aux jours, les années aux années... et je serai seule encore!... seule en face de la vie... seule en face de la mort. »

Vers le matin, Clémentine, qui me croyait endormie, a échangé quelques mots avec les gendarmes.

— J'ai peur de l'arrivée, monsieur Cuny.

— Ce sera un moment bien souffrant pour madame, et bien triste pour nous.

— A Limoges, l'usage est de couper les cheveux à toutes les prisonnières qui arrivent. M. Bac m'a prévenue. Croyez-vous, mon Dieu! qu'il en soit de même à Montpellier?

— D'ordinaire, ce qui se fait dans une prison se fait dans l'autre. Pauvre dame!

— Oui, pauvre dame! car s'ils ont le cœur de faire cela, ils en feront bien d'autres, les bourreaux!

Une larme est tombée des yeux de Clémentine sur ma main. Je n'ai pas remué, et elle a continué d'une voix plus saccadée, mais plus basse :

— Les pleurs n'avancent rien, monsieur Cuny; au contraire. Parlons donc posément de ce que nous ne pouvons empêcher. Me laissera-t-on au moins installer madame dans sa nouvelle prison?

— Je ne le pense pas, mademoiselle.

— Mais on ne lui refusera pas d'emporter ses pauvres effets? De tant qu'elle en avait, il lui en reste si peu!

— Je crains qu'on ne le lui refuse.

— Comment! Ah! ce serait trop cruel.

— Les règlements sont des règlements, ma pauvre demoiselle, et, à ce sujet même, je voulais vous prévenir que peut-être...

— Quoi! peut-être...

— Qu'on fouillerait madame en entrant, a répondu Cuny d'un air triste et embarrassé.

J'ai fait un mouvement, et la conversation a cessé. Il était temps.. j'étouffais.

Il est des douleurs — la mienne est de ce nombre — qu'il faut souffrir et vaincre sous toutes les formes. Il est des supplices qui torturent la chair et l'âme... Il est des croix qui pèsent sur la pensée comme sur le cœur.

A peine un sacrifice est-il accompli, qu'un autre sacrifice à accomplir se présente. A peine un martyre est-il subi, qu'un autre martyre à subir rouvre l'arène! Après le deuil de la liberté, le deuil de l'honneur... Après l'adieu à la vie, l'adieu à l'espérance... Après la prison, où la voix d'un ami vibre encore, le cachot, où son souvenir même n'atteint plus!... Je croyais avoir souffert, et voilà que

l'avenir se dresse devant moi mille fois plus cruel que le présent, mille fois plus menaçant que le passé... Pitié, mon Dieu, pitié!...

XII

Au moment où nous nous arrêtions à Saint-Paul, un des derniers relais avant Montpellier, une main s'est posée sur la portière, et j'ai vu M. de Tourdonnet devant moi.

— Vous! me suis-je écriée, vous!

— Ne m'attendiez-vous pas?

— Non, c'est-à-dire oui. Je vous regrettais tant, que c'était vous espérer encore.

M. de Tourdonnet avait reçu trop tard l'exprès envoyé à Saint-Martin. Il était arrivé à Tulle quelques heures après notre départ, et, sans trop croire nous atteindre, il nous avait suivis, tantôt en diligence, tantôt à franc étrier. Ses habits étaient poudreux, sa voix saccadée par l'émotion et brisée par la fatigue Le second gendarme est monté sur le siége, et il a pu prendre sa place à nos côtés.

Que d'amertumes mêlées aux douceurs de ce dernier adieu!... Clémentine pleurait, blottie dans un des coins de la voiture, et Cuny, penché en dehors de la portière, ne rompait le silence que pour crier au postillon : « Plus lentement... plus lentement... » Il y a toujours de la pitié dans le cœur d'un brave.

M. de Tourdonnet a voulu me demander comment j'avais supporté la fatigue du voyage... Son regard a rencontré le mien, et il s'est tu. Il est des moments dans la destinée où, pour donner aux malheureux la force de vivre, il faut leur laisser croire qu'on se meurt un peu tous les jours de chaque douleur soufferte, de chaque tourment enduré...

M. de Tourdonnet a voulu m'exprimer ensuite combien il était heureux de m'avoir rejointe. . et, à ce mot *heureux*, il n'a pu retenir ses pleurs. J'avais mille conseils à lui demander, il avait mille recommandations à me faire .. C'était ma dernière heure de vie, je l'aurais payée de mon sang, et cependant je laissais le malheur projeter son ombre noire sur mon dernier soleil! J'oubliais de vivre les quelques minutes de grâce que le sort m'accordait, pour me voir, vivante encore, pleurée morte par le cœur d'un noble et pieux ami!

. . . .

La matinée avait été brumeuse et triste. Un vent froid effeuillait les arbres du chemin, et les nuées matinales qui filtrent la rosée roulaient leurs vagues d'écume au-dessus de la terre, ou s'élevaient au ciel en blanches colonnes de fumée. Vers sept heures, la bise a redoublé de violence, les nuages qu'elle chassait devant elle se sont déchirés en lambeaux. Une averse torrentielle a soudain abattu la poussière de la route, et bientôt le soleil s'est élancé de l'horizon... J'ai mis la tête à la portière... En face de moi, Montpellier!.... Montpellier s'éveillant au chant sacré de ses cloches, et baignant ses toits dans des cascades de lumière!!!

Montpellier!... déjà!. . Je me suis rejetée au fond de la voiture, collant mon voile sur mes yeux... Puis, vaincue par la douleur, j'ai éclaté en sanglots...

— Qu'avez-vous? m'a dit M. de Tourdonnet avec une inquiète sollicitude.

— Ce que j'ai, monsieur? ce que j'ai? vous le demandez? Mais vous le voyez bien... Je suis innocente... je suis jeune... j'aime la vie... et je vais mourir!... Ah! par pitié, s'il en est temps encore, par pitié, sauvez-moi, sauvez-moi!

M. de Tourdonnet m'a regardée quelque temps en silence, et, de sa voix sévère comme l'honneur, il m'a répondu :

— Si vous voulez fuir, madame, *si vous le voulez*, nous tenterons tout pour vous sauver.

— Si je le veux? Vous ne sentez donc pas ce que je souffre?

— Je le sens, mais j'ai foi en vous, et ma croyance est si entière, si absolue, qu'avant de vous soupçonner de faiblesse, j'aurais besoin de vous voir faible deux fois.

— Ah! c'est être cruel que de me dire cela!

— Non, madame, c'est vous servir. En passant à l'étranger, que sauverez-vous? votre vie. Rien de plus... et, en la sauvant, vous éloignerez indéfiniment l'heure de la liberté, qui doit être pour vous l'heure de la réhabilitation et du salut. En restant forte et digne, au contraire, en subissant en chrétienne le malheur que la volonté de Dieu vous impose, vous verrez les passions se calmer, et vos adversaires d'aujourd'hui devenir peut-être vos défenseurs de demain. Coupable, vous auriez tout à craindre du temps; innocente, vous devez tout en espérer. On a incriminé les dépositions de Clémentine; elle va vous quitter, pour être livrée, loin de votre influence, à toutes les suggestions de vos ennemis. Eh bien, le monde verra si Clémentine se dément. Il verra encore s'il avait le droit de soupçonner le témoignage d'Emma Ponthier, de tous ceux qui ont rendu hommage à la vérité en déposant pour vous. Croyez-vous qu'un homme comme ***, lors même qu'il veillerait sur ses propos, ne se trahira pas par ses actes? Croyez-vous qu'il puisse s'arrêter sur la pente du vice? Croyez-vous que la liquidation des comptes du Glandier n'édifiera pas les créanciers de M. Lafarge sur la moralité des gens qui vous ont accusée? La science, de son côté, ne pourra-

t-elle pas, éclairée par de nouvelles expériences, se donner un démenti à elle-même?...

— Pardon, j'étais folle; je vous comprends... Je veux souffrir...

— Oui, madame, vous voudrez souffrir; car, fugitive, vous seriez calomniée, et captive, au contraire, vos larmes couleront sur le cœur trompé de vos juges, sur les cœurs que les passions ne vous ont pas fermés. L'opinion publique, madame, jette son mépris au malheur qui abdique, et accorde son intérêt au malheur qui se survit. Il lui faut des victimes vivantes à sauver, des plaies qui saignent à guérir... Il lui faudra votre martyre, madame, pour qu'elle s'agite, se passionne et proteste, pour qu'elle fasse entendre ce cri de vérité, si justement nommé l'écho de la voix de Dieu.

. . . .

J'ai tendu la main à M. de Tourdonnet, qui me l'a serrée en silence. Un moment après, il est descendu de voiture pour nous laisser entrer seuls à Montpellier.

LIVRE III

I

La voiture, après avoir suivi un long boulevard bordé de platanes, a longé un enclos ceint de murs, et bosselé de tertres gazonnés plantés la plupart de petites croix déracinées ou boiteuses... *c'est le cimetière des pauvres!...*

Quelques pas plus loin se dressait, avec sa ceinture de fer, le donjon où j'allais mourir... *c'est le cimetière des vivants.*

Lugubre et fatal rapprochement! A côté des tombes de Dieu, où le malheur dort en paix, les tombes de la loi, où le crime veille avec le remords, où l'innocence elle-même ne s'endort plus qu'entre le deuil de la veille et le deuil du lendemain!

Arrivés devant la terrible geôle, les gendarmes ont mis pied à terre, et Cuny a échangé quelques mots avec la sentinelle qui se tenait au guichet. Aussitôt, des soldats sont accourus pour former la haie de chaque côté de la porte. Des gardiens ont enlevé les lourdes barres qui la fermaient. J'ai entendu le cliquetis des clefs et le grincement des verrous. J'ai entendu le bruit du fer mordant la pierre, et le cri strident de l'énorme grille, roulant par deux fois sur ses gonds...

C'est tout!

. . . .

Quand je suis revenue à moi, j'étais assise dans une petite chambre cerclée de bancs, et treillagée comme le parloir d'un couvent. Des clefs de toutes grandeurs pendaient au mur, et, faisant face aux clefs, les sabres des gardiens étaient accrochés à de gros clous.

— Ma pauvre dame, où souffrez-vous? m'a dit Clémentine, qui venait de sentir trembler ma main dans la sienne.

— J'ai froid.

Un gardien s'est détaché du groupe qui entourait Cuny, pour jeter un sarment dans le fourneau.

— Par pitié, madame, ne vous désespérez pas ainsi, a repris Clé tout en larmes. Vous le voyez bien : je suis encore là pour vous servir.... et toujours pour vous aimer.

— Ne pas me désespérer!... Mais écoutez-les donc épeler là-bas la minute de mon jugement devenu mon acte mortuaire!... Écoutez-les répéter vingt fois les mots cruels qui vont sceller ma tombe! écoutez-les lire et relire la sentence qui me voue au néant!... Perpétuité! perpétuité! c'est-à-dire douleur sans bornes, nuit sans étoiles, ténèbres sans matin...

Perpétuité! c'est-à-dire solitude sans paix, exil sans terme, agonie sans mort .. Ah! je souffre trop, mon Dieu, je souffre trop!...

Clémentine a caché sa tête sur mes genoux. Elle sanglotait sans pleurer. Déjà mes yeux étaient vides de larmes, comme mon cœur vide d'espoir.

Deux gardiens ont apporté les paquets que nous avions laissés dans la voiture.

— Portez-les au greffe, a dit un employé qu'on appelait major. Ils seront visités.

— Pas encore, monsieur, je vous en prie, s'est écriée Clémentine en voulant s'emparer d'un flacon d'éther. Voyez dans quel état est madame. Je vais essayer de lui faire prendre quelques gouttes calmantes.

— Impossible, mademoiselle, impossible. Ce flacon ne pourra être remis à madame qu'après avoir été analysé.

— Quoi! monsieur, vous me croyez capable de faire du mal à ma pauvre dame!

— Je ne crois rien. J'obéis à mes ordres.

. . . .

Un moment après, quelques personnes ont entr'ouvert la porte pour me voir. C'est triste de se sentir regarder quand on souffre tant!

Une prisonnière est entrée ensuite, sous je ne sais quel prétexte. On l'a chassée rudement, en la menaçant du prétoire. Enfin, une religieuse est apparue, les yeux bais-

sés et les deux mains cachées dans les larges manches de sa robe. « Monsieur le directeur m'a chargée de venir prendre madame, » a-t-elle dit au gardien chef, sans même me regarder.

Je me suis levée, et Clémentine s'est levée comme moi.

— Monsieur le major, a repris la sœur, vous voudrez bien dire à ces dames que j'ai l'ordre de ne laisser entrer personne dans l'intérieur de la prison avec madame Lafarge.

— Ah ! ma bonne sœur, a dit Clémentine d'un ton suppliant, laissez-moi seulement entrer une heure pour déshabiller madame et la coucher. Voyez... elle tremble la fièvre. De grâce, ma sœur, laissez-moi la soigner une dernière fois. Je sais, moi, ce qu'il faut... Je suis Clémentine, et je ne l'ai jamais quittée pendant tous ses malheurs.

Sans répondre, la sœur a regardé le major, qui, à son tour, a regardé Cuny. Un nuage a passé devant mes yeux. J'avais compris. Un instant après, la religieuse, voyant ma pauvre Clé distraite par les gendarmes, qui lui promettaient de la mener au directeur, m'a fait un signe, et je l'ai suivie sans prononcer une parole, sans détourner la tête, sans verser une larme.

Nous avons traversé un réfectoire et monté un escalier obscur, taillé en colimaçon, dans l'intérieur d'une tour. Arrivées au second étage, nous nous sommes arrêtées. La porte d'une petite chambre blanchie à la chaux était ouverte. J'y suis entrée.

C'était ma cellule !

— Avez-vous besoin de quelque chose, madame? m'a dit la religieuse, qui m'adressait la parole pour la première fois.

J'ai fait un signe négatif. Elle est sortie en donnant deux tours de clef à la porte.

Après son départ, j'ai fermé les volets intérieurs de la fenêtre et je suis revenue m'asseoir au pied de mon lit. Mes yeux regardaient sans voir; j'étais sans force pour sentir, sans force aussi pour penser et pour pleurer... J'apprenais à souffrir seule...

II

Vers dix heures, la clef a tourné deux fois dans la serrure. C'étaient deux religieuses qui m'apportaient un bol de tilleul. J'ai refusé de le prendre.

— Madame a peut-être la fièvre? a dit la plus jeune sœur en me soulevant doucement le bras pour me tâter le pouls.

Je n'ai pas répondu; mais tout à coup il m'a semblé sentir la main qui tenait ma main la presser légèrement. J'ai levé les yeux. La jeune religieuse me regardait d'un air triste et caressant, et j'ai vu une larme rouler sur sa joue.

— Vous me plaignez donc, vous? ai-je dit tout bas à ma douce infirmière.

Sans me répondre, elle s'est retournée précipitamment vers sa compagne, occupée à remplir d'eau de riz une carafe posée, avec un verre, sur la table de nuit.

— Madame a la fièvre, ne faudrait-il pas lui conseiller de se coucher?

— Je n'y vois pas d'obstacle. Les draps sont au lit depuis hier.

La petite sœur n'a pas répondu un mot; mais, s'approchant de moi avec empressement, elle a commencé à me déshabiller.

Cinq minutes après, j'étais couchée et les religieuses se retiraient.

— J'ai cru que vous n'en finiriez pas, sœur Mélanie, a dit la plus âgée en pesant sur la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

— Pauvre dame! je la plains. Elle paraît si souffrante.

— La plaindre! Pourquoi? Si elle a fait la faute, c'est un bonheur pour elle de faire pénitence, et si, par miracle, elle n'est pas coupable, elle est *trop heureuse* encore que les juges l'aient condamnée. Que faisait-elle dans le monde? Elle damnait son âme. Ici, elle la sauvera rien qu'en souffrant son mal pour l'amour de Dieu.

Les voix se sont éloignées et je n'en ai pas entendu davantage. Mais, au milieu des rêves douloureux de ma fièvre, un même mot retentissait sans cesse à mon oreille : *trop heureuse*. Trop heureuse! moi!...

III

On m'a annoncé que j'aurais, avant le soir, la visite de mon oncle. Mon oncle! le frère de mon grand-père, son sang, son cœur peut-être... Mon Dieu, faites que je le *reconnaisse* et qu'il me comprenne!

Je n'ai jamais vu mon oncle. Est-ce un homme du monde? Viendra-t-il à moi par devoir ou par amour? M'imposera-t-il sa protection, ou m'accordera-t-il sa tendresse? Ne serai-je que sa nièce ou bien sa fille?

Chaque fois que j'entends des pas dans l'escalier je crois le voir paraître. Je tremble, j'espère, je crains... Si je n'allais trouver en lui qu'un étranger! Si le cœur de mon grand-père ne battait pas dans son cœur! S'il ne venait à moi que par pitié! S'il rougissait de mon malheur!... Non, non. Je suis folle et ingrate... Ingrate, car trembler au moment d'être réunie à lui, c'est oublier sa première lettre, si touchante et si tendre; c'est oublier notre sainte

parenté, réclamée hautement par lui le lendemain même du jour où j'étais condamnée... Ah! que ces heures d'attente sont longues!... Que faire pour les abréger? Penser à mon oncle et me ressouvenir de ce qu'il a été pour pressentir ce qu'il va être.

Mon grand-père n'a pas eu d'enfance. Le soleil de 89 mûrissait vite les hommes qui allaient chercher fortune à Paris au moment de la grande tourmente révolutionnaire. A cette époque les liens de famille étaient presque toujours brisés par la force des événements. Les fils se regardaient comme les aînés de leurs pères. Les frères mouraient souvent sans avoir connu leurs frères. Chacun posait lui-même la pierre de son foyer, et mon aïeul était déjà riche, hautement posé dans le monde, lorsque, se souvenant d'avoir des frères, il les appela à Paris pour leur donner une part dans les bénéfices de son bonheur.

Grâce à ses protections, Simon, le plus jeune, eut bientôt obtenu une place assez élevée dans le Rouergue. C'était une carrière honorable, c'atait un bel avenir Malheureusement ma tante, qui venait de se marier, prit le mal du pays, loin de sa belle mer de *Cette* et de son beau ciel bleu de Provence. Elle tomba malade, voulut revenir à Montpellier dans sa famille, et mon oncle, qui l'adorait, préféra abandonner sa place que de souffrir cette séparation.

Mon grand-père n'avait plus vingt ans. Il blâma ce qu'il appelait le coup de tête de son frère. Plus tard, cependant, il lui offrit une seconde place, que mon oncle refusa encore pour rester dans le commerce. Nouvelle brouille, nouveau raccommodement suivi d'un affectueux mais lointain échange des deuils et des joies qui venaient attrister ou réjouir les deux familles.

En vieillissant, mon grand-père, qui n'avait guère plus

que la mémoire des yeux, écrivit moins souvent à Montpellier. On lui répondit plus rarement aussi. A l'époque de mon mariage, j'oubliai même d'envoyer une lettre de faire part à mon oncle inconnu. Quand le malheur me frappa et que j'appelai à moi tous les miens, je n'appelai pas mon oncle... et cependant c'est lui qui, le premier, renoua la triste parenté qui l'unissait à mes larmes; c'est lui qui réclama le droit de m'ouvrir son cœur et ses bras; c'est lui qui m'aima quand on ne m'aimait plus... Ah! pourquoi aurais-je peur en attendant mon oncle? Je suis innocente, Dieu le lui dira.

IV

J'ai vu mon oncle! Je lui ai tendu la main. Nous nous sommes regardés, reconnus et embrassés en pleurant. C'est bien le frère de mon grand-père!

Quel moment! J'aurais voulu renfermer dans un seul mot tout ce qui tressaillait pour lui dans ma conscience et dans mon cœur... mais j'étais trop émue. Les sanglots m'étouffaient, et je ne pouvais que répéter sans cesse : — Mon oncle, mon bon oncle, aimez-moi, aimez-moi. Lui, aussi attendri quoique plus fort, me serrait les mains, m'encourageait du regard, et, d'une voix pleine de caresses et de larmes, me disait doucement : — Ma pauvre fille, vous êtes innocente, je le sens, je le sais, confiez-vous à Dieu; il vous a donnée à nous. Nous saurons vous consoler, nous saurons vous aimer.

Le règlement nous avait accordé vingt minutes... Qu'elles ont été courtes ces minutes bénies! mais qu'elles m'ont fait de bien! Le cœur de mon oncle est un cœur qui bat; ses yeux sont des yeux qui pleurent. Nous nous aimerons vite; mieux que cela, nous nous aimons déjà. Il reviendra

me voir demain avec toute sa famille. En le quittant, je lui ai recommandé Clémentine; il a souri, et j'ai appris que depuis le matin elle était installée chez lui comme l'enfant de la maison...

Sainte charité, tu es le génie du cœur.

V

Après le départ de mon oncle, j'ai pu pleurer enfin toutes les larmes amassées dans mon cœur. Cette explosion de douleur m'a rendu un peu de calme, et je me suis endormie d'un sommeil si profond, que je n'ai pas entendu la religieuse, qui est venue m'apporter une veilleuse et du lait.

Qu'il est triste, mon Dieu! le réveil du prisonnier, qui ne ressaisit la vie qu'en ressaisissant ses chaînes, qui ne se sent exister qu'en se sentant souffrir! En ouvrant les yeux dans ma nouvelle cellule, j'avais tout oublié... tout... et, pendant quelques instants même, le rêve l'a emporté sur la réalité. J'avais froid, j'avais soif, j'ai appelé ma pauvre Clé pour me couvrir et me donner à boire... Ah! je ne pourrais jamais dire le mal que m'a fait ma voix en achevant de m'éveiller.

J'étais couchée sur un petit lit de fer, pauvrement recouvert d'une courte-pointe d'étoupe et de draps de grosse toile, qui suffisaient à peine pour border le matelas. La couverture était très-mince : le froid m'avait saisie. Je me suis levée pour chercher mon manteau; il était resté à la porte, et la porte était fermée. J'ai regagné mon lit en tremblant.

Ma chambre, vue au grand jour, est bien petite. Ce n'est qu'un cabinet percé d'une porte faisant face à une

fenêtre. Une chaise et un lit la meublent. En s'approchant de la croisée, on aperçoit des toits inégaux et des pans de murs lézardés, les uns percés de petites lucarnes, les autres enduits d'asphalte noir ou gris. C'est sans doute l'envers des vieilles rues d'un vieux quartier. Au-dessous de la fenêtre s'étend une des cours de la prison... Ah! que c'est étroit et vide!

Six heures sonnent. J'entends parler dans la pièce voisine. Peut-être va-t-on entrer et pourrai-je avoir un peu de feu pour réchauffer mes pieds glacés. Si je pouvais me rendormir quelques heures, j'oublierais, et ce serait cesser de souffrir. Malheureusement le froid me gagne de plus en plus. Je crois toujours qu'on va venir... et les pas qui montent et descendent l'escalier passent et repassent devant ma porte sans s'y arrêter... J'ai eu l'idée d'appeler; mais qui appeler? je ne connais personne. J'ai voulu frapper; j'ai eu peur d'éveiller le silence qui pesait sur la prison comme une coupole de plomb sur un tombeau... Apprenons plutôt à souffrir seule... je ne peux avoir que deux compagnes ici : la douleur aujourd'hui, demain la mort...

VI

A neuf heures, un grand bruit s'est fait entendre. J'ai couru à la croisée. C'étaient des tables qu'on décrochait du mur pour les dresser dans un grand cloître vitré, qui sert sans doute de réfectoire. Au même moment, une religieuse est entrée suivie d'une prisonnière chargée, m'a-t-elle dit, de venir deux fois le jour m'apporter mes repas, et devant, en outre, balayer ma chambre et faire mon lit.

En apercevant la pauvre créature sous son costume étrange, la tête baissée, les mains pendantes, l'œil sans

regard, les lèvres sans voix, je n'ai pu réprimer un premier mouvement de répulsion. Geste et silence, tout en elle mentait.

Quelques instants après cependant, j'ai fait un triste retour sur moi-même, et, pesant avec mon cœur le regard froid de la sœur, sans cesse attaché sur la malheureuse femme, pesant les chaînes invisibles de l'invisible règlement substitué à sa propre volonté, je me suis indignée d'avoir jugé quand je devais plaindre. J'ai rougi de mon injustice, et, pour la réparer, j'ai pris dans un cabas un sac de bonbons qui me restaient de la route. Je me suis approchée de la pauvre femme, et je le lui ai doucement posé dans la main.

La prisonnière s'est tournée vers la sœur et l'a regardée d'un air suppliant; puis, sur un signe qu'elle en a reçu, elle m'a saisi et baisé les mains les larmes aux yeux.

— Je ne vous aurais pas cru si gourmande, Basson, a dit la religieuse d'une voix moitié riante et moitié sévère.

— Ah! ma sœur, ce n'est pas la gourmandise qui me ferait pleurer de joie, a dit Basson en reprenant son air contraint. Voyez ces bonbons... ce sont des dragées, et j'en avais acheté une livre le jour du baptême de ma petite. Il y a de cela quatre ans, et depuis lors je n'en avais plus revu... Ah! ma pauvre petite! ma pauvre Angèle!

— Si vous l'aviez aimée, a dit la religieuse sévèrement, vous n'auriez pas commis la faute qui devait lui enlever sa mère. Mais, assez parlé pour ne rien dire. Un mot de plus, Basson, et je serais forcée de vous envoyer au rapport.

La pauvre mère a baissé la tête, et, sans répondre, s'est remise à faire mon lit, ses mains tremblaient cependant, et j'ai surpris de grosses larmes tomber de ses yeux sur mes draps.

VII

Déjà je ne me sens plus seule! Déjà ma cellule n'est plus si vide! Je les ai vus tous, les chers miens que j'aimais sans les connaître! Ils étaient là... Mon cœur les revoit aux mêmes places où tout à l'heure ils sont apparus à mes yeux.

Cette chaise, la plus proche de mon chevet, c'est la chaise de ma jeune cousine, et, je le sens, ma sœur de demain. A côté, voilà la place d'où ma tante me regardait en pleurant. Élisa, Eugène, Gustave, vous étiez là, remuant les liens du sang par l'alliance des larmes... Ah! jamais je n'oublierai les douces caresses d'Adèle, prenant possession de mon malheur avec la grâce timide d'une jeune fille qui rougit de laisser surprendre les trésors de tendresse renfermés dans son cœur! Jamais je n'oublierai la pieuse sollicitude de ma tante, relevant mon oreiller, doublant ma couverture, et revenant encore, les adieux déjà échangés, me poser sur le front un de ces baisers de mère qui charment la douleur, l'endorment et la guérissent.

Dieu soit loué! j'ai une famille encore! Je peux m'oublier et dire *nous* en pensant aux heureux. Mon sang bat dans d'autres cœurs que mon cœur, mes larmes coulent dans d'autres yeux que mes yeux; mon innocence vit dans d'autres consciences que la mienne... J'ai une famille! et, pour qu'elle me soit plus chère, ô mon aïeul aimé! elle porte ton nom et tu me l'as donnée, comme tu m'as tout donné!!!...

. . . .

Dans le monde on ne comprend pas ces affections soudaines, fleurs de deuil et d'orage, qui naissent à la grâce

de Dieu d'un mot, d'un soupir, d'un regard partagés. A peine ma famille avait-elle paru dans ma cellule, que nous nous étions reconnus et aimés. Pour renouer une parenté qui n'avait écrit ses titres que sur le marbre des tombes, une larme, une seule larme avait suffi.

Après cette visite, j'ai eu celle de M. de Tourdonnet; une religieuse l'accompagnait. Elle s'est assise à trois pas de nous.

Je n'attendais pas M. de Tourdonnet. En me voyant dans cette cellule étroite et sur ce pauvre lit, il a pâli, et, s'avançant vers moi sans me regarder, il m'a dit avec force :

— Vous nous avez promis de vivre, vous en souviendrez-vous?

— Je m'en souviendrai, mais le pourrai-je?

M. de Tourdonnet m'a pris la main et me l'a serrée en silence. Ses lèvres tremblaient. Son émotion était si profonde, qu'elle gonflait les veines de son front et le sillonnait de reliefs mystérieux, caractères vivants d'une pensée douloureuse et muette. Il a fait ensuite quelques tours dans la chambre, et, revenant près de moi, il m'a dit :

— Vous m'avez demandé si vous pourriez vivre... Ah! madame, les martyrs ne demandaient pas s'ils pourraient mourir... Courage, madame, car vous aurez beaucoup à souffrir! Courage, car vous souffrirez longtemps!... D'autres vous mentiraient peut-être; moi, j'ai besoin de mesurer vos forces à votre croix, j'ai besoin de vous sentir plus grande que votre infortune n'est grande. En vous quittant, j'ai besoin de croire en vous, si je veux espérer pour vous... Ne me répondez pas, a repris M. de Tourdonnet d'une voix brisée; ne me répondez pas. A cette heure, nous souffrons trop tous deux. Je vais chez le pré-

fet. On vous a condamnée à vivre, il faut qu'on vous aide à trouver ce courage... Tout manque ici...

— Qu'importe!

— Ah! madame, à vous entendre parler ainsi, on croirait que nous ne vous aimons pas.

. . . .

De tous mes amis, M. de Tourdonnet est celui qui a toujours exercé le plus d'influence sur les révoltes désespérées de ma volonté. D'autres, plus faibles, m'ont aimée pour me consoler. Lui m'a voulu faire de son amitié une vertu. Jamais il n'a consenti à voiler par de faux mirages les réalités trop affreuses de ma position. Jamais il n'a hésité à me signaler le danger et à me montrer ce que j'avais à craindre aux heures d'orage. Il me prenait par la main pour m'aider à gravir les rudes pentes de mon calvaire... Et moi, fière et touchée de son estime, confiante et forte de son affection, j'allais... laissant mes pieds meurtris ensanglanter les pierres du chemin, pliant sous le faix de ma croix... sous celui du désespoir, jamais.

VIII

Chaque soir, à peine endormie, mon âme s'enfuit de sa prison, et chaque matin, surprise par la réalité, elle revient tristement se heurter à ses fers. Je sens cependant que mon mal n'est pas encore le mal cruel de la liberté et de la vie. Souffrir ainsi, c'est encore vivre, et demain je n'aurais plus qu'à me laisser mourir. Ma position n'étant pas fixée, il survient durant le jour mille choses qui m'aident à me distraire de moi, sinon à oublier.

J'ai vu le directeur, il ne parle pas, il ne sourit pas...

serait-il méchant[1]? J'ai vu la supérieure. Elle parle, elle sourit... aura-t-elle au moins le sourire du cœur?

Pour clore la série de ces inspections administratives, j'ai eu à onze heures la visite du général et du préfet. Le monde est poli. Avant d'oublier ses morts, il les enterre.

Je faisais quelques tours dans ma cellule, pour essayer mes forces, quand on m'a annoncé ces messieurs. Je n'avais qu'une mante jetée sur les épaules; ma chambre était en désordre, mon lit défait. J'ai demandé qu'on me donnât quelques minutes.

— C'est impossible, madame, a répondu la sœur. M. le préfet ne m'a pas chargée de savoir si vous pouviez le recevoir. Il m'a dit qu'il allait monter chez vous.

A ces mots, un nuage est passé sur mes yeux; ce n'était qu'une larme, et je l'ai cachée, comme j'en ai tant caché. Un instant après, plus calme en apparence, je me tenais debout devant la fenêtre, quand le général et le préfet sont entrés.

Ces messieurs se sont excusés de me surprendre ainsi, à demi habillée. — La religieuse, disaient-ils, les avait mal compris. Ils ne m'avaient fait prévenir que pour me donner le temps de me préparer à leur visite.

Je me suis inclinée en silence... et comme le général Piré me répétait encore avec l'accent chevaleresque des vieux preux de vieilles races, qu'il était désolé d'être entré *chez moi* comme en pays conquis, je lui ai répondu en essayant de sourire :

— Chez moi, général, vous vous trompez. Si la mort

[1] Quand j'écrivais ces lignes et celles qui suivront, je ne connaissais de M. Chappus que le *directeur*. J'ai appris plus tard à le mieux juger. Entré fort jeune dans l'administration des prisons, il a vu le vice de si près, qu'il est devenu prompt au doute et lent à l'estime. Le règlement a déteint sur lui; mais, si le *directeur* est tout angles, l'*homme* est franc, a l'esprit juste et le cœur droit.

donne ses tombes, la loi prête les siennes. Vous êtes ici *chez la loi*.

— Et vous nous recevez de par la loi?

— Un peu, général... C'est-à-dire que tout à l'heure j'ai pu penser ainsi, mais que maintenant je vous offre de grand cœur ce que je ne suis pas forcée de vous donner, une sincère bienvenue, à titre de frère d'armes de mon père.

Le général m'a serré affectueusement la main, et nous avons causé quelque temps des belles batailles de l'Empire, où toute l'armée, officiers et soldats, se paraient comme pour un jour de fête. Nous avons causé de gloire et de mort, d'Austerlitz et de Sainte-Hélène. Il faut être amis déjà pour rêver à deux; mais pour se souvenir, il suffit d'avoir vécu. Si l'avenir est trop étroit pour toutes les illusions qui se le disputent, le passé est assez large pour donner une fosse à toutes nos déceptions et à tous nos regrets.

En se retirant, le préfet, M. Bégé, m'a offert très-gracieusement sa protection auprès du sous-secrétaire d'État et de quelques membres de sa famille. M. de Piré ne m'a pas fait de promesses, mais il m'a parlé de mon père, et m'a dit avec feu qu'il honorait le malheur.

J'ai remercié M. Bégé de la protection qu'il m'offrait; mais, si jamais j'ai besoin qu'on me protége, je le demanderai plutôt à M. de Piré, qui ne m'a rien offert.

IX

On a placé une cheminée-poêle dans ma cellule. Hier, en me couchant, j'en ai tourné la clef à gauche, et peu s'en est fallu que je ne me sois fort innocemment asphyxiée.

Quel crime à ajouter à tous mes crimes! Les hommes n'y auraient pas même trouvé des circonstances atténuantes. Comment douter en effet que je n'eusse voulu échapper par le suicide aux remords qui trouvent tant d'écho dans la solitude? Comment douter de ma préméditation à m'en aller dormir sous terre de ce lourd sommeil des morts d'où rien ne réveille plus?

. . . .

Quand la sœur est entrée ce matin, mes yeux n'y voyaient plus. Mes lèvres étaient glacées, et la fièvre battait lourdement mes tempes. Elle m'a demandé si je voulais voir un des médecins de la prison. J'ai nommé M. Pourché.

Mon oncle m'avait dit que, l'ayant rencontré à l'époque de mon procès, il l'avait trouvé presque aussi convaincu que lui-même de mon innocence. Il avait ajouté que, jeune encore, M. Pourché était cependant un des meilleurs praticiens du pays. J'avais donc le droit d'espérer qu'en tendant le pouls à mon nouveau docteur, je tendrais la main à un ami.

Mon espérance n'a pas été trompée. Montpellier me rend Tulle. En entrant chez moi, M. Pourché ne m'a ni regardée, ni étudiée. Il est venu consoler le malheur. La science cédait le pas à la bonté. Le médecin se cachait pour ne laisser voir que l'homme de cœur.

. . . .

Je sens que M. Pourché connaît déjà mon mal; car, au lieu de me prescrire des remèdes, il m'a laissé le meilleur de tous, son estime et son amitié. Avec lui, comme avec M. Ventejou, j'oserai dire que je souffre sans m'inquiéter du nom à donner à mes souffrances: j'oserai avoir la fièvre sans que mon pouls batte plus fort; j'oserai me plaindre enfin sans que mes blessures saignent.

Quand le mal de l'absence fera pâlir mes joues, il ne m'accusera pas d'exaltation et de folie. Quand le mal de la liberté, quand le mal de l'honneur auront tari en moi les sources de la vie, il ne confondra pas l'angoisse de la victime avec le délire furieux du coupable. Le savoir en lui s'inspirera du cœur. L'homme, le chrétien, l'ami, compléteront le savant... Ah! c'est un noble sacerdoce que la médecine, quand ceux qui l'exercent savent comprendre que, pour posséder la vertu de guérir, la science a besoin d'être elle-même une vertu.

J'ai appris de la sœur que M. Pourché faisait sa visite chaque matin vers les neuf heures; un coup de cloche annonce sa venue. J'aimerai cette heure, j'aimerai cette cloche qui chantera le retour d'un ami.

X

Je ne pense pas. Je n'agis pas. Je passe mes jours à écouter l'appel de la petite sonnette qui m'annonce les messages de ma famille, et le tintement de l'horloge qui me mesure les minutes. Tout m'est nouveau, tout m'est étrange dans mon malheur actuel. Le moindre mouvement m'effraye. Un bruit de pas dans l'escalier me bouleverse, et c'est avec une anxiété fiévreuse que j'attends les derniers ordres du ministre. Ils décideront de mon sort... Combien d'heures vivrai-je dans une semaine? Combien de rayons de soleil me sera-t-il accordé pour m'aider à souffrir un jour?... Aurai-je des livres, des plumes, une table... presque rien, mais assez cependant pour me recomposer l'ombre d'un chez moi?...

Depuis que j'ai perdu ma pauvre Clé, je me dépite souvent, je m'étonne toujours de mon ignorance absolue des

mille petits soins à l'aide desquels on parvient à vivre l'espace de temps compris entre un matin et un soir. Tout me manque à propos de tout. Mon bois fume et ne brûle pas: mon eau se renverse et ne chauffe pas. Quand mon lait bout, c'est qu'il s'enfuit. J'ai un monde de pensées dans la tête sans qu'une seule d'entre elles veuille condescendre à s'occuper de mon pauvre *moi*, qui a froid ou chaud, soif ou faim... Les préoccupations incessantes qu'il faut tirer de soi pour les reporter à soi me fatiguent et m'obsèdent. C'est de l'égoïsme pratique. Vivre pour vivre, quel néant!

XI

M. de Tourdonnet a été autorisé à me voir une dernière fois avant son départ. L'absence ressemble tant à la mort! Pourquoi se quitter deux fois, quand au mot si triste de l'adieu ne peut plus s'unir le mot qui dirait au revoir?

. . . .

En voyant entrer M. de Tourdonnet, j'ai compris qu'il s'était fait un devoir du courage, et que, cette fois, il serait fort pour deux. Il m'a longuement parlé des démarches qu'il avait faites auprès du préfet, et même auprès du ministre, pour m'obtenir l'autorisation de recevoir les visites de ma famille trois fois la semaine. Il m'a dit que je pourrais prendre l'air une heure par jour sur une plate-forme qui couronne la tour que j'habite. Enfin, il m'a raconté comment il avait obtenu la permission de pourvoir ma cellule d'un petit mobilier de bénédictine.

— Parcourez cette note, a-t-il ajouté en me présentant

un papier, et voyez si je n'ai rien oublié de ce qu'il vous faut pour ne pas mourir.

J'aurais voulu remercier M. de Tourdonnet. Je n'ai trouvé qu'une larme pour lui répondre.

— Oui, madame, pour ne pas mourir, a repris le noble ami en appuyant sur chacune de ses paroles. Ah! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Vous êtes tout à la fois très-faible et très-forte, et si chez vous le cœur est souvent femme, l'âme est toujours virile. *Il faut* que vous viviez ici, et vous y vivrez, car vous ne voudrez pas donner au monde le droit de *penser* et de *dire* que vous n'avez eu d'autre courage que le courage de l'orgueil. Vous vivrez, car vous ne voudrez pas lui donner le droit de soutenir qu'éloignée de vos amis, réduite à vos propres inspirations et à vos propres forces, vous avez faibli, vous avez eu peur... Oui, madame, peur (le monde le dirait)! peur du temps, qui confond tôt ou tard le coupable; peur des hommes, qui oublient; peur de Dieu, qui se souvient.

— Peur! moi! jamais. Je suis innocente, vous le savez... et si je n'étais plus là pour le crier, vous y seriez encore pour le dire.

— J'y serais, je le dirais... nous le dirions tous; mais croyez-vous donc que nos voix parleraient jamais aussi haut que vos souffrances, que vos larmes, que votre vie de désolée et de captive?... Non, vous ne mourrez pas, madame, vous ne pouvez pas mourir. Qu'importe après tout que cette chambre soit étroite et nue? qu'importe qu'elle s'appelle cellule ou tombeau? vous y aurez vos souvenirs et notre estime... vous y aurez Dieu? et Dieu, pour les innocents, c'est l'avenir!

. . . .

Nous parlions ainsi, appuyés contre la fenêtre, et vis-

à-vis d'une terrasse intérieure bordée de quelques vases, les uns vides, les autres plantés encore de tiges desséchées ou brisées. Un bruit de clefs ayant attiré notre attention de ce côté, une porte s'est ouverte, et nous avons vu apparaître une jeune femme accompagnée d'un gardien. C'était une belle personne, grande, svelte, aux traits accentués et sévères... un large châle rouge l'enveloppait tout entière, et ses cheveux blonds, tordus en couronne au-dessus de sa tête, laissaient échapper sur les tempes deux grosses boucles qui se déroulaient en anneaux le long du visage.

En arrivant sur la terrasse, alors éclairée par les rayons du soleil couchant, elle a fait quelques pas. Puis, s'arrêtant soudain, elle a relevé la tête comme pour saluer le ciel. La baissant aussitôt, et croisant les bras sur sa poitrine, elle s'est remise à marcher, le regard fixe, frappant les dalles de chacun de ses pas, d'une façon brusque et heurtée qui faisait mal à entendre.

Nous nous sommes regardés, et, sans oser échanger la pensée qui nous faisait pâlir, nous avons prié la sœur de nous dire quelle était la jeune dame prisonnière qui se promenait sur le balcon voisin.

La sœur a tiré sa montre, et, sans lever les yeux, elle nous a répondu :

— Il est quatre heures. Ce ne peut être que mademoiselle Grouvelle.

— Mademoiselle Grouvelle? Est-elle donc malade?

— Mon Dieu! non. Seulement, elle fait la folle.

M. de Tourdonnet a reculé de deux pas, et j'ai caché ma tête dans mes mains. Un instant après, dominée par la violence de mon émotion, j'ai saisi le bras de mon dernier ami, et le forçant de ramener ses regards sur la terrasse, je lui ai dit :

— L'avenir que vous osiez évoquer tout à l'heure... osez le regarder... il est là... devant vous... Cette femme... cette ombre... cette pauvre morte qui se survit un jour... il n'y a pas longtemps de cela, elle est entrée ici comme j'y suis entrée hier, pleurée par tous ceux qu'elle aimait... Elle était jeune comme moi... courageuse plus que moi... Sa peine, à elle, se composait d'années, de jours, d'heures qu'elle pouvait compter... Elle pouvait espérer, en souffrant, de payer larme par larme à la loi sa dette de douleur... Chaque soir, elle pouvait se dire : « Je suis plus près des miens de tout un jour ; » chaque matin elle pouvait penser : « Je suis plus près des miens de toute une nuit. » Elle avait gardé son nom, ses droits à l'espérance et sa place au soleil... Pour seuil de sa prison, elle n'avait pas une tombe... et cependant voyez... elle s'étiole, elle languit, elle se meurt... Elle est morte!... morte... je me trompe monsieur... elle est folle... Oserez-vous bien en appeler à l'avenir?... Oserez-vous me dire au revoir?...

— Oui, madame, je l'oserai, car ce n'est pas en vous seule que j'espère. Je crois en Dieu.

XII

Je voudrais me créer des occupations, m'imposer des devoirs assez sérieux pour ancrer mon cœur et ma pensée aux pierres de ma cellule. Je voudrais recommencer à vivre quelques-unes de mes heures, et je ne sais encore que les souffrir toutes.

Le départ de M. de Tourdonnet et ma quasi-asphyxie ont ravivé ma névralgie. Je sens une main de plomb peser sur mon cerveau. Mes idées dorment. Mon cœur a le

cauchemar. Cette atonie morale doit ressembler à la mort. C'est froid, mais c'est calme. C'est lourd, mais moins lourd que l'injustice doublée de calomnies et de mensonges.

. . . .

On vient deux fois par jour dans ma cellule, le matin à dix heures, le soir à six. La religieuse qui accompagne la pauvre femme de service est une petite sœur blonde et rose, qui a les joues creusées de gentilles fossettes toujours pleines de sourires, les yeux d'un bleu criard et froid, le bon cœur sans esprit, la tête vive, un peu trop disposée peut-être à porter le voile de travers.

Le matin, elle s'approche et me dit naïvement : « Vous vous ennuyez toujours seule, madame. Je voudrais bien rester un peu plus; mais je n'ai pas une minute à perdre. » Le soir, elle me dit avec la même candeur : « Mon Dieu! que vous avez dû vous languir? Je voulais venir vous voir dans la journée, mais le temps m'a manqué. » Si elle cause un instant, c'est pour me parler de la pluie et du beau temps : si elle essaye de me consoler, c'est avec une maladresse qui va chercher mes larmes. Sa présence n'est une distraction que pour mes yeux... et lors même que je ne suis pas seule, que mon cœur est seul, ô mon Dieu!

Chaque soir cependant, vers sept heures, ma solitude se pare et s'anime. Je vais, je viens, j'écoute, j'attends, j'espère le léger coup de clochette qui, après avoir couru le long des vieilles voûtes du réfectoire, s'engouffre dans l'escalier de ma tour et vient s'éteindre comme un soupir sur le seuil de ma porte.

Ce coup de cloche, c'est le signal qui dit à la religieuse que *ma sœur* Adèle l'attend au parloir. Les ordres du ministre n'étant pas encore arrivés, la bien-aimée veut au moins tous les jours voir la sœur Philomène qui me voit,

parler à la sœur Philomène qui me parle. Si j'ai passé une mauvaise nuit, si je suis plus souffrante, Adèle s'en retourne triste, et m'envoie son baiser en pleurant. Si je suis plus calme et plus forte, elle sourit à la sœur qui me sourit de sa part. Sa pieuse sollicitude s'étend à tout. Tantôt, c'est une brochure nouvelle qu'elle m'apporte, tantôt une simple fleur, mais une fleur cueillie pour moi, et sur laquelle, en cherchant bien, je trouverai la trace d'un baiser et d'une larme... C'est encore une *revue* qu'elle a entendu vanter, et qu'elle s'est fait prêter pour me la prêter... C'est une tisane préparée par son excellente mère pour me calmer un peu et me faire dormir. C'est tout ce qui distrait, attendrit et attache, tout ce qui fait oublier et tout ce qui guérit.

— Merci, ma bonne Adèle, merci ! Vivre pour aimer, c'était le souhait de ma jeunesse; aimer pour vivre, ce sera le vœu de mon malheur.

XIII

J'ai revu Clémentine. Pauvre Clé ! je ne croyais pas tant aimer que je l'aime.

Il paraît qu'on craint son séjour prolongé à Montpellier, et que, pour la dégoûter d'y rester, on a voulu mettre des entraves sans nombre à ses visites dans la prison. Pendant ces huit derniers jours, elle est venue vingt fois au greffe essuyer, tantôt des demi-refus, tantôt des demi-promesses, tantôt des quasi-oui bien aigres, tantôt des quasi-non bien doucereux. Rien n'y a fait, et, lasse un beau matin de prodiguer en pure perte tant de courbettes suppliantes, tant de prières vaines, elle a passé sa plus belle robe et mis son plus beau bonnet pour s'en aller cette fois faire

parler sa prière dans le cabinet même du préfet. M. Bégé l'a très-bien reçue, et, munie enfin du précieux permis, elle est accourue, un cabas plein de fleurs d'une main, un sac bourré de bonbons de l'autre.

En me retrouvant, Clémentine a poussé un cri de joie, et, à moitié folle de son succès, elle n'a pu, pendant quelques instants, que m'embrasser, pleurer, sourire, pleurer et m'embrasser encore.

— C'est donc bien vrai! je vous revois, ma bien-aimée dame, je vous revois! s'écriait l'excellente fille en s'éloignant de mon lit comme pour mieux me regarder, et s'en rapprochant soudain pour m'embrasser encore... C'est donc bien vrai! je tiens votre main dans mes mains, je tiens vos yeux dans mes yeux, votre souffle passe sur ma joue, votre voix tinte dans mon oreille... Ah! madame, comme ils m'ont séparée de vous! Oh! la vilaine prison! les vilains verrous! les cruels!...

J'ai fait un signe à Clémentine : elle s'est retournée, et s'apercevant pour la première fois de la présence de la sœur qui disait son chapelet à trois pas de nous, de riante qu'elle était, elle est devenue triste et sérieuse.

— Qu'importe? ai-je dit à la pauvre stupéfiée en l'attirant doucement vers moi. Nos cœurs se parleront tout haut et nos pensées tout bas.

— C'est bon pour vous, madame; mais moi, je ne sais plus parler quand il faut que j'épluche mes mots. Ma bonne sœur, continua Clé en s'adressant à la religieuse d'un ton suppliant et câlin, ma bonne sœur, ne pourrais-je voir madame seule un moment? Je vais m'en séparer pour si longtemps! j'aurais tant de choses à lui dire!

— Le règlement s'y oppose, mademoiselle, et M. le directeur m'a donné l'ordre de rester ici tout le temps que vous y resterez vous-même.

— Toute la journée, alors, ma bonne sœur? M. le préfet m'a permis d'installer madame dans sa chambrette. Vous me l'accorderez bien à votre tour?

— Vous aurez mal compris M. le préfet, mademoiselle, les visites les plus longues ne dépassent pas une heure. Il était onze heures moins dix quand vous êtes entrée; à midi précis mon devoir m'obligera de vous engager à sortir.

Clémentine n'a rien répondu; mais, revenant s'asseoir au pied de mon lit, elle a pris mes mains et les a portées à ses yeux tout humides de larmes. Après quelques moments d'un douloureux silence, elle s'est levée pour traîner une grosse malle qu'elle avait fait déposer à la porte en entrant; elle en a tiré différents objets de toilette, du linge, un peignoir qu'elle a noué autour de sa taille, et, sans prononcer une parole, elle s'est mise à tout préparer pour mon lever, selon sa coutume des jours plus heureux; mes pauvres cheveux étaient mal attachés et crépus : elle les a peignés, brossés, parfumés, ondés du revers de sa main et renoués ensuite en longues nattes qu'elle a enroulées deux fois à l'entour de ma tête; elle a fait tiédir de l'eau pour baigner mes pieds; elle a voulu me chausser, m'habiller, me faire belle, enfin, comme elle me le disait en riant, alors que toutes deux nous savions encore rire.

Vingt fois j'ai voulu empêcher la pauvre fille de perdre ainsi l'heure précieuse et courte qui nous avait été accordée; mais chaque fois elle me résistait par un silence si éloquent et si triste, que je sentais ses larmes muettes me gagner. En dépit des Argus et des verrous, nous nous retrouvions libres, en recommençant le passé qui nous avait vues libres; nos cœurs battaient à l'unisson; nos mains se cherchaient pour s'étreindre; nous nous laissions absorber tout entières par le charme mystérieux et navrant de

ces tristes adieux, qui, à défaut de voix pour s'exclamer douaient d'une âme vibrante les actes familiers et vulgaires, l'écorce brute de nos jeunes et tant doux souvenirs.

J'étais à peine habillée, qu'un signe de la sœur a prévenu Clémentine qu'il était l'heure de partir.

Cette fois la pauvre fille a obéi sans mendier une minute de grâce, sans faire entendre une plainte, sans même verser une larme... Avant mon départ de Tulle, je lui avais promis un bracelet de cheveux qui depuis longtemps déjà ne quittait plus mon bras; elle l'a détaché en tremblant, et, mettant un baiser sur la place qu'il laissait vide, elle s'est élancée dans l'escalier sans attendre la sœur, et sans même se retourner pour me revoir encore. Arrivée au bas de l'escalier, je l'ai entendue me crier deux fois : « A bientôt! à toujours!... » J'ai entendu le bruit de ses pas dans le réfectoire et le grincement de la porte qui se refermait sur elle... Ah! j'ai le cœur brisé de toutes ces séparations... de tous ces deuils...

XIV

J'ai reçu ce matin une lettre bien touchante de mon oncle. Il s'effraye pour moi de ces douloureuses émotions qui troublent ma solitude. Il m'enseigne la résignation et le pardon. Il me supplie de rompre avec le cauchemar désolant du passé, pour m'acclimater à mon malheur; l'utiliser, l'occuper, le vivre enfin en chrétienne.

Mon oncle a raison. Assez traîné ma croix. Je veux la porter.

Pour commencer à faire acte de volonté et de vie, je me suis imposé la tâche de meubler ma cellule, de telle sorte que mes yeux puissent s'y reposer avec plaisir, et ma pen-

sée y glaner des inspirations douces ou élevées, consolantes ou aimables.

J'aurai à moi un lit de fer et une cheminée, un fauteuil, deux chaises, une étagère en noyer pour mettre mes livres, et au-dessous une petite table à écrire. Une autre tablette, se pliant à volonté, servira pour mes repas. J'aurai encore une commode, où se trouveront cachés un lavabo, une glace et quelques flacons.

Mon instruction, comme celle de la plupart des femmes, n'étant guère qu'un demi-savoir de parade, j'ai décidé de consacrer toute la matinée à l'étude. L'après-midi, je m'occuperai de quelque bel ouvrage de tapisserie, bien minutieux, bien difficile, qui fixera sur le canevas ma main, mes yeux, et même quelque peu ma pensée. Le soir venu, je lirai, pour le plaisir de lire, quelques brochures nouvelles, ou quelques vieux beaux livres... Puis j'attirerai à moi le souvenir de mes amis ; je répondrai à leurs lettres, ou bien encore, évoquant leurs ombres aimées, je causerai avec elles d'hier et de demain : de ce qui fut nos rêves, de ce qui sera notre espoir.

. . . .

Depuis que ma cellule est pourvue de son petit mobilier, je ne m'y sens plus aussi seule. Une dernière préoccupation me troublait : l'idée que mademoiselle Grouvelle pouvait manquer des objets qui ne me manqueraient plus, et qu'à vingt pas de moi elle pourrait souffrir des privations, dont j'avais tant souffert.

La sœur... m'a rassurée. L'appartement que mademoiselle Grouvelle occupe dans le pavillon faisant face à ma tour se compose de deux pièces assez vastes et très-bien éclairées. Ses meubles sont en bois de noyer comme les miens. Une prisonnière la sert, comme Basson me sert. Sa famille lui écrit. Quelques amis la visitent encore. Dieu

soit loué! Elle n'a rien à m'envier, et si ses forces revenaient demain, elle pourrait s'aider, pour vivre, de tout ce qui doit m'aider à souffrir.

Je n'avais pas entendu parler de mademoiselle Grouvelle avant mon procès. Mais, arrivée à Montpellier, je me suis sentie entraînée vers elle par cette sympathie instinctive qui naît de la confraternité du malheur. J'ai demandé si je ne pourrais pas la voir. On m'a répondu que le règlement s'y opposait.

Le règlement... c'est ici la formule de tous les refus et l'excuse de toutes les rigueurs. C'est ce qui fait baisser tous les yeux et fermer toutes les bouches, c'est ce qui masque d'hypocrisie tous les fronts et habille de gris tous les corps... Le règlement, enfin, c'est ce qui arme l'arbitraire et paralyse la miséricorde; c'est le quasi-texte d'une quasi-loi; c'est la lettre qui opprime et qui tue...

XV

Je me suis bien trouvée de mon énergie. Elle a rendu mon oncle heureux, et m'a fait passer une bonne nuit.

Pourquoi l'ordre du ministre qui doit stabiliser ma position, et autoriser les visites de ma famille, tarde-t-il tant à arriver? Si j'étais rassurée là-dessus, de résolue que je suis, je deviendrais confiante et calme. Mon courage, qui n'est encore que l'effort de ma volonté, s'inspirerait de la réflexion et de la foi. Je ne l'emprunterais plus à l'oubli. Je le demanderais à ma conscience et à Dieu, à la prière et au devoir.

Ma journée d'aujourd'hui a été troublée par un petit incident qui m'a fait rire et pleurer, qui m'a un peu distraite et beaucoup effrayée.

Ce matin, au moment où ma garde s'occupait à faire mon lit, regard béant et bouche close, un coup de sonnette a mandé la religieuse au parloir. L'appel était urgent sans doute, car la sœur est descendue en courant, et nous a laissées seules.

Seules!... Basson ne pouvait en croire ses yeux; mais quand, la porte fermée et les verrous mis, le doute n'a plus été possible, elle a bondi vers moi et s'est accroupie à mes pieds avec un essoufflement d'émotion et de bonheur vraiment comique.

— Suis-je assez heureuse! s'est-elle exclamée à mesure que la respiration lui revenait; suis-je assez heureuse, madame, de pouvoir enfin vous parler dru et franc, d'oser me dégonfler à vous comme si vous étiez ma pauvre mère en personne, ou le bon Dieu lui-même en esprit! Ça ne vous fera pas de peine, n'est-ce pas, madame? Que je me dépêche vite de vous bavarder un peu : voilà si longtemps que les paroles m'étouffent et que la langue me démange...

— Non, non, ma bonne Basson, parlez; mais laissez-moi d'abord vous remercier des bons services que vous voulez bien me rendre.

— Me remercier! a-t-elle continué, avec une volubilité de fille d'Ève en train de réparer quatre ans de silence forcé; me remercier? Seigneur! Je ne fais pas même le quart du quart de ce que je voudrais faire. Sauf votre respect, madame, je vous ai aimée tout de suite, parce que vous me regardiez d'un air qui parlait et qui me chatouillait tout drôlement le cœur. Je vous l'aurais dit, il y a longtemps; mais, dans cette triste maison, ce n'est pas le pauvre monde qui a langue et oreilles : ce sont les cloches et les murs. C'est ce qui chante pour faire pleurer, et qui écoute pour trahir. Mais allons au plus pressé. Je m'appelle Basson, comme vous le savez; je suis née native

de Saint-Étienne-en-Forêt. Mon mari est Meinbar; il avait trois métiers avant nos malheurs, aujourd'hui il ne lui reste plus que des soucis et des enfants sur les bras. Si je suis ici, cependant, il ne faudrait pas croire que j'aie jamais fait tort à personne. Tout au contraire, c'est pour avoir obligé un voisin, et lui avoir signé un billet de ma main avec la signature de mon mari, que j'ai été condamnée.

— Pauvre femme!

— C'est pauvre bête qu'il faudrait dire. J'avais deux si beaux enfants! un garçon et ma petite, une vraie image pour la beauté, une mignonne que j'avais appelée Angèle, du nom d'une complainte que j'avais vu représenter à la grande foire de Rive-de-Gier. Mademoiselle Clémentine a trouvé ce nom bien joli.

— Clémentine! vous la connaissez?

— Oui bien, madame. J'étais à recurer le parloir des gardiens, le jour qu'elle s'y est arrêtée, toute pâmée de douleur, en revenant de vous faire ses adieux. Ses yeux pleuraient comme deux fontaines. Je me suis mise à pleurer aussi, et quand elle a su que j'étais la prisonnière qui vous servait, elle m'a fait mille amitiés et mille caresses. Elle m'a dit qu'il fallait vous faire manger et vous aimer, vous bien distraire et vous bien soigner; mais, Seigneur! que voulez-vous que fasse une pauvre femme à qui on dépend la langue et on cloue les yeux?

— Croyez-vous la revoir encore, ma bonne chère Clé?

— Pas plus loin que ce soir; elle doit venir chez les gardiens, à l'heure où j'y vais allumer les lampes, et je lui ai promis de lui donner de vos nouvelles. Voulez-vous lui faire passer quatre mots de billet?

— Je le voudrais bien... mais j'ai peur de vous compromettre.

— N'ayez pas peur. Méfiance engendre ruse. L'esprit pousse vite ici.

— Et si la sœur revenait avant ma lettre achevée?...

Basson est restée muette quelques instants... Puis, frappant dans ses deux mains, elle m'a entraînée vers la fenêtre, et m'a montré à gauche une cour où quelques prisonnières étaient occupées à laver.

— Vous voyez bien ce bassin, madame : c'est là où l'on fait la lessive. Ces femmes qui ont le fichu jaune, ce sont des courbatières comme moi. Elles ne me trahiraient pas. Ce gros chien qui tourne et retourne à côté d'elles, c'est l'épagneul de l'inspecteur. Il est gourmand, nous en ferons notre contrebandier.

— Comment cela? il ne connaît pas le chemin de ma chambre, et d'ailleurs la porte est fermée.

— La porte est fermée, oui bien; mais la croisée ne l'est pas. Voici... à midi, l'heure du dîner des sœurs, vous viendrez vous mettre là où vous êtes, et moi j'irai là-bas, au bassin, recurer ma gamelle. Le chien y sera. Je ferai comme qui joue avec lui, et vous ferez comme qui regarde. Vous lancerez un morceau de pain, il le croquera; vous en jetterez un second, puis un troisième. Enfin le quatrième, qui sera un croûton renfermant le billet, vous le laisserez glisser tout contre le mur; je le saisirai, et, une fois dans ma poche, bien rusé celui qui viendra me l'ôter.

Avant même que j'aie pu répondre à Basson, sœur Philomène était revenue à son poste; et, une heure après, j'écrivais à ma Clé un pauvre petit billet qui renfermait moins de mots que de larmes. Qu'importe? la chère ignorante au cœur savant a toujours mieux compris mes larmes que ma pensée. Là où ses yeux ne trouveront rien à lire, ses lèvres trouveront à glaner.

Ai-je besoin d'ajouter que, tout le reste de la matinée,

les minutes m'ont paru des siècles? J'étais agitée, tremblante; j'allais, je venais, je tournais, jusqu'à ce que, l'angelus ayant sonné midi, j'aie pu voir Basson accroupie près du lavoir et le chien debout à ses côtés. A peine Basson m'a-t-elle aperçue qu'elle m'a fait un signe. J'ai compris que personne ne pouvait me voir, et j'ai lancé une première bouchée de pain que le chien a croquée. J'en ai lancé une seconde, puis une troisième dont il s'est saisi encore, avec un air d'intelligence et de mystère très-propre à me donner la plus favorable opinion de son appétit et de son esprit. Je me suis décidée alors à jeter le *quatrième morceau;* mais, comme il tombait dans la cour, une sœur s'est approchée de Basson, déjà prête à le ramasser... et maître Barbet, profitant de cette diversion, l'a happé traîtreusement, et s'est enfui hors de portée pour le dévorer au soleil.

Quel supplice! Pendant un quart d'heure, j'ai vu le malheureux chien, tantôt saisir mon pauvre croûton entre ses pattes pour le grignoter à belles dents, tantôt le porter triomphalement à sa gueule, le rejeter, le secouer de droite et de gauche, le poser, le reprendre, s'éloigner, revenir, tomber en arrêt, et, trouvant sans doute la bouchée trop coriace, grogner, aboyer follement contre son ombre et contre sa proie.

Qu'allait-il arriver? Mon billet serait-il mangé ou lu?... Me serai-je exposée par ma faute à une humiliation, ou seulement à une verte censure? Aurai-je donné le droit à quelqu'un de s'armer du règlement contre moi?

Fort inquiète, je me suis assise au pied de mon lit, aussi peureuse d'apprendre qu'impatiente de savoir. Tout à coup j'ai entendu monter précipitamment l'escalier. C'était Basson, qui a collé ses lèvres à la serrure de ma

porte et m'a dit : « Il n'y a pas de mal, madame. C'est une lettre mangée... A recommencer. »

Oh! non, ces angoisses, ces craintes lâches, je ne les subirais pas une seconde fois! Je ne veux pas sentir mon cœur trembler et mon front rougir! Je ne veux pas acclimater mon âme à cette atmosphère de contrainte et de ruse! Je ne m'étendrai pas sur ce lit de Procuste que la loi dresse à ses esclaves pour les égaliser tous sous le niveau de la peur! Non! mes chaînes ne riveront pas ma pensée; ma conscience ne fléchira pas sous le joug. Je ne ramperai pas, parce qu'ici tout rampe; je ne mentirai pas, parce qu'ici tout ment... Les géants, fils de la Terre, étaient invincibles dans les combats tant qu'ils pouvaient s'appuyer sur le sein de leur mère. Pourquoi l'homme fils du ciel, a-t-il donc appris à trembler?... Athlète immortel des combats de la vie, n'a-t-il pas, pour retremper ses forces, l'amour d'un Dieu et la croix d'un Sauveur?

XVI

J'ai vu un moment le directeur. Il pense que le courrier de demain apportera la réponse ministérielle.

Oh! mes chers miens! Je pourrai donc enfin les recevoir seuls! Je pourrai les voir chaque semaine, une, deux, peut-être même trois fois! Le jour où je resterai seule ne sera que le lendemain du jour où je les aurai vus et la veille du matin où je les reverrai. Ma pauvre vie d'outre-tombe s'éclairera des mille reflets de leur vie paisible et libre... Je pourrai commencer avec Adèle quelque long ouvrage de broderie. Je pourrai lire avec elle quelque livre de prédilection et de choix. Je la ferai remonter avec moi vers ce passé qui a pour cadre Villers-Hellon et pour âme

la vision bénie de mon grand-père. Je lui apprendrai à partager mes regrets et à revêtir mes deuils, à pleurer mes morts et à aimer ceux qui m'aiment peut-être encore, mais qui, hélas! ne me le disent plus... Ressuscitée par le cœur, je reprendrai courage. Je m'imposerai des devoirs. J'acquerrai une instruction vraie. J'userai le reste de ma vie, je ne la perdrai plus...

Il y a loin d'aujourd'hui à demain... L'attente me fait mal, et cependant j'ose attendre avec un sentiment d'espoir... Est-il possible, mon Dieu! que je sache encore espérer?

LIVRE IV

I

Dès le matin j'ai paré ma chambrette pour les recevoir... La nuit est venue et je les attends encore!

. . . .

Six heures sonnent, et presque aussitôt le coup de cloche du bonsoir d'Adèle. On me remet de sa part les portraits de mon grand-père et de ma grand'mère. On me remet de la part de mon oncle une *Imitation de Jésus-Christ*. Je l'ouvre, et le signet attire mes yeux sur ce chapitre : « Comment un homme dans l'affliction doit s'abandonner entre les mains de Dieu. »

— J'oubliais de vous prévenir, madame, que monsieur

votre oncle viendra demain, m'a dit sœur Philomène en revenant sur ses pas.

— Mon oncle! Et ma cousine, et ma tante, ne viendront-elles pas aussi?

— Je l'ignore.

— Mais, ma sœur, dites-moi du moins ce que vous avez lu sur le visage d'Adèle. Était-elle triste ou gaie? Vous a-t-elle souri pour moi?

— Mademoiselle Adèle pleurait.

Adèle pleurait!... Et moi qui disposais de demain!

II

J'attendais avec anxiété la venue de M. Pourché pour avoir des nouvelles. La visite a sonné, il n'est pas monté. J'espérais voir le directeur, il n'a point paru... Enfin, à trois heures, mon oncle est entré. Il m'a tendu les bras, et je m'y suis jetée en criant:

— Encore, mon oncle!

— Oui, mon enfant, encore.

J'ai compris... et mes larmes se sont arrêtées. Un long frisson a couru dans mes veines. Je me suis laissée tomber sur une chaise, et mon oncle, debout devant moi, m'a longtemps regardée d'un air qui semblait prier.

— Ma chère fille, m'a-t-il dit enfin en balbutiant et cherchant ses mots, bien moins pour exprimer sa pensée que pour la voiler, ma chère fille, avez-vous reçu ce que je vous ai envoyé hier?

— L'*Imitation?*... les portraits?... Mon grand-père!... Dieu!... Ah! c'est donc bien terrible ce que vous avez à m'apprendre!

— Hélas! ma fille, toute coupe d'angoisse a sa lie. Il

vous reste une dernière épreuve à subir. Avant de vous l'annoncer, j'ai voulu vous armer de la force qui vient de Dieu et du courage qui vient du cœur.

— La réponse du ministre est arrivée sans doute?

— Elle est arrivée.

— Depuis quand?

— Depuis hier.

— Et la permission de me voir vous a été refusée?

— Pas tout à fait. Nous nous verrons une fois la semaine... le dimanche... une heure... en présence d'une sœur.

— D'une sœur! Vous vous trompez, mon oncle. La charité ne se met pas en tiers entre le désespoir d'une fille et les consolations d'un père. Si nous sommes gardés, ce sera par un témoin, par un espion, par des yeux toujours ouverts pour guetter nos regards qui pourraient se parler, par des oreilles toujours tendues pour saisir des secrets qui pourraient échapper à nos lèvres... On veut plus que nous séparer, mon oncle, on veut nous désunir... Eh bien! ne pouvant faire connaissance pour nous aimer, nous nous aimerons sans nous connaître. Nos pensées, captives ici-bas, sauront bien se rencontrer au ciel... Dans cette triste lettre ministérielle, que vous avez lue sans doute, il n'est pas dit, n'est-ce pas, qu'on me mesurera la foi comme on m'a mesuré l'air de la vie?

— Marie, ma fille, vous m'aviez promis d'être calme.

— C'est vrai. Continuez, bon oncle, car vos regards me disent que ce n'est pas tout encore.

— Dans les temps où nous vivons, ma chère enfant, vous savez que la presse est une puissance. Il paraît que les journaux de l'opposition ont établi de fâcheux parallèles entre votre position ici et celle des condamnés politiques au mont Saint-Michel. Le gouvernement s'en est préoccupé,

et, pour éviter une politique hostile, il a cru devoir vous retirer les meubles qui vous avaient été accordés d'abord.

— Mes meubles ! Ah ! mon oncle, si on me les enlève pour donner satisfaction à ceux qui souffrent, qu'on les prenne, je dirai merci.

— Très-bien. Ces nobles paroles me donnent le courage d'achever.

— D'achever ? Quoi ! ce n'est pas fini ?

— Non ! ma fille... Mais ce qui pèserait comme un remords à la femme coupable, ne sera autre chose pour vous qu'un mérite de plus dans vos souffrances, qu'un dernier pas dans cette route épineuse dont un Dieu nous a frayé la route.... Qu'importe la robe?

D'un regard j'ai arrêté mon oncle. Je n'avais pas tant souffert depuis ma condamnation.... Presque au même instant une religieuse est venue lui dire que le directeur l'attendait dans son cabinet.

— Ma fille ! s'est écrié mon oncle tout ému, me laisserez-vous sortir sans un mot de consolation pour ma femme, malade de ma triste mission ; pour la pauvre Clémentine, qui se désole ;... pour ma fille, qui depuis hier pleure sur vous ? Ne pourrai-je pas dire au directeur que votre force a grandi en proportion de votre épreuve ?

— Vous voulez parler de moi au directeur? Eh bien ! dites-lui, mon oncle, que je souffrirai tout... tout, entendez-vous bien ? mais que je ne revêtirai jamais la livrée du crime, que je n'ai pas mérité de porter.

— Les ordres sont formels, ma pauvre Marie. Votre refus ne pourrait qu'entraîner des mesures rigoureuses, qu'il faut éviter à tout prix, et vous ne les éviterez que par une résignation digne et chrétienne... Que feriez-vous, ma fille, si ce soir même on vous enlevait la robe que vous portez?

— Si ce soir on m'enlève ma robe, demain je ne me lèverai pas.

— Et si c'est une mesure définitive ?

— Je ne me lèverai plus.

— Ne plus vous lever ! ce serait aller au-devant de la mort.

— Dieu en décidera... Et, maintenant, un seul mot encore, mon vénéré oncle. Pardonnez-moi le mal que je vous fais... Ne me quittez pas peiné de ma résolution ou froissé de mon refus... Ma tête est en feu. Je cherche une idée, elle m'échappe ; j'interroge ma conscience, et c'est mon cœur qui répond. Demain, peut-être, je serai plus calme, demain je vous écrirai, et ce que je ne peux pas vous dire en ce moment, ma lettre vous le dira... Seulement mon devoir est de vous l'avouer, mon oncle. Demain comme ce soir, demain comme toujours, il est une question pour laquelle je n'aurai qu'une même réponse, et vous pouvez la transmettre à M. Chappus. Je ne mettrai pas le costume.

III

Ce matin, avant même qu'il fît jour, on est entré dans ma chambre pour tout enlever. J'ai vu reparaître peu à peu les murs, les angles, les pierres, le vide...

Les prisonnières qui avaient monté mes meubles se sont refusées à les descendre.

Pauvres femmes, merci !

IV

Basson, que je n'espérais pas revoir, est arrivée à son heure ordinaire. Elle pleurait. Je lui ai tendu la main. C'était la remercier de ses larmes.

Quand il a fallu faire le lit, les chaises manquaient. On en a apporté de dehors pour les reprendre ensuite. J'étais à demi vêtue. La religieuse a été chercher dans la pièce voisine ma mante de flanelle. Elle m'a rendu aussi un petit miroir de poche, mes brosses, mes peignes, mon savon. Cependant, comme ces derniers objets sont des objets de luxe, elle m'a recommandé de les cacher aussitôt que je m'en serais servie.

Mon lit fait et ma cellule balayée, Basson est sortie, tandis que sœur Philomène se tenait arrêtée sur le seuil de la porte de l'air d'une personne qui attend.

— Excusez-moi, madame, m'a-t-elle dit après un moment. J'ai l'ordre de vous enlever votre mante. Je la rapporterai ce soir, et je la laisserai toute la nuit.

Quelques larmes me sont montées aux yeux; mais j'ai pu les cacher à la sœur.

Demeurée seule, j'ai rapproché de mon chevet l'unique et grossière chaise qui est restée dans ma chambre. J'y ai posé encre, papier et plume. Puis, j'ai commencé d'écrire à mon oncle.

« Mon cher oncle, si c'est folie de résister à la force quand on est renversé, de combattre encore quand on est vaincu, de protester contre l'injustice quand nul ne l'entendra; si c'est folie de vouloir mourir debout, quand pour mesure d'une vie il ne reste, hélas! que la longueur d'une chaîne, plaignez-moi, mon oncle, je suis folle.

« J'ai passé toute la soirée d'hier et toute cette nuit à familiariser mon cœur et ma conscience avec le joug nouveau qu'on leur impose. Il est trop lourd : mon cœur et ma conscience se révoltent. J'accepterai de la loi les rigueurs qui pourront me tuer plus vite. Je n'en accepterai pas les humiliations qui n'ont qu'un but : me dégrader et m'avilir.

« Écoutez-moi, mon bon oncle, et, croyez-le, ce n'est pas devant la douleur que je recule.

« De mon lit à ma cheminée, il y a seize de mes pas, — de la porte à la fenêtre, il y en a neuf. Je les ai comptés : — ma cellule est vide. Entre ses quatre murs froids et nus, entre son pavé de grès et son plafond de lattes, il reste un lit de fer et un tabouret de bois...

« Je vivrai là.

« Du dimanche où vous serez venu au dimanche où vous reviendrez, il y aura six jours de souffrances solitaires pour une heure de souffrances partagées.

« Je vivrai ces six jours.

« Mais porter les insignes du crime, sentir se débattre ma conscience sous cette fatale robe de Nessus, qui ne s'attache pas au corps seulement.... qui brûle et tache l'âme !

« Jamais!...

« Je vous entends me dire que c'est l'humilité qui fait les martyrs et les saints.

« L'humilité, mon oncle, je la comprends dans les héros; je l'adore dans le Christ!... Mais je ne donne pas ce nom à l'asservissement de la volonté, à la violence, au sacrifice forcé, au renoncement de la peur. L'humilité, c'est la vertu du Calvaire, c'est l'amour des abaissements, c'est le miracle de la foi.... Je m'honorerais d'être vraiment humble; mais je rougirais de le paraître si je ne l'étais qu'à demi.

« Or, mon oncle, laissez-moi vous le dire. A cette heure, je ne suis pas assez forte pour m'élever si haut. J'ai des défauts, des préjugés, des faiblesses. Hier encore enfant du monde, je n'ai pas dépouillé toutes ses idées ; je n'ai pas désappris toutes ses maximes. Je me préoccupe de l'opinion des hommes plus que je ne le devrais peut-être.

J'ai la vanité de l'honneur humain; mais, si je suis femme, très-femme, j'ai du moins appris du malheur à ne pas mentir à moi-même... Je me connais, je me juge, et c'est parce que je me suis jugée que je repousse le vêtement infâme dont on a voulu me salir. A titre d'innocente, je ne dois pas le porter. A titre de chrétienne, je ne suis pas digne encore de le revêtir.

« Mon oncle, je veux souffrir... je le veux. Seulement, je vous en supplie, intervenez auprès du directeur pour qu'il m'épargne les tortures inutiles et les coups d'épingle anodins, les grandes pauvretés et les petites misères qui semblent être ici la trame même de la vie des captifs. J'ai tant à souffrir dans le présent! j'ai tant à lutter dans l'avenir! Obtenez qu'on ménage mes forces. Hélas! je n'aurai pas trop de tout mon courage pour subir toutes mes douleurs!

« Adieu, mon oncle. Écrivez-moi, ce sera fortifier mon âme. Aimez-moi, ce sera faire vivre mon cœur.

« Votre MARIE CAPELLE.

« *P. S.* On prétend que la pensée d'une femme est toute dans le *post-scriptum* de ses lettres. Je rouvre la mienne, mon oncle, et je vous dis : « Je suis innocente, et je ne « prendrai le vêtement d'infamie que le jour où il sera « pour moi, non plus le signe du crime, mais celui d'une « vertu. »

V

Je n'ai pas voulu revoir ma pauvre Clé... c'était l'aimer encore que de lui épargner l'angoisse du dernier adieu. M. Pourché, qui est resté quelques instants seul chez moi à l'heure de sa visite, m'a raconté toutes les démarches que Clémentine avait tentées pour obtenir l'autorisation

de me voir une fois par semaine. Elle retardait de jour en jour son départ dans l'espoir de fléchir M. Bégé, qui s'était montré si bienveillant pour elle. Enfin, de prières lasse, il avait fallu partir, et la pauvre fille, qui allait pourtant retrouver son pays et sa liberté, avait pleuré sur elle presque autant qu'elle pleurait sur moi.

Le bon docteur avait vu mon oncle la veille. Il tenait de lui que, peu de jours avant son départ, Clémentine avait cru se croiser avec D*** au milieu de la grand'rue. Tout émue de cette rencontre, elle en avait parlé au tapissier qui m'avait vendu mes meubles, et M. F... l'avait confirmée dans sa croyance, en lui disant qu'un homme de mauvaise mine, ressemblant trait pour trait au signalement qu'elle lui donnait de D*** était venu le jour même dans son magasin. Il se disait commis voyageur, mais, en réalité, il n'avait parlé que de mon procès, de ma santé, de ma famille, des actes de rigueur qui venaient de me frapper. Avant de se retirer, il avait proféré les plus brutales injures contre moi, et s'était laissé emporter à des accès de rage qui semblaient suer le fiel et la boue.

Ah ! c'est bien D*** ! je le reconnais à sa haine, surtout à ses insultes. C'est D***; mais qui peut l'attirer à Montpellier? Pourquoi ce voyage? Je me le suis demandé en tremblant. Il y a toujours eu de l'à-propos et du calcul dans le mal que cet homme m'a fait. Vient-il épier mes larmes ou activer mon supplice? Vient-il servir la vengeance ou colporter la calomnie?... Le temps ne me l'apprendra peut-être que trop tôt.

L'opprimé peut pardonner à l'oppresseur. L'oppresseur, lui, ne pardonne jamais à l'opprimé. C'est son remords vivant; c'est le cri qui l'accuse; c'est plus encore, c'est le pardon qui l'écrase sous son aumône de pitié...

VI

C'était aujourd'hui dimanche. Je me suis éveillée avec le jour pour ajouter quelques heures à mes heures d'attente. J'ai attiré à moi mes plus douces pensées, mes plus chers souvenirs. Je voulais rasséréner mon front en apaisant mon cœur. Je voulais me parer de courage pour faire diversion aux émotions pénibles qui attendaient ma famille; et, contrainte de rester couchée, j'ai tiré d'un carton oublié sous mon lit un mantelet de nuit de basin blanc et une barrette de batiste garnie à plat de deux rangs de dentelles étroites.

Lorsque sœur Philomène m'a apporté ma tasse de lait, j'ai remarqué qu'elle me regardait beaucoup. Plus tard, elle est revenue sous je ne sais quel prétexte avec une autre religieuse dont la mission semblait être de me dévisager. Enfin, quelques minutes avant l'heure d'arrivée de ma famille, sœur Philomène est rentrée pour me dire d'un air effaré : « Que la chère mère supérieure en était mortifiée et contrite, mais qu'elle ne pouvait rien prendre sur elle à l'égard de mon costume, qu'elle avait vainement cherché M. le directeur pour lui soumettre la chose, et que, ne l'ayant pas trouvé, elle l'avait chargée de venir changer mon bonnet contre une des barrettes vues et approuvées par l'administration. »

Tout en parlant, sœur Philomène s'était approchée de mon lit, et, sans plus de cérémonie qu'on n'en met à déshabiller et réhabiller un mannequin, elle m'avait décoiffée de mon bonnet à deux rangs de garnitures pour me recoiffer du bonnet réglementaire à un seul rang.

Que c'est triste, mon Dieu ! de ne s'appartenir plus ! !

. . . .

Avant le dernier coup de midi, j'étais dans les bras de ma tante. Mes deux mains reposaient dans les mains de mes cousins, mes regards allaient d'Élisa à mon oncle, et je sentais courir sur ma joue le souffle caressant de ma sœur Adèle, qui avait noué ses deux bras à mon cou, pour mieux appuyer sa tête sur le pauvre oreiller où ma tête s'appuyait.

Chers attendus!... Je voyais ma douleur se réfléchir dans leurs yeux; je sentais l'angoisse de mon cœur battre sourdement dans leurs cœurs... Souffrir ainsi, n'est-ce pas plutôt aimer?

Eugène, l'aîné de mes cousins, est celui qui a retrouvé le premier la force de se montrer fort. Pour nous distraire de nous, il m'a parlé longuement de Clémentine, de son dévouement, de ses projets, de ses rêves d'avenir. La pauvre Clé, toujours occupée de moi, avait dit à Eugène que j'aimais le chocolat praliné. Il en a tiré un sac de sa poche, et me l'a offert à titre de friandise rétrospective et sacrée.

J'ai tendu la main à ces amis-bonbons; mais la sœur qui nous gardait, s'élançant entre mon cousin et moi, s'est saisie du sac avec une précipitation telle, qu'elle a laissé rouler à terre le chapelet, qui naguère encore glissait si quiètement entre ses doigts dévots.

Nous nous sommes regardés avec stupéfaction.

— Vous m'excuserez, a dit sœur S. L... d'un ton sec. Rien n'entre ici sans avoir été visité.

— Ce n'est que du chocolat, s'est hâté de dire Eugène, et j'ajouterai si vous le permettez...

— C'est tout ce que vous voudrez, monsieur, le nom ne fait rien à la chose. Au contraire, car si ce ne sont que des bonbons, comme vous le dites et comme je veux le croire, il doit peu importer à madame de les manger cinq minutes plus tôt ou plus tard.

— Ma sœur, s'est écrié Eugène en contenant mal son impatience, je suis fâché que vous ne m'ayez pas permis d'achever ma phrase; je voulais vous dire que j'avais vu M. le directeur, et que c'était lui-même qui m'avait autorisé à offrir ces quelques bonbons à ma cousine.

Sœur S. L... a haussé légèrement les épaules; puis, sans répondre un mot, sans nous faire une excuse, elle est retournée s'asseoir dans son coin, et s'est remise à prier.

. . . .

. . . .

Mon Dieu! cette journée du dimanche tant désirée; cette heure de midi rêvée si consolante et si douce, cette halte dans ma douleur, cet instant fugitif qui devait animer le vide de toute une semaine d'isolement et d'attente; mon Dieu! cette réunion avec les miens qui devait retremper mon courage; cet éclat de joie ne sera-t-il donc désormais qu'un prétexte à supplice, qu'une torture ajoutée à mes tortures?... Je ne les verrai jamais seuls! je ne leur parlerai jamais sans contrainte! On pèsera les larmes que je verserai dans leurs cœurs; on comptera les baisers qu'ils déposeront sur mon front. Si ma conscience laisse échapper son secret dans un cri ou dans un sanglot, le regard froid d'un tiers sera là pour me rappeler à l'ordre. De quel droit protester de mon innocence? Je suis la chose jugée, la coupable de par la loi!... Si c'est la tendresse des miens qui s'oublie, s'ils viennent à me parler d'espoir, le même regard froid et perçant sourira de pitié à leur folle espérance. De quel droit me promettre l'avenir?... Je suis la chose condamnée, je suis la morte à perpétuité!...

. . . .

Je me demandais ce matin pourquoi on devenait folle ici. Je le sais...

VII

L'automne a vu tomber la dernière feuille de sa couronne. Il fait froid, et, quoique l'on allume un peu de feu dans ma chambre, mon mantelet de lit est insuffisant à me couvrir. Il faut que je reste couchée tout le jour. C'est bien long, dix heures solitaires et inoccupées! Je veux m'essayer à vivre, quand tout repose et sommeille; la nuit est le domaine des morts. Je veux m'allier à ces âmes errantes qui frissonnent dans l'ombre, et qui empruntent au vent les soupirs désolés que leurs voix ne peuvent plus *gémir*... Une langueur anxieuse s'est emparée de moi. Je la bénirais, si c'était le repos; mais ce n'est que le cauchemar de ma vie; ce n'est que le rêve de ma douleur... Il me semble parfois que mon moi sensitif et souffrant échappe à l'action de mon âme. Je me surprends prononcer des mots qui ne sont pas l'expression de ma pensée... les larmes m'étouffent; je veux les pleurer, et je ris. Mes idées revêtent des formes vagues et fuyantes. Je ne les sens plus jaillir de mon front. Je les *vois* s'étirer, se traîner au dedans de mon cerveau; d'éclairs, elles se sont faites ombres; on dirait l'écho sans le son, et l'effet sans la cause. On dirait presque... Non, je ne suis pas folle... non, ma peur ment... car les fous n'aiment pas, et j'aime; les fous ne croient pas, et je crois...

VIII

Hier, M. Pourché m'avait trouvé de la fièvre et une grande prostration de forces. Ce matin, il est arrivé de meilleure heure, s'est assis, m'a tâté le pouls, et pour toute ordonnance a déposé sur mon lit un bouquet de violettes et quelques beaux fruits de son jardin.

— Vous comprenez donc de quel mal je souffre? ai-je dit au bon docteur en lui tendant la main.

— Je le comprends si bien, que j'ai choisi, pour vous les apporter, les violettes les plus imprégnées de rosée, et des grenades toutes tièdes encore des premiers rayons du soleil.

J'ai caché ma tête dans mes mains encore pleines de fleurs, et, me renversant sur l'oreiller, j'ai longtemps pleuré de ces larmes abondantes et faciles qui allégent l'âme et le cœur.

Quand il m'a vue un peu plus calme, M. Pourché a tâté mon pouls une seconde fois, et, se levant d'un air satisfait, il m'a fait prendre quelques gouttes calmantes et m'a commandé de dormir.

— Dormir ! il y a deux jours que je n'ai pas fermé l'œil, docteur, et j'ai grand'peur de vous désobéir encore.

— Non, vous ne désobéirez pas. Cette crise a détendu les nerfs. Le pouls est faible. Le repos ne tardera pas à venir. Bonne nuit donc, madame, en guise de bonjour.

— Bonjour, docteur, et, d'ici à demain, pensez à moi comme à l'une de vos bonnes actions.

M. Pourché avait dit vrai. Le sommeil m'a gagnée peu à peu pour ne me quitter que le soir. J'étais à peine éveillée quand sœur Mélanie est entrée avec sœur sainte L..., qui m'apportait un peu de chocolat et de lait.

Pendant que sœur Mélanie remplissait ma carafe d'eau de riz et d'eau d'orge miellée, pendant qu'elle tournait gentiment autour de mon lit, en jetant çà et là un petit mot qui ne disait rien, mais qui parlait doux, sœur sainte L... a aperçu les grenades éparses sur mon couvre-pied.

— Je croyais que madame avait dormi tout le jour, et que personne n'était entré, a-t-elle dit en attachant son regard le plus aigu sur les beaux fruits.

— Personne n'est entré, ma sœur; mais ces grenades m'ont été apportées par M. Pourché à l'heure de sa visite. N'est-ce pas que c'est une attention touchante?

— Sans doute... mais je n'aurais pas cru...

— Vous n'auriez pas cru M. Pourché aussi bon? Eh bien! ma sœur, moi qui le connais encore à peine, cela m'a beaucoup touchée, sans m'étonner nullement.

Sœur S. L... n'a rien répondu, et j'ai vu sœur M... rougir.

Quelques instants après le départ des deux religieuses, il m'a semblé entendre gratter à ma porte. Je me suis approchée doucement, et, tandis qu'un petit papier qu'on avait introduit dans le trèfle de la serrure me glissait dans la main, une voix douce me disait en tremblant : « C'est moi, lisez. »

J'ai déroulé le papier. Il contenait ces quatre mots : « Chère dame, excusez-moi de vous donner un conseil. Cachez les fleurs et les fruits que M. Pourché vous apporte. Ce qui n'est pas un mal peut être trouvé mal ici. »

Ma réponse ne s'est pas fait attendre. J'ai écrit à mon tour :

« Chère sœur, cacher ce qui est bien, c'est lui donner l'apparence du mal. Je m'honore d'être l'obligée de M. Pourché, comme il s'honore, sans doute, d'être la providence de mon malheur. Je ne cacherai pas les grenades. Maintenant, ma sœur, laissez-moi vous dire que je vous aime pour deux. Vous êtes si bien mon prochain et sœur S. L.. l'est si peu! »

. . . .

Je m'étais promis de raconter à M. Pourché le petit épisode des grenades; mais, soit préméditation, soit hasard, sœur S. L., qui n'accompagne ordinairement le docteur que jusqu'à ma porte, s'est tenue debout à ses côtés tout le temps qu'a duré la visite.

Serait-ce un crime ici de consoler ceux qui souffrent?

IX

Sœur Philomène m'a confié que le directeur avait reçu une lettre anonyme à mon adresse. Cette lettre contenait, avec un petit paquet de poudre, le conseil d'oser mourir, et d'échapper ainsi, par la mort, au déshonneur et aux tortures d'une captivité perpétuelle.

Il y aurait un curieux rapprochement à faire entre l'envoi de cette lettre qui me pousse au suicide par le désespoir de l'orgueil et le séjour mystérieux de D*** à Montpellier.

Ne suis-je donc pas encore assez morte?... Que veulent mes ennemis?... que craignent-ils?...

Mes pleurs?

Non. Il faut un siècle à la goutte d'eau qui tombe sur le roc pour l'user... Et puis, il y a des consciences à l'épreuve des larmes.

Ma voix?

Hélas! elle est captive comme ma volonté, captive comme mes actes... et ma cellule n'a point d'échos.

Ma fortune?

Mes accusateurs seuls sauraient dire où elle est...

Mon bon droit?

Je n'ai plus même un nom pour le signer...

Ah! ce qu'ils craignent, c'est le temps, qui est, à lui seul, la voix, la fortune, le droit de l'opprimé; le temps, qui instruit à son heure la cause perdue des victimes; le temps, qui cite des témoins devant la mort et les interroge assis sur la sellette d'un cercueil; le temps, enfin, qui se souvient de tout, parce qu'il a tout su et qu'il doit tout redire...

Merci, mon Dieu, vous êtes juste, et c'est parce que vous êtes juste que mes ennemis me conseillent de mourir...

X

Depuis mon arrivée j'ai eu deux fois la visite de l'aumônier de la prison. C'est un jeune prêtre très-poli et très-digne, parlant bien, pensant juste, d'une instruction réelle, quoique de formes un peu carrées. Sa charité est peut-être encore verte pour sa charge. Il lui manque quelques cheveux blancs au front et quelques rides au cœur; mais il a l'esprit de son ministère et chez lui le prêtre aura bientôt vieilli l'homme[1].

Parce que je n'ai pas pleuré devant lui, M. Chab... m'a complimentée sur ma résignation et sur mon courage. Vous vous trompez, monsieur l'abbé, les larmes qu'on ne pleure pas sont celles qu'il faut plaindre; les douleurs muettes sont les douleurs qui tuent.

XI

Je ne croyais pas que les objets extérieurs eussent une action aussi puissante sur nos pensées. Je ne plaignais pas assez les pauvres, en ne voyant en eux que les servants de peine de l'humanité. La misère est une lèpre qui s'attaque aux âmes comme aux corps. C'est souvent plus que ce qui tue, c'est ce qui dégrade. Le pain se mendie; mais l'intelligence? mais la foi? Suffira-t-il aussi de tendre la main pour en recouvrer le don et l'usage.

Depuis que ma cellule est vide des quelques meubles et

[1] Il y a quelques années que j'écrivais ces lignes. La maturité sacerdotale ne s'est pas fait attendre, et l'aumônerie de la maison est très-dignement représentée.

de l'ordre qui faisaient sa parure, c'est en vain que je veux rassembler mes idées... d'intentions, elles sont devenues sensations; d'esprit, elles se sont faites chair, et plus je m'ingénie à les isoler de la matière, plus elles s'y cramponnent, plus elles s'y incarnent en dépit de ma volonté et de mes efforts.

Suis-je mal assise sur une chaise haute et dure, ma pensée se trouve mal à l'aise, on la dirait perchée sur les arêtes de mon front; ai-je froid, elle grelotte; ai-je chaud, elle étouffe. Tantôt elle me quitte pour s'abattre sur ma pauvre chandelle toute ruisselante de mille cascatelles de suif encore fumantes ou déjà figées par l'air froid de la nuit; tantôt elle m'échappe pour compter les rosaces moussues qui verdoient au plafond, ou les écornures rugueuses qui béent dans les insterstices du pavé. Elle va se blesser à tous les angles; elle court s'abîmer dans tous les vides; rien ne la distrait de sa douleur qu'une douleur plus vive encore; rien ne la fixe que les épines qui la font saigner.

M. Pourché m'a fait comprendre la nécessité de réagir contre cette disposition morbide, souvent funeste aux prisonniers. Il veut que je me fatigue assez pour que ma pensée se repose; il veut que, la nuit venue, je me lève pour vaquer dans ma chambrette à ces petits soins domestiques, à ces petits devoirs vulgaires qui trompent les ennuis d'une pauvre vie de recluse.

J'ai voulu m'essayer ce soir à cette sorte de servitude de mon moi actif à mon moi pensant, de ma bête à mon âme, et, choisissant le moment où ma pensée rebelle s'entêtait à regarder dans l'âtre deux tisons qui pleuraient, je me suis mise résolûment à faire du thé.

Allées, venues, coups de pincettes et coups de soufflet, rien n'a été épargné. J'ai fouetté la crême en mousse, cassé le sucre en dés, coupé le pain menu; j'ai posé ma tasse

sur une chaise nappée de blanc; j'ai masqué ma lumière sous une lanterne taillée à jour dans des écorces d'oranges et de grenades, et quand, l'œuvre accomplie, vingt perlettes d'air se sont élancées du fond de la bouilloire, pour me dire dans leur gentil glou-glou : « Bonne bête, l'eau va bouillir; » quand les petites feuilles de thé, déroulées par la vapeur, sont venues tournoyer et nager à la surface de l'eau; quand, enchantée de mon succès, j'ai ouvert ma fenêtre aux étoiles qui scintillaient dans la nuit comme le rayonnement du regard de Dieu, ma pensée alors est accourue d'elle-même faire sa paix avec son humble servante. Son tour est venu de se montrer aimable et alerte, d'idéaliser les moindres objets, de les animer du reflet chatoyant d'un souvenir ou d'un rêve.

Elle a évoqué d'abord les veillées de famille, cette table ronde, toute frangée de jeunes mères et de beaux enfants, réunis chaque soir pour porter la santé du jour prêt à finir, pour relier dans une étreinte commune le bonheur d'hier au bonheur de demain.

Elle s'est élancée ensuite de la prison, a frôlé de l'aile les cimes ondoyantes des grands bois de la Corrèze pour aller se reposer un moment sur les cimes regrettées des forêts de Villers-Cotterets. Elle a visité tour à tour chacun des aimés absents, et, revenant s'abattre au coin du feu, elle s'est mise à deviser avec sa bête de ses chères pérégrinations... J'ai profité de ces heures de quiétude pour écrire quelques lettres. Le matin venu, j'ai remis un peu d'ordre dans mon ménage et j'ai pu m'endormir sans opium, ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon départ de Tulle.

J'aime la vieille sagesse un peu radoteuse des vieux proverbes. N'est-ce pas elle qui a dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera.

XII

Les proverbes mentent... Qu'avais-je besoin aussi de former de nouveaux projets? Ne l'ai-je pas dit cent fois et faut-il que je le répète encore?... Je ne m'appartiens plus; je vais où va la feuille emportée par l'orage. Détachée de l'arbre avant l'heure, si haut que l'aquilon la pousse, elle retombe bientôt pour se faner et mourir.

Cette après-dînée, comme je rêvais, les yeux ouverts, à la bonne nuit que je m'étais donnée en faisant acte de ferme vouloir et de courage, le directeur est venu m'apporter une lettre de Tulle qu'il avait reçue pour moi. Le cachet en était brisé, les plis altérés; le papier avait pris cette teinte vulgaire et blafarde des billets de faire part qui ont passé de main en main et sauté à tous les yeux... Pourquoi l'aurais-je ouverte? j'y aurais épelé des mots déjà lus, des pensées déjà commentées... J'y aurais trouvé le spectre d'un souvenir dépouillé de son âme, une ombre sans rayons, un adieu sans larmes...

J'ai pris mes ciseaux, et, pendant que M. Ch... me faisait quelques questions sur ma santé, j'ai coupé ma pauvre lettre en dix, en vingt, en cent petits morceaux...

— Singulière façon de dépouiller sa correspondance! a dit M. Chap... en s'interrompant tout à coup pour fixer ses yeux sur les miens. Je savais les femmes de Paris sans égales dans l'art d'écrire un billet, je ne savais pas qu'elles fussent sans égales aussi dans l'art de le lire.

— Les femmes de Paris savent distinguer une circulaire d'une lettre. Ce qui s'adresse à tous ne s'adresse pas à elles.

Il y a eu un moment de silence pénible et embarrassé. M. Chap..... l'a rompu le premier en disant d'un ton rogue :

— Nous nous comprenons, madame; car si ma remarque de tout à l'heure voulait amener une explication, votre réponse la provoque. Traitons donc, une fois pour toutes, la question de votre correspondance avec le dehors... En y mettant un peu de soin, j'aurais pu masquer la consigne qui m'oblige à ouvrir vos lettres, comme toutes celles qui entrent ici ou qui en sortent... Je l'aurais pu; mais si, d'une part, j'aurais rougi de paraître me cacher pour accomplir un devoir de position, d'autre part, j'aurais trouvé indélicat, sous prétexte de vous épargner une douleur, de vous exposer à me livrer vos secrets ou les secrets de vos amis. J'ai donc voulu que vous sachiez que votre correspondance serait lue, et j'espère que vous apprécierez dans son véritable sens ma démarche actuelle et le sentiment qui la dicte.

— Je l'apprécie, monsieur, et, si je souffre de sentir mes chaînes, j'aurais bien plus souffert de votre silence, qui eût changé le texte d'une loi en un règlement de police... J'ai tant besoin de vous estimer et de me confier en vous!

M. Chap... m'a regardée de l'air d'un homme qui se croit habile, parce qu'il soupçonne que toute parole ment et que toute femme qui ne mord pas flatte. Il était évident que ses préventions lui faisaient paraître suspects tous ceux de mes actes ou de mes dires qu'il ne pouvait pas trouver blâmables. Il s'est levé, est allé jusqu'à la fenêtre, et, revenant s'asseoir, il m'a dit tout à coup :

— Comptez-vous écrire souvent, madame? Je ne vous le conseille pas, et M. le préfet, avec lequel je me suis entendu à cet égard, est d'avis que vous restreigniez votre correspondance à vos proches parents et à quelques rares amis, assez mûrs de caractère pour ne pas vous entretenir dans les illusions funestes dont on vous a bercée jusqu'à

ce jour. Il faut que vous le sachiez enfin, les mesures de rigueur qui vous ont atteinte ne sont qu'une suite de sollicitudes imprudentes et exagérées de quelques-uns de vos défenseurs. La société proteste tôt ou tard contre les démonstrations inconsidérées qui semblent la braver en bravant ses lois; je vous conseille donc...

— De ne plus écrire, monsieur?

— Vous me comprenez mal, madame. Je vous conseille d'écrire peu, et surtout de ne rien mettre dans vos lettres qui ne soit de nature à assoupir et à calmer les rancunes que vous et les vôtres gardez encore trop ouvertement contre le passé. Évitez tout ce qui peut, de près ou de loin, faire allusion à votre procès. Évitez de récriminer contre l'arrêt qui vous frappe et de discuter la loi, qui ne se discute pas. Parlez peu de votre façon d'être ici, et ne parlez pas du tout de votre innocence. L'administration ne peut voir en vous qu'une condamnée; elle ne peut s'intéresser à votre sort qu'autant que vous serez soumise et résignée aux sacrifices que la loi vous impose. Allez de vous-même au-devant d'eux et mettez votre esprit à vouloir ce que vous ne pouvez empêcher.

— Mon esprit n'entend rien aux calculs, monsieur, et, pour mon malheur, je ne voudrais pas d'un titre qu'il me faudrait mendier à genoux.

— L'orgueil est un dangereux conseiller.

— Et l'hypocrisie un déshonorant auxiliaire... Mais brisons là, monsieur, et permettez-moi de vous demander s'il vous reste quelque chose de plus à me prescrire à propos des lettres.

— Non, madame. Seulement, je vous prierai de faire les retranchements voulus à celles que vous m'avez envoyées ce matin pour M. de Tourdonnet et pour votre tu-

teur. Les voici. J'aurais cru manquer à mes devoirs en les laissant partir.

— Mes lettres d'hier? Ah! monsieur, vous les aurez mal lues. J'étais calme, presque résignée, en les écrivant, et, sauf quelques larmes qui ont pu rouler sous ma plume, je ne m'y suis pas permis une récrimination, pas une plainte...

— C'est vrai, madame, vous ne vous y plaignez pas; mais d'un bout à l'autre, de la première page à la dernière, vous y protestez de votre innocence; vous demandez à vos amis de vous défendre vivante ou morte; vous leur demandez la vérité, sinon pour vous, du moins pour l'écrire sur votre tombe; vous faites appel à des passions mauvaises; vous défiez, vous outragez la loi. Refaites vos lettres, madame, elles pourront partir encore par le courrier de ce soir.

— Je respecte la loi, monsieur, je respecte mes juges. Je n'attaque et je n'attaquerai jamais que mes accusateurs Quant à mes lettres, elles ne partiront ni ce soir, ni demain, car je n'écrirai plus... Si j'ai refusé de revêtir la robe infâme, ce n'a pas été pour voiler ma pensée sous les apparences fausses d'un repentir menteur. Si ma conscience doit se taire, je me tairai aussi. Mon silence parlera pour moi.

— La prison porte conseil, a répondu M. Chap... n'usez pas votre courage en luttes inutiles; ne vous brisez pas contre l'*irrévocable*. Ici, ce qui doit être est. Soyez forte de la bonne manière, et croyez, madame, qu'en paraissant agir en tyran, j'agis dans votre intérêt sagement entendu.

. . . .

Le directeur sorti, j'ai pieusement ramassé les débris de ma pauvre lettre, et, tirant au hasard d'entre les mille

parcelles rassemblées dans ma main une phrase, un mot qui pussent m'aider à recomposer une pensée de mes absents ou un de leurs rêves, j'ai lu avec mon âme ce que d'autres n'avaient su lire qu'avec leurs yeux; j'ai réuni ensuite les restes du souvenir mutilé aux pages condamnées de mon souvenir, et, livrant le double butin aux flammes, j'ai tout donné à la mort pour que la mort me rende tout.

Adieu, mes amis, adieu. Là-bas, à Tulle, je vous disais: A demain!... d'ici, je vous crie : Au ciel!

XIII

M. Pourché ne vient plus seul. Il m'encourageait, il me console; il me parlait confiance, il me parle résignation. La sœur ***, qui l'attend sur le seuil de la porte, le regard armé de patience, semble éteindre sa pensée à mesure qu'elle arrive à ses lèvres.

Si j'étais religieuse, c'est-à-dire servante titrée de Jésus-Christ, je ne me croirais obligée d'être forte que contre mes propres douleurs; j'aurais l'âme haute et le cœur doux... je m'inclinerais devant les crucifiés de la terre comme devant l'emblème infime, mais vivant, du sacrifice divin de mon divin Maître; j'aimerais les larmes... il a pleuré!... j'aimerais la douleur... il a souffert!... j'aimerais les faibles et les calomniés... il a été calomnié, il a été jugé!

XIV

J'ai eu la visite de M. Lordat, autre médecin de la maison, qui est, m'a-t-on dit, un des professeurs les plus éminents de la Faculté de Montpellier. Je le crois. Cette tête taillée à l'antique le dit.

M. Lordat est un vieillard de noble mine, qui porte ses trophées dans ses rides, et dont l'esprit poétise le savoir. Il est coiffé d'une toque en velours qui le pare comme une couronne. Sa parole est douce, facile, élégante, profonde et toujours gracieuse.

Tout en causant, le savant professeur m'investissait de son regard, interrogeait mon front, mes yeux, et faisait subir à mon pauvre visage un cours complet de physiognomonie. J'aurai décidément une page dans son album.

Moi, sans trop vouloir l'étudier à mon tour, je l'ai jugé très-habile à lire dans ma tête, pas assez peut-être pour lire dans mon cœur. J'en serais fâchée, car mon cœur est bon; mais ma tête! oh! ma tête! même dans mes jours d'orgueil, je ne suis pas très-sûre qu'elle ne soit pas le revers de l'autre.

Je dois à M. Lordat une heure d'oubli. Je la lui payerai par un long souvenir.

XV

Mademoiselle Grouvelle ne descend plus sur la terrasse, et son volet, comme le mien, reste clos tout le jour. Je ne saurais dire l'impression que me cause cette fenêtre murée du côté de la vie, cette muette protestation d'une douleur incurable et muette.

J'ai demandé à une religieuse si l'état de la pauvre malade s'était encore aggravé. Elle m'a répondu naïvement : « On le dirait bien à n'en juger que par les yeux; mais ces femmes politiques, c'est si rusé, qu'il n'y a qu'un seul moyen de n'être pas trompé avec elles, c'est de voir noir ce qu'elles montrent blanc.

— Mais enfin, ma sœur, dit-on toujours qu'elle est folle?

— Si on ne le croit pas, on le dit.

. . . .

Folle!... Je voudrais bien savoir ce que devient l'âme d'un fou... La folie! Qu'est-ce que la folie?... Voilà un duel qui s'engage entre l'âme et la matière; voilà une question que les uns dissèquent le scapel à la main, que les autres, à mon avis plus sages, étudient aux clartés de la foi.

Place et respect aux savants! Moi, pauvre ignorante, je crois tout simplement que le cerveau est à l'âme ce que le trône est au roi, ce qu'est la corde d'une harpe aux doigts qui la font vibrer.

C'est toujours un désolant mystère que cette fantasmagorie de cadavres galvanisés, qui paraissent ne plus appartenir à l'humanité ni à Dieu, qui existent sans être, parlent sans penser, se meuvent sans agir : sépulcres vides, qui voilent le néant sous l'apparence de la vie, et ne retiennent de l'homme que les instincts grossiers qui le transforment en brute!

XVI

On m'a enlevé le portrait de ma grand'mère parce que le cadre en était doré.

Je ne savais pas que la mort aussi dût porter mon deuil.

XVII

Je passe une partie de mes nuits à me promener dans ma chambre. Le mouvement me calme et me repose. Hier, j'ai occupé quelques-unes de mes heures du soir à feuilleter le catalogue des livres du cabinet de lecture. J'ai marqué d'une petite croix les œuvres que je voulais, et pour commencer :

René, cette larme du cœur, dont le génie chrétien a su faire une perle.

Adolphe, ce remords écrit d'un amour souffert, ce lendemain, cet envers d'une joie humaine.

J'ai demandé encore les *Études historiques* de M. Augustin Thierry, et l'*Histoire de la civilisation de l'Europe*, par M. Guizot. Je veux revoir aussi les œuvres de lord Byron.

Byron !

Je sais tout ce qu'il y a de profondément désolé, de cruellement amer, dans ces sublimes cris d'une grande âme blessée à mort... Je sais que le doute, semblable au vautour acharné de la Fable, rongeait le cœur du moderne Prométhée; je sais qu'il jetait pensées sur pensées dans le gouffre du néant; je sais que cette fière douleur s'était fait un masque de son scepticisme pour cacher le secret de sa prière et de ses pleurs, je le sais.

Mais j'ai toujours trouvé un enseignement profond dans ce désespoir d'un esprit rebelle, qui se débat contre le sentiment de son essence immortelle, qui, après avoir laissé terrasser en lui l'ange par l'homme, a horreur de sa victime, se regarde passer et a peur de son ombre comme de l'ombre d'un cadavre, qui veut fuir le ciel de toute l'énergie de ses forces, et sans cesse y revient de toutes les forces de son génie.

Byron nie l'amour, et son cœur ne cesse d'aimer que lorsqu'il cesse de battre. Byron nie le dévouement désintéressé, et il va se faire tuer pour la cause des Grecs. Byron doute de Dieu, et sa pensée demande sans cesse à la nature le secret de la création et le nom du Créateur.

Et puis, quelles leçons dans ces luttes, dans ces déchirements, dans cette agonie de toutes les heures, dans cette lamentable inquiétude de l'esprit, dans cette tourmente de l'âme, durant laquelle Byron, tour à tour provocateur et vaincu, défie l'orage, l'attire, et, foudroyé, se relève plus grand peut-être, mais aussi plus désespéré !

Je n'ai jamais lu Byron sans me jeter à genoux pour demander la foi.

XVIII

Cette nuit, j'ai rêvé Clémentine. Nous causions, nous pleurions ensemble, sur ce qui n'est plus, sur ces jours riants, ces jours aimés de mon adorable Villers-Hellon, sur notre jeunesse si insouciante et si douce, loin de laquelle cependant nous aimons à fuir de tout l'élan de nos pensées, pour aller rêver l'espérance, avec ces magiques reflets, aux plages lointaines de l'avenir.

Alors nous vivions à moitié nos plus beaux jours, nous n'achevions pas même nos plus vrais sourires. Nous trouvions notre ciel trop bleu, nos joues trop roses, nos santés trop fortes, notre paix trop calme.

L'inconnu nous attirait au delà des montagnes de l'horizon natal, au delà du petit monde heureux du foyer paternel. Rire, rire encore et toujours, quand depuis quinze ans nous n'avions pas fait autre chose, nous semblait joie d'enfant. J'avais lu quelque part : « Que les larmes roulaient comme des perles, que les fronts penchés par la douleur s'inclinaient comme des lis... » Et, pauvres folles! nous portions envie à ces fronts pâles, à ces larmes et à ces douleurs. Nous croyions alors qu'aimer c'était être aimée, que mourir c'était être pleurée... et nous aimions la mort, et nous rêvions l'amour!

Malheur ! malheur! l'homme devrait savoir que, si les étoiles qu'il contemple, debout et le front levé, sont des soleils et des mondes, ces autres étoiles fausses qu'il cherche en se baissant au retour du soir sont comme ces vers luisants qu'un peu de jour fait pâlir, ou comme ces feux follets qu'allument des tombes, et qu'un souffle d'air pur vient d'éteindre.

XIX

Le directeur vient de m'envoyer le catalogue de livres que je l'avais prié de remettre à mon cousin. Il faut qu'il s'entende avec le préfet au sujet de mes lectures, et en attendant on m'apporte les *Beautés de l'histoire* de je ne sais quel peuple, et un voyage pittoresque en Suisse.

Un voyage pittoresque ! c'est-à-dire le récit des impressions produites, sur l'esprit d'un voyageur heureux et libre, par un rayon de soleil glissant sur une cascade, par un rayon de lune tremblant sur un lac, par une course à travers une forêt de pins, et une halte dans la montagne.

C'est-à-dire de l'air, du soleil, de la liberté, de la vie, pour moi qui meurs étouffée, faute d'un peu d'espace, d'un peu d'air et de soleil. C'est trop cruel ! la colère gagne ma plume. Quittons ce pauvre livre. On me l'a peut-être envoyé parce que je suis femme, et qu'il me faut des œuvres à la portée d'une intelligence en jupons.

La science ne fait pas le bonheur, dites-vous. Je le sais, messieurs; mais alors rendez-moi les saintes joies, les doux labeurs, l'ombre bénie du foyer domestique. Mettez un enfant dans mes bras, un vieux père à mes côtés... Est-ce trop ? Donnez-moi des devoirs à aimer, des malades à servir, des pauvres à consoler... Trouvez un but à ma vie, attachez une vertu à mes larmes.... et je ferme vos livres, et j'abdique l'étude, et je vous laisse la manne de l'esprit pour le dévouement, qui est la vie même du cœur.

XX

Aujourd'hui, en entrant, Adèle m'a dit : « La famille est au complet ; nous sommes tous près de vous, et pas un de nos cœurs ne vous manque. Cherchez. »

J'avais reçu au front le baiser de mon oncle ; ma tante et Élisa m'avaient embrassée. Gustave m'avait offert son bouquet; Eugène avait une de mes mains, Adèle l'autre; les enfants jouaient tout bas, du sourire et de l'œil, au pied du lit. J'ai regardé la porte; je cherchais qui je pouvais attendre, et je me tournais déjà vers Adèle pour le lui demander, lorsque, mettant un doigt sur ses lèvres et un autre à sa ceinture, elle m'a montré le coin d'une lettre. Il m'a fallu laisser à ma tante le temps d'engager une longue conversation avec la sœur, et alors Adèle m'a dit :

— Savez-vous à qui ressemble celui de mes frères qui est en Afrique?

— A vous, ma petite sœur.

— Mieux que ça.

— Alors il a un trait de chacun de vous.

— Bien mieux. Il a la bouche et le front de votre grand-père. Il nous écrit qu'il s'ennuie doublement là-bas, depuis qu'il vous sait ici.

— Ah ! ma chère Adèle, je vous soupçonne de faire les honneurs des regrets de votre frère. Il ne me connaît pas.

— Est-ce que nous ne vous aimions pas avant de vous connaître?

J'ai embrassé Adèle, et elle m'a raconté doucement à l'oreille que son frère, étant entré à Alger chez un marchand de gravures, y avait trouvé une de ces *calomnies au crayon* qu'on appelait mon portrait au moment du procès; qu'il s'était fait apporter sur-le-champ tous ceux qui restaient à vendre, et que, sans dire un mot, il les avait brisés; que, se retournant ensuite vers le marchand stupéfait, il lui avait dit : « Madame Lafarge est ma cousine; ce portrait est un mensonge, une lâcheté !... Combien vous dois-je ? »

Après sa narration, Adèle m'a regardée en souriant.

— Eh bien, qu'en dites-vous?

— Eh bien, Édouard a mieux que les traits de mon grand-père; il en a le cœur. Depuis que je vous écoute, je sens qu'il y a ici une place vide, et je me vois forcée, ma petite sœur, de partager la vôtre avec lui.

LIVRE V

I

J'ai gardé le lit quelques jours, et j'ai tant souffert, que je ne voulais plus écrire. Pourquoi, me disais-je, prêter une voix à tes ennuis? Pourquoi énumérer tes larmes? Si le soleil imprime ses rayons sur la feuille purpurine des roses, la nuit passe sans laisser de vestiges; les soupirs pleurent sans éveiller d'échos... N'écris plus; dors... Non, ma douleur ne m'appartient pas; elle est à ceux qui l'aiment. Pour qu'ils me pardonnent de mourir trop vite, il faut qu'ils me sentent souffrir.

Je reprends donc ma plume. A quelle ligne, à quelle pensée en étais-je restée? Je m'en souviens... Ne pouvant élargir les murs qui m'enserrent, je voulais agrandir l'horizon de mes idées; je voulais m'élever des brumes orageuses qui sont comme l'haleine de la terre, à ces régions aérées et sereines, patrie des éternels beaux jours. Je voulais me sauver du désespoir par l'étude. Je voulais lire et relire, méditer et réfléchir en moi ces écrits sublimes, qui viennent d'âge en âge reculer les bornes de l'entendement

humain, et faire de l'intelligence de l'homme le splendide reflet de l'intelligence souveraine de Dieu.

Orgueil et folie! La justice m'a toisée... il ne m'est plus permis de grandir...

M. Chap..., qui devait s'entendre avec l'autorité supérieure pour mes lectures, m'a rapporté de la préfecture un petit index à mon usage : véritable éteignoir qui coifferait de nuit le soleil, qui obscurcirait jusqu'aux étoiles de Dieu.

Pas une œuvre sérieuse, pas un nom connu... Des compilations ou des abrégés, des mélanges de morale et des manuels d'esprit. Les *Beautés* de Corneille, de Racine et de Molière, c'est-à-dire leurs grâces fanées et leurs parfums éventés; Fénelon corrigé de son *Télémaque*, Pascal châtié de ses *Provinciales*, Chateaubriand épuré d'*Atala* et de *René*.

. . . .

Ah ! mille fois heureuses les victimes que la mort adopte et recueille ! le flot qui les abîme les pousse à Dieu. Où vais-je, moi, que le caprice des hommes désespère et affole? Mes yeux se heurtent au vide; le vide éteint ma pensée... Le vide pétrifie mon cœur. Où vais-je?

II

Cette nuit, comme je pleurais, la lune s'est glissée dans ma cellule. Un de ses rayons, tremblotant et nacré, a grimpé de ma chaise sur mon lit, et je l'ai vu danser, sur les losanges bouffies de mon couvre-pied, la sarabande d'automne qui voltige le soir sur la crête des flots.

Il s'est posé ensuite sur le médaillon du portrait de mon père, et le sérieux visage, le visage béni s'est animé d'un sourire pâle et doux. Mon volet n'étant qu'entre-

bâillé, j'ai voulu me lever pour ouvrir ma croisée toute grande à la gracieuse fée des nuits. Malheureusement on avait laissé mon manteau à la porte, et je suis revenue me coucher, triste et préoccupée de cet oubli, qui n'était peut-être qu'involontaire.

Pourquoi toujours ces défiances et ces craintes? Pourquoi cette habitude de courir sus à la douleur? J'attire l'orage quand je devrais le détourner. Pourquoi ne pas m'endormir confiante sous la garde de Dieu?

III

J'étais folle hier. Est-ce que mes craintes ont jamais calomnié le sort? Mon manteau n'avait pas été *oublié*, mais volontairement laissé à la porte. Je ne me lèverai plus, ou, quand je me lèverai, ce sera pour revêtir l'uniforme de la maison.

Et l'on prétend que la torture est abolie! Non... Seulement, de brutale, elle est devenue philanthrope. Elle versait le sang; elle fait couler les larmes. Elle broyait les corps, elle broie les cœurs.

IV

Ah! qu'une journée est longue! mais qu'une nuit sans sommeil est plus longue encore!... Souvent je jette les yeux sur les murs blancs et nus de ma pauvre cellule, et, les voyant rayés de vacillantes ombres, je me souviens de Casimir Delavigne, dont « le cadran sans heures mesure aux damnés des ténèbres sans fin. »

Cette image est magnifique. Il semble qu'avant de l'écrire le grand poëte s'était fait ouvrir une prison pour y prendre la mesure d'un jour.

V

Sœur Mélanie, la gentille sœur dont le regard m'aime, est venue accompagner Basson à l'heure où elle fait mon lit. Il était tombé dans la matinée une forte pluie mêlée de givre. A peine levée, le froid m'a saisie, et, quoique accroupie sur un petit tabouret au coin du feu, je me suis sentie gagner par un de ces frissons visibles qui marbrent la peau et la gercent en un clin d'œil.

— Vous souffrez du froid ? m'a dit sœur Mélanie en venant s'asseoir à mon côté pour prendre mes mains et les réchauffer dans les siennes.

— Un peu, ma sœur.

— C'est affreux, cela ! Ah ! je vous le demande en grâce, soumettez-vous généreusement au nouveau sacrifice qu'on exige de vous.

— Je suis innocente, ma sœur. Tant qu'on ne rendra pas une voix pour le dire, ne faudra-t-il pas que mes actes le crient ?

— Sans doute, a repris sœur Mélanie d'une voix caressante; mais qu'est-ce que la bure, sinon la pourpre des amis de Dieu, la livrée de la croix ?

— La bure?... Oui... Aussi n'est-ce pas la robe du pauvre que je repousse; c'est celle du crime.

Sœur Mélanie s'est tue; puis, par un retour charmant de piété miséricordieuse et naïve, elle a passé son bras autour de ma taille, et, attirant ma tête sur son épaule, elle l'a abritée sous les plis pressés de son large voile noir doublé de bleu.

— Vous sentez-vous mieux? m'a dit après un moment la bonne sœur.

— Je suis guérie...

— Dieu fasse que cela dure!

— Oui, une heure, un jour, car vous ne voudriez pas, petite sœur, me ressusciter pour trop longtemps.

— Il faut que nous supportions la vie.

— Est-ce vivre que tant souffrir?

— Serait-ce vivre que de ne pas pleurer?

. . . .

Un quart d'heure après, quand, le lit fait et la chambre balayée, il a fallu sortir, sœur Mélanie a trempé son mouchoir dans un peu d'eau pour s'en frotter les yeux.

— La trace des larmes s'y voit-elle encore? m'a-t-elle demandé en avançant son pâle et doux visage dans le cercle lumineux projeté par la lampe.

— Non, chère sœur; mais pourquoi cette question?

— Notre chère mère supérieure m'attend à la chapelle..

— Vos larmes vous auraient paré devant Dieu.

— Oui, mais Dieu les verra dans mon cœur aussi bien que dans mes yeux, et, si d'autres savaient que j'ai pleuré ici, je serais grondée...

— Je n'ai rien répondu, mais je me suis souvenue de cette touchante parabole de Jésus, enseignant aux docteurs de la loi à quels signes on reconnaît son prochain, et à quelles conditions on l'aime.

VI

Chaque jour, maintenant, j'ai un accès de fièvre assez fort. Tant mieux! la fièvre assoupit, et, si ce sommeil n'est pas celui qui repose, c'est du moins celui qui fait rêver.

VII

M. Pourché m'aura trouvée plus malade, car, après m'avoir examinée quelques instants en silence, il m'a dit d'un ton de bonté brusque et chagrine:

— Qu'est-il donc arrivé? quelle nouvelle mesure vous a donc fait souffrir?

J'ai voulu répondre; mais la pitié me fait peur, et je n'ai pas eu le courage d'avouer que je souffrais du froid faute d'un vêtement pour me couvrir.

Après le départ du docteur, sœur M..., accompagnée d'une autre sœur, est venue m'appliquer des sangsues aux chevilles. L'effet a été instantané, et je me sentais déjà délivrée d'une partie de mon oppression, lorsqu'on est venu précipitamment annoncer la visite du préfet.

— Comment faire? s'est écriée sœur M... tout effarée, les sangsues commencent seulement à bien tirer. Avant trois quarts d'heure, ou une demi-heure au plus tôt, elles ne seront pas prêtes à tomber.

— Voyez à arranger vite la chose, ma sœur; M. le préfet a paru pressé.

— Ne pourrait-on pas laisser les sangsues et envelopper madame dans son manteau? a demandé timidement sœur Mélanie.

— Mais vous n'y pensez pas! s'est écriée sœur sainte L... d'un ton brusque. En vérité, vous nous feriez de belles affaires avec ces messieurs, qui sont décidés à ne pas se compromettre davantage auprès du ministre en laissant éluder ses ordres!

— Excusez-moi, ma sœur; mais je ne pensais qu'à mettre madame en état de recevoir plus vite M. le préfet.

— Il est plus décent qu'il la trouve couchée. Faites tomber vos sangsues.

— Je le ferai, si tel est votre avis, ma sœur; mais je crains qu'en arrêtant le sang déjà attiré aux chevilles, il ne survienne un engorgement, peut-être même un érésipèle.

— Il en sera ce que Dieu voudra. Notre devoir est d'o-

béir, et j'ai reçu l'ordre de préparer madame à la venue de M. le préfet.

Pendant tout le temps de ce dialogue, j'étais restée impassible; mais, lorsque j'ai vu sœur Mélanie agenouillée devant moi pour détacher de mon pied les vilaines bêtes qui s'y cramponnaient avec une sorte de rage entêtée et gourmande, lorsque j'ai senti sa main trembler, lorsque j'ai surpris ses yeux se voiler de larmes, je suis sortie de mon apathie, et, la repoussant doucement, je lui ai dit : « Laissez-moi faire seule, ma sœur. Je ne veux pas que ce soit de vous que me vienne le mal. »

Cinq minutes après j'étais recouchée, et le préfet entrait dans ma cellule avec M. Chap...

— Vous êtes malade, madame? m'a-t-il dit en s'approchant de mon lit. Votre mine pourtant ne l'indiquerait pas. Vous avez des couleurs...

— La fièvre en donne.

— C'est ainsi que je l'entendais... Mais revenons au sujet qui m'amène. Je pars demain pour Paris. Avez-vous quelques réclamations à faire porter aux oreilles du ministre?

Pour toute réponse, j'ai promené mon regard autour de ma chambre vide de ses meubles, et je l'ai arrêté ensuite sur M. Bégé.

— Je vous comprends, m'a-t-il dit; mais les ordres sont formels à cet égard. Il faut vous y soumettre au moins momentanément.

— En est-il de même, monsieur, pour les visites de ma famille?

— Je ne le pense pas. On pourra porter leur nombre à deux. Quant à la présence d'une sœur, madame, votre esprit est de ceux qui savent comprendre que la charité n'est de trop nulle part.

— Ici moins qu'ailleurs, monsieur. Aussi n'est-ce pas

des fréquentes visites de la charité que je me plaindrais; ce serait de ses fréquentes absences.

M. Bégé n'a pas voulu entendre sans doute, car il a repris sa kyrielle de compliments en l'honneur du directeur et des religieuses, et il l'a terminée en me disant de son ton de voix le plus officiel :

— Croyez-le, madame, M. Chap... et ces dames ne peuvent vouloir que votre bien. Confiez-vous à eux et au temps pour éloigner de vous les curiosités malveillantes et les souvenirs imprudents... Travaillez à vous faire oublier... Vous n'avez qu'une seule chance de salut...

— Laquelle, monsieur?

— L'oubli.

— Mieux vaudrait dire la mort.

. . . .

. . . .

L'oubli! Voilà donc le supplice auquel on me condamne! Je suis ici dans les oubliettes de la loi...

Je comprends maintenant pourquoi on efface de mes lettres tout ce qui éveillerait un écho dans la conscience de mes amis; je comprends pourquoi on retranche du catalogue de mes livres toute œuvre assez puissante pour inoculer sa séve à mes pensées, je comprends pourquoi on interpose ces témoins muets, qui refoulent dans mon cœur les larmes qui tomberaient dans le cœur des miens!... Pour m'oublier plus vite, il faut que ma famille n'apprenne pas à me connaître!... Pour m'oublier plus vite, il faut que mes amis désapprennent de m'aimer!... Le monde s'engoue quelquefois de l'esprit, il faut que mon intelligence s'étiole! le monde a quelquefois pitié des victimes, il faut que mon innocence se renie!... il faut qu'elle meure avant moi...

Ces idées sont horribles... Je souffrais tant déjà! pour-

quoi les imposer comme une nouvelle torture à mes heures désolées?... La mort ramène à Dieu, la douleur en rapproche;... mais l'oubli, n'est-ce pas le néant?... Quand l'homme n'est plus aimé et qu'il n'aime plus, est-il bien sûr qu'il vive encore?... Le cœur, veuf d'amour, n'est-il pas athée comme l'âme veuve de foi?...

VIII

Les piqûres de mes sangsues se sont envenimées et l'enflure a gagné avec une rapidité extrême. Je me sens beaucoup plus oppressée. Je ne voudrais pas le dire cependant à M. Pourché, sœur Mélanie est infirmière, et ce serait elle peut-être qu'il gronderait.

. . . .

Je n'ai rien avoué au bon docteur, mais il a tout compris, et, sa tournée terminée, il est revenu seul s'asseoir à mon chevet.

— Je viens de m'entendre avec le directeur, m'a-t-il dit en me serrant affectueusement la main, et désormais je serai seul juge de l'opportunité de la présence de la sœur pendant mes visites. Ma loi, à moi, c'est de guérir mes malades, et je veux qu'on respecte mes droits comme je respecte ceux d'autrui.

— Que vous êtes bon, et que je suis reconnaissante!

— Reconnaissante?... pas assez. Pourquoi m'avoir laissé ignorer l'ordre qui vous enlevait votre manteau?

— Je craignais de vous brouiller avec le règlement.

— Le règlement fait ses affaires et moi les miennes. Suis-je, oui ou non, votre médecin et votre ami?

— Vous êtes pour moi une Providence.

— Eh bien! laissez-moi user de mes droits... Que jetez-vous sur vos épaules quand vous vous levez ou que vous vous mettez sur votre séant pour travailler ou lire?

— Rien, docteur. On ne m'a laissé que des mantelets de percale comme celui-ci.

— A merveille, et depuis un mois vous souffrez du froid?

— Un peu... c'est-à-dire, oui, beaucoup.

— Je m'en étais douté. De là cette fièvre presque continue, ces palpitations, ces graves désordres dans votre santé... Allons, allons, a repris l'excellent docteur en tirant de sa poche une longue chemise de laine blanche, allons, je vois qu'il faut agir en tyran. Cette robe, que vous passerez sous vos vêtements pour ne plus la quitter, est un antidote certain contre les pleurésies et les gastrites. Le médecin vous ordonne de la porter et l'ami vous en prie.

— J'obéirai au médecin et je deviendrai avec joie l'obligée de l'ami.

— Voilà une bonne parole. Est-elle dite une fois pour toutes?

— Mes larmes vous répondent pour moi.

. . . .

Lorsque sœur Mélanie est venue frictionner l'enflure de mes pieds, j'ai relevé la manche visible de mon mantelet de nuit pour lui montrer la manche invisible, toute douillette et velue, de ma robe de dessous... Elle a souri; mais portant aussitôt son doigt sur ses lèvres, elle m'a dit:

— Cachez vite. Mon cœur a vu, et, si mes yeux voyaient à leur tour, ne savez-vous pas que mes lèvres seraient forcées de parler?

IX

Aujourd'hui, dimanche, les offices ont duré plus longtemps que de coutume, et ma famille, en arrivant, a trouvé ma porte verrouillée.

Ma tante n'était jamais venue que précédée par une religieuse. Elle a cru que je m'étais enfermée en dedans, et m'a crié par le trou de la serrure:

— Ouvrez, Marie, ouvrez. C'est Adèle, c'est moi. Le gardien nous a dit que nous trouverions la sœur au second. Elle n'y est pas. Ouvrez vite pour que nous ayons le bonheur de vous embrasser une fois sans témoin.

— Mais, ma chère tante, ai-je crié à mon tour, je ne puis pas ouvrir. Je suis enfermée.

— Et s'il arrivait que vous vous sentiez plus mal, si un évanouissement survenait, que feriez-vous?

— Je souffrirais jusqu'à ce que le hasard amenât quelqu'un.

— Mon Dieu!... et moi qui étais tranquille! Vient-on du moins souvent voir s'il vous manque quelque chose?

— On vient deux fois par jour.

— Deux fois seulement?

— Tais-toi, maman, a dit ma cousine à voix basse. Si on t'entendait, on nous empêcherait de revenir dimanche.

— Je ne crie pas... mais quel souci n'aurai-je pas, maintenant que je l'aurai sans cesse devant les yeux, toute seule et délaissée sur son lit de douleur! Ah! ma fille, pourquoi l'avons-nous connue!

— Ne dis pas cela, maman, a repris Adèle d'un ton de reproche. Je me trouve plus heureuse de souffrir avec notre pauvre Marie que d'être contente sans elle.

Une sœur est venue enfin nous ouvrir... Mais tout le reste de la visite n'a guère été qu'un muet échange de larmes. Nous sentions cependant que nous ne nous étions jamais tant aimées, et, en me quittant, ma tante, pour la première fois, m'a appelée sa fille...

———

X

Je viens de trouver une lettre sous mon oreiller. C'est ma bonne tante sans doute qui l'y aura glissée... Voyons l'adresse... un de mes plus chers amis l'a écrite. Ouvrons vite... quelle lettre! et pourquoi l'ai-je ouverte? Elle m'apprend que M... quitte Tulle pour aller se fixer à Paris.

. . . .

De Montpellier à Paris, il y a la même distance à peu près que de Montpellier à Tulle... Oui, mais entre Paris et Montpellier, il y a le monde.

XI

Je souffre! le découragement me gagne. J'ai peur de céder à cette torpeur accablante qui saisit le pauvre voyageur égaré au milieu des neiges. Comme lui, je voudrais dormir, et comme lui, cependant, je sais qu'alors on ne s'éveille plus... Mais il n'a, lui, que sa vie à défendre, et j'ai à défendre ma raison... Il peut mourir sans regret et sans honte... et je ne peux mourir sans condamner au néant de ma tombe mon innocence et mon honneur, la vérité qui appartient à Dieu, et le nom que je tiens de mon père... Serai-je devenue lâche? Non... et cependant je voudrais dormir...

XII

Les amis qui s'étaient partagé mon infortune reprennent sans moi le chemin de la vie. Les uns, pour se distraire du souvenir, ont les labeurs incessants de l'étude, les préoccupations fiévreuses de l'ambition, une carrière à suivre, un but à atteindre. Les autres, pour se consoler de

l'absence, ont les sollicitudes absorbantes de la famille, ses devoirs, ses deuils ou ses joies, les stations *à deux* près d'une tombe, les causeries *à deux* près d'un berceau. Toutes ces existences, un moment détournées de leur voie, y sont rentrées. Tous les cercles, élargis un instant, se sont fermés... et nulle part ma place n'est restée vide... Chaque jour, je me sens plus près de mes morts, et, chaque jour aussi, je me sens plus loin de mes amis absents.

J'avais promis à M. de Tourdonnat de fixer chaque soir pour lui sur mon journal les impressions de ma journée. Je regrette de manquer à ma promesse; mais s'il y a cent façons de souffrir, il n'y a qu'un mot pour le dire : « Je souffre. »

Sur sept jours dont se compose la semaine, il en est un seul dont j'ai retenu le nom : le dimanche. Le reste du temps, je dors quand le sommeil me vient; je pleure quand Dieu m'envoie des larmes; je rêve ce que je n'ai plus la force de penser.

A part la visite du bon docteur, qui dure cinq minutes, et les deux visites de la religieuse, qui vient, accompagnée de Basson, m'apporter une tasse de chocolat à midi et une tasse de lait le soir, je ne vois que la supérieure en passant deux ou trois fois la semaine, et le directeur plus rarement.

J'avais essayé de faire un peu de tapisserie; mais j'ai peine à me tenir longtemps assise sur mon lit, et depuis que mon index m'a été signifié, je n'ai plus demandé de livres. Cette séquestration de ma pensée, cet isolement de tout ce qui pourrait la fortifier ou la grandir, ces mesures cruelles qui tendent à faire de moi une paria dans la patrie des intelligences, ces chaînes qu'on fait peser sur mon âme, me sont mille fois plus lourdes que celles qui n'entravaient que ma liberté et ne meurtrissaient que ma chair.

L'égalité devant la loi ne devrait-elle pas être l'égalité devant la souffrance? Là-bas, ces femmes auxquelles on voudrait m'assimiler, apprennent à lire, à écrire, à compter. On leur donne un état; on les instruit de leurs devoirs; on s'essaye sans relâche à les sauver du double écueil de leur ignorance et de leurs vices. Loin de rétrécir leur horizon moral, on l'agrandit; loin d'éteindre leur pensée, on la rallume, on l'épure...

Et moi, captive comme elles, on me mesure l'instruction comme on me mesure le soleil. Après m'avoir dépossédée de tout ce que je tenais du monde, on veut me déposséder encore de tout ce qui me vient de Dieu. On mutile mon intelligence; on la soumet à la pression de je ne sais quel règlement pneumatique, qui fait le vide autour d'elle, et qui me rendra folle après m'avoir rendue stupide.

Dieu seul cependant s'était réservé le droit d'infliger à sa créature la peine de la folie comme la peine de la mort. Il voulait que l'*irréparable* fût l'attribut de l'*infaillible*, et la croix du Christ, qui se dresse encore sur son Calvaire, dit au monde aveuglé : « Regarde, et souviens-toi que tu croyais faire acte de justice le jour où tu as tué le Verbe de ton Dieu. »

XIII

J'ai fait demander au directeur de me laisser seule une heure avec mon oncle. Le règlement lui a défendu de m'accorder cette grâce. C'est cruel! Il me semblait que je serais sauvée si je pouvais verser le trop-plein de mon cœur dans le cœur de mon oncle. Il me semblait que je reverrais clair en moi si je pouvais lui confier les doutes, les angoisses et les désespoirs qui agitent mon esprit du flux et reflux de leurs incessants orages.

Depuis que je souffre, je sens que la religion, dont on ne m'a guère enseigné que la lettre morte, est lumière, amour et vie. Je sens que le ciel et la terre, tout ce qui respire, comme tout ce qui est, révèlent à l'homme, en caractères vivants, l'incommensurable amour de son Créateur. Je le sens. Je le crois. Mais je ne sais pas faire acte de croyance... Je ne sais prier, hélas! qu'avec des mots. Si je distingue l'orient de l'occident du ciel, si je sais de quel côté le soleil se lève, mon âme attend encore la venue du jour.

. . . .

La supérieure m'a demandé si je voulais *voir* l'aumônier. J'allais répondre que je le *verrais* avec plaisir, lorsqu'elle m'a fermé la bouche, en ajoutant que cela ferait un excellent effet dans la maison... L'âme a sa pudeur comme le cœur.

XIV

C'est à l'horloge de Villers-Hellon qu'a sonné l'heure impatiemment attendue de mes quinze ans.

Ma mère y avait passé l'hiver dans une solitude absolue; et comme à la campagne l'hiver n'est animé que par l'attente du printemps, chaque après-midi, accompagnée d'une de mes vieilles *mies*, je m'en allais en plein champ interroger l'herbe et le bourgeon, l'insecte et le nuage, sur le retour plus ou moins prochain de l'avrillée et des beaux jours.

La nature, pour ceux qui l'aiment et qui savent l'étudier, a des oracles bien autrement sûrs, bien autrement aimables, que ces prédictions d'almanach écloses en décembre sous la barbe constellée du vieux Matthieu Laensberg, Liégeois.

Quand la dernière neige est tombée, quand la terre dé-

noue sa ceinture de givre, tout ce qui dort se réveille pour prophétiser le soleil; l'azur du ciel s'atiédit et s'éclaire. Entre les feuilles mortes commence à surgir l'herbe fluette, balançant à sa cime mille gouttelettes de rosée doublées d'or. Des troupes de moineaux francs s'abattent dans les chaumes; des bandes de pinçons se poursuivent dans les taillis. C'est alors que sur la lisière des blés on voit Jean Lapin se gratter la moustache, et qu'au fond du ravin la violette hâtive secoue sa cloche brune, pour sonner, dirait-on, les matines du printemps.

L'itinéraire de nos promenades ne variait jamais. Après avoir monté l'avenue du château, nous prenions à gauche un petit sentier qui longeait çà et là des prés et des garennes, et allait aboutir à un rond-point appelé le carrefour du Clos-Jacquin.

Au delà du carrefour, deux ruelles se croisaient dans des directions opposées. La première, encaissée entre deux talus tendus de ronces, de lierres et de houx sauvages, descendait au presbytère, dont l'humble parvis était presque toujours encombré de pauvres femmes, de vieillards et d'enfants. La seconde, qui serpentait à mi-côte, était bordée de haies vives et sablée de fin gravier. Le soleil y luisait à toute heure du jour, la pluie y séchait vite, le vent ne s'y engouffrait jamais. Ses courbes onduleuses et douces invitaient à la marche, et de dix en dix pas un accident de terrain, élargissant l'horizon, ajoutait tour à tour au panorama charmant du paysage un pan de forêt, la toiture rustique d'une ferme, le clocher d'un village, la tourelle ardoisée d'un château.

Un jour que le soleil, après une matinée pluvieuse, empourprait les nuages, comme naguère je le voyais ici les empourprer le soir, j'obtins de ma mère le don d'une de mes heures d'étude, pour en avoir une de plus à ma chère

promenade de midi, qui n'avait commencé qu'à deux. L'averse avait détrempé les chemins. Les brises folles qui s'élèvent aux approches du soir, en voletant dans les feuilles nouvelles, semaient la pluie sur la tête des piétons. A chaque goutte d'eau ma vieille *mie* criait à l'esquinancie, à la fluxion, au catarrhe; ses pieds se mouillaient aussi, et déjà elle se sentait un rhume aux talons. Elle prit le parti de s'adosser contre une meule, d'où elle pouvait me suivre de l'œil, et elle me laissa seule continuer ma promenade.

Notre vie a des souvenirs qui reçoivent leur relief des grandes ombres qu'y projettent ses phases. Ces souvenirs n'étonnent d'abord que les yeux; plus tard ils frappent l'imagination et commandent à la pensée.

Il y a bien loin, hélas!... bien loin d'ici à la patrie de mes quinze ans... bien loin de mon berceau à ma tombe! Cependant chaque détail de la scène que je vais raconter m'apparaît aussi clair, aussi distinct que si je la revoyais encore.

Ma mie installée à sa meule, j'étais rentrée dans la petite haie des garennes, j'allais, je venais; je faisais presque autant de pauses que de pas. J'aurais voulu contempler une à une les mille petites merveilles qui éclataient à mes regards. Ma course menaçait de s'éterniser, quand, dépassant un dernier coude du sentier pour arriver enfin au carrefour, je le vis envahi par une famille de mendiants bohémiens. . Je m'arrêtai d'abord; puis j'avançai un peu... Oh! ce tableau que cent fois j'ai revu en rêve sera toujours présent à mon souvenir...

A l'entrée du chemin creux, et d'un talus à l'autre, une natte bariolée avait été tendue. Des ronces nouées par un jonc servaient d'arc-boutant à la voûte, et le poids du tapis, faisant plier les tiges, imprimait à cette tente un ba-

lancement régulier et doux. A droite, trois garçonnets dormaient, enroulés les uns contre les autres, comme une nichée de louveteaux. A gauche, au milieu d'un fouillis de guenilles de toutes couleurs, une mère jeune encore allaitait deux enfants bizarrement langés. Une fillette de mon âge, accroupie sur ses talons, tressait ses cheveux en chantant, une autre femme glanait du bois sec dans les saules, et, en arrière, un homme ravivait le feu sous un chaudron de cuivre porté sur trois pieux.

Tandis que je restais interdite et quelque peu effrayée de la rencontre, les *bohèmes* ne semblaient même pas s'apercevoir de ma venue. Ils étaient là comme chez eux, avec le ciel pour toit, et le monde entier pour patrie. A mon tour je me sentais pour eux d'une race étrangère, et mon cœur ne leur disait pas : « mes frères, » comme il l'aurait dit à d'autres malheureux.

J'ai peur de ces débris de nations qui se survivent ainsi à travers les siècles. Sont-ils bénis ou réprouvés? gagnent-ils le droit de se reconstituer encore, ou sont-ils condamnés à s'éteindre dans la dégradation et l'oubli?

Pour rejoindre ma mie par la ruelle à mi-côte que nous prenions chaque jour, je n'avais qu'à traverser le haut du carrefour Jacquin, et à laisser la tribu bohémienne à ma gauche. C'est à quoi je me décidai en pressant le pas.

J'avais déjà atteint la jolie allée, quand une vieille femme, que je n'avais pas encore aperçue, vint à moi, et, portant brusquement sa main à ma mante, me saisissant le bras d'un geste impératif, elle s'écria d'un ton d'inspirée :

—Quand le père ne chante plus sur le rebord du nid, dans le nid la couvée souffre et s'alanguit... Le premier deuil est comme la première neige : bien d'autres le suivent... Entre le premier jour d'hiver et le dernier, qu'y a-t-il?..

La vieille s'arrêta, m'interrogeant de toute la fixité de ses grands yeux caves et noirs... J'étais glacée... Elle reprit :

— Oui, qu'y a-t-il? Il y a des jours qui ne sont ni des jours de printemps, ni des jours d'automne... Ce qui commence s'achève... Hiver dur, moisson mûre... malheur long, haut renom...

Sans rien comprendre à ces phrases paraboliques, elles m'effrayaient; mon cœur battait lourd, comme dans la suite je l'ai senti battre aux approches des grandes douleurs.

La sibylle tenait une baguette de noisetier, dépouillée de son écorce, à l'exception d'une bande qui s'y enroulait en forme de serpent.

Au moment où j'essayais de m'enfuir, elle me prit par la main, l'ouvrit grande au soleil, en suivit les lignes du bout de son bâton, et, sans daigner s'apercevoir de mon trouble, elle continua ainsi :

— Le soleil ne se couche pas où il se lève... Si la ligne de vie est longue, à deux endroits je la vois tranchée comme par la serpette du trépas.

Je repris un peu de courage, et je dis :

— La ligne de vie est longue; est-ce à dire que je vivrai longtemps?

— Les chemins plantés de croix vont loin.

— O mon Dieu !... me faudrait-il quitter la France?

— Il n'y a pas loin de fortune à misère, de bonheur à désespoir... Après les chaînes d'or, les chaînes de fer... où la prison commence, la patrie finit.

— Laissez-moi, m'écriai-je épouvantée, c'est assez... vous parlez comme Cagliostro. . par pitié, laissez-moi.

La bohémienne ne parut pas même m'entendre, et regarda ma main plus attentivement encore.

— Longue vie, longs orages... Lignes de vie et de mort, courant parallèlement, l'une au bonheur, l'autre au néant.

— Vivrai-je au moins jusqu'à trente ans?

— Les enfants, dans leurs désirs, y voient aussi clair que les fous. Ils aiment tous la jeunesse, et cependant écoutez bien : soleil d'été mûrit la foudre; — soleil d'automne mûrit les fruits.

Ma frayeur redoublait. Je voulais retenir mes larmes; elle éclatèrent en sanglots.

Ma douleur parut un compliment pour la vieille Gypsy. Adoucissant alors son regard fauve et sa voix métallique, elle se mit à chanter quelques couplets rhythmés dans une langue étrangère; puis elle fit tourner sa baguette sur ma main, et, coupant une petite branche de la haie, elle me la présenta en disant :

— Les épines fleurissent... courage... le malheur fleurira aussi. . . . .

. . . .

La haute raison de ma mère m'intimidait. Je n'osai lui confier mon aventure. Ce fut dans le cœur de mon grand-père que je courus en déposer le récit.

Le bien-aimé vieillard se mit à rire, et, par de douces caresses, calma mes frayeurs.

— Bien sûr au moins, grand-père, lui dis-je en le couvrant de baisers, vous ne me croyez pas condamnée à des malheurs épouvantables?

— Non, ma fille, et, si tu le permets, je continuerai de voir en toi une enfant gâtée, plutôt qu'une victime. Rassure-toi : J'ai été heureux; ta grand'mère a été heureuse; ta mère et tes tantes ont assez de bonheur aussi pour en répandre autour d'elles. Quels malheurs aurais-tu donc à craindre, à part les deuils inévitables de la vie et ces petits chagrins que rêvent les jeunes filles, pour se donner le

plaisir de pleurer? Sais-tu ce que c'est que cette vieille sorcière? Elle voyait le château à dix pas d'elle, et, ta main dans sa main, elle a voulu recommencer les prédictions de Cazotte. Elle t'a traitée en grande dame d'autrefois, sans se douter qu'en ta qualité de bourgeoise d'aujourd'hui tu n'as pas de révolutions à redouter.

— Et ces orages, ces croix, ces épines, qu'est-ce que cela veut dire?

— Ces croix et ces épines demandent du pain et un abri. Voilà tout. Je vais envoyer à souper à la rusée sibylle, et lui faire ouvrir une grange... Et demain elle aura trouvé un oracle qui te promettra la richesse, la puissance et la félicité.

Les paroles de mon grand-père me parurent plus sensées que les sentences de la bohémienne. J'y crus; seulement, comme j'avais quinze ans et de l'imagination, je piquai la branche d'épines sur le premier feuillet de mon album, et j'écrivis dessous un vers admirable de Schiller, dont je ne me souviens plus.

Plus tard, la petite branche et l'album ont reposé six mois sur ma table à écrire du Glandier... Plus tard, hélas! album et oracle ont été vendus à la criée, avec mes pauvres dépouilles, au profit de je ne sais qui. . . . . .

. . . .

Tout ce que les hommes ont pu me prendre, ils me l'ont pris... Silence!!! Celui qui fait fleurir la branche d'épines peut faire fleurir aussi la verge du malheur...

XV

Ce soir, comme Basson ouvrait la fenêtre pour renouveler un moment l'air de ma cellule, un moineau frileux,

en quête d'un gîte pour la dure saison, est venu se réfugier au coin de mon feu.

Le pauvret avait ses plumes saupoudrées de frimas. Il ne sautait que d'une jambe, ne volait que d'une aile... Je l'ai tout de suite déclaré mon hôte, et, reculant doucement ma chaise, j'ai essayé de lui faire comprendre qu'il eût à se regarder chez moi comme chez lui.

D'abord il a avancé d'un pas pour reculer de deux. Puis il a fait deux fois, en volant et d'un air assez effaré, le tour de ma chambre, s'est blotti dans les rideaux de mon lit, s'y est mal trouvé, est revenu vers la cheminée, et, apercevant quelques miettes de pain que j'y avais semées, il en a fait bien vite sa petite réfection. Ensuite il m'a regardée pour s'assurer sans doute si j'étais disposée à lui servir de Providence; et, après avoir bien vu que c'était moi qui devais être sa ménagère, il est allé se nicher sous la plaque du foyer en véritable sybarite très-décidé à prendre ses aises et à choisir les bons coins.

Pauvre petit moineau, qui viens chercher ton salut à l'ombre de mes grilles, ah! sois le bienvenu... Va, si je vis jusqu'au printemps, je te renverrai parmi les tiens avant même que tu songes à me quitter pour tes amours et ton nid... Je te renverrai... mais ne pars pas...

XVI

Je remarque un singulier changement dans la manière d'être des religieuses envers moi. Elles m'étudient à distance. Plus mes paroles sont simples, plus elles cherchent à les approfondir.

Il semble que le monde, le monde qu'elles ne doivent pas connaître, se soit personnifié en moi. Je suis devenue pour elles quelque chose comme le fruit défendu, comme

une embûche, comme une pierre d'achoppement. Elles rêvent en face de moi, dans ma pauvre cellule, à je ne sais quelles pompes mondaines que je dois pleurer. On dirait qu'elles s'attendent à me voir transformer en Madeleine.

Ah! mes sœurs, si les fumées du monde m'ont étourdi la tête, elles ne m'ont pas gâté le cœur... Je n'ai pas le moindre petit bijou à sacrifier, pas de mauvais livres à jeter au feu, pas de *mea culpa* publics à frapper trois fois sur ma poitrine.

Pauvres filles! elles croient que le bonheur de la vie est d'autant plus dangereux qu'il a été plus brillant; elles se figurent le monde émaillé de roses depuis l'heure joyeuse du premier jour jusqu'à l'heure funèbre du dernier.

Détrompez-vous, mes sœurs. Le monde, c'est le grand Calvaire que chacun gravit à son tour en portant sa croix. Le monde, c'est la vie, pour tous avec ses exigences, ses déceptions et ses douleurs; c'est cette chose qui, à la minute où j'écris, n'est déjà plus ce qu'elle a été, qui ne sera jamais ce qu'elle devait être; c'est le lendemain désenchanté du désir, ou la veille tourmentée de l'attente; c'est le réveil du rêve; c'est le désespoir de l'espérance.

Il n'y a plus de paradis terrestre, mes sœurs; demandez-le à l'orgueil. Si vous gagnez beaucoup en vous dévouant aux souffrances de vos frères, vous avez gagné encore plus en abdiquant les pompes du siècle. Croyez-le, ce sont de pauvres joies que les joies qui ne sont pas les vôtres; c'est un pauvre monde que ce bas monde; c'est une grande misère que tout cet appareil dont on éblouit les yeux pour tromper les cœurs.

Voyez, mes sœurs, et ne vous plaignez pas.

XVII

Cette nuit, j'ai lu alternativement l'Évangile et l'*Imita-*

tion de Jésus-Christ, le livre d'un Dieu et le livre d'un saint.

L'Évangile ouvre une ère nouvelle, rattache l'homme à l'homme, la famille à la cité, les peuples aux peuples, pour sauver l'humanité.

L'*Imitation* détache l'homme du monde pour le sauver.

L'Évangile fait rayonner l'âme en dehors, agrandit le cœur et l'excite d'autant plus à souffrir, qu'il lui apprend mieux à aimer. L'Évangile veut la victoire après la lutte, la vie militante et la mort méritoire, la pureté acquise plutôt que conservée. L'Évangile veut que l'esprit de sacrifice renouvelle le monde par l'amour.

L'*Imitation* concentre les rayons de l'âme en dedans de la créature pour la ramener au ciel, parée de tout l'éclat de sa pureté primitive.

L'Évangile nous montre le prix des souffrances; l'*Imitation* nous apprend comment on l'obtient.

O Jésus! votre loi renferme le secret de ma vie. Vous avez refusé la myrrhe... laissez-moi aussi la conscience de mes douleurs, afin que je ne quitte pas une tombe pour une autre tombe, afin que j'accepte en chrétienne ce que ma faiblesse de femme repousserait. O Jésus! j'ai mesuré mes forces, ce sont celles du roseau. Chaque fois que j'ai cru à mon courage, l'adversité, en soufflant, m'a fait plier et gémir. Je comprends ce qui est grand; donnez-moi les ailes de la foi pour y atteindre. Je comprends ce qui est vrai; donnez-moi les flammes de la charité pour l'aimer.

XVIII

La supérieure m'a fait une petite visite ce soir. Elle revenait de l'église, tout émerveillée d'un prédicateur qu'elle avait entendu pour la première fois.

— Si vous saviez, m'a-t-elle dit, comme sa voix gronde

et touche en même temps. Il nous a fait pleurer toutes.

— Pleurer? Pourrais-je le voir?

— Cela ne me paraît pas impossible. Voulez-vous que j'en parle à M. le directeur?

— Je vous en prie.

. . . .

Ah! combien je me sens plus tranquille! cette voix sereine et lumineuse que je cherchais, je vais la trouver! cet éclair de vérité qui pouvait seul illuminer mes ténèbres, une parole bénie va le faire briller à mes yeux!

Les forts sont doux. Je vais oser pleurer haut toutes mes faiblesses, je vais oser souffrir haut toutes mes douleurs... Demain j'aurai un ami que je ne devrai qu'à Dieu; demain mon âme aura trouvé un père. . . . .

. . . .

M. Chap . . n'a pas rejeté ma prière. Sœur Philomène vient m'annoncer pour demain la visite de M. l'abbé ***.

Je souffrais tant! Merci, mon Dieu, merci!

LIVRE VI

I

J'étais prête... mon âme allait s'ouvrir à la sainte parole du prêtre, à la douce lumière du ciel... et c'est la foudre qui est venue la sillonner de ses éclairs!...

Paix à l'homme! respect au prêtre!... que mon silence monte à Dieu!... et cependant...

Un jour de sabbat, Jésus entra dans une synagogue, et prenant le livre d'Isaïe, il lut:

« L'Esprit du Seigneur est sur moi... C'est pourquoi j'ai été envoyé pour consoler les pauvres, guérir les cœurs brisés, délivrer les captifs, rendre la lumière aux aveugles, et annoncer à tous le jour de la rétribution et de l'espérance. »

. . . .
. . . .

II

Quelle nuit!... Je sens toute l'horreur de ma position... On vient de me le dire... ce ne sont pas seulement quelques hommes qui ont intérêt à me perdre... c'est tout un monde, armé de la loi, qui veut me voir oubliée et réprouvée, morte ou folle...

Faut-il donc que j'envie le sort des coupables! Faut-il que j'envie les consciences doublées de remords, les cœurs noyés de larmes vives, les âmes souillées de sang qui crie!.... Non, ce n'est pas possible, et cependant j'entends encore ces paroles foudroyantes..... « Innocente! innocente!... où cela vous mènera-t-il de le dire? »

Hélas! personne ne m'écoute plus... Personne ne veut plus me croire... La haine se souvient; l'amitié oublie... et Dieu, on l'a dit, Dieu, qui m'aurait aimée *repentie*, ne m'aime pas victime.

Quelle nuit! ma raison délire... ma conscience affolée se renie presque elle-même.

III

Pauvre Basson m'a veillée... J'ai eu la fièvre, le délire... J'ai horriblement souffert... et maintenant je souffre encore plus... je me souviens.

Pour prévenir le retour des paroxysmes, la sœur *** est

venue vers le soir m'appliquer des sinapismes et quelques sangsues. Elle était plus pâle que de coutume. J'ai compris pourquoi, et j'ai profité d'un moment où elle était seule à mon chevet pour la remercier de tous ses soins.

— Ne m'en remerciez pas, m'a-t-elle dit en me souriant tristement. Il paraît que c'est une faute de s'attacher si vite, et notre règle exige que j'essaye de m'en corriger.

— Quoi! ma sœur, vous ne m'aimerez plus?

— C'est-à-dire que je m'efforcerai de vaincre le penchant de mon cœur. Chère madame Marie, a repris la religieuse avec embarras, j'ai eu tort de vous confier ce qui me rendait triste. Vous allez en vouloir à notre mère supérieure, et ce n'est pas elle cependant qui a craint la première que nous ne nous attachions trop à vous... On lui a dit qu'elle y prît garde, que le monde ne semait des fleurs qu'à l'entour des précipices, et que plus vous nous paraissiez aimable et bonne, plus nous devions nous défier de vous. On a même ajouté...

— Achevez, ma sœur, on doit la vérité à ceux qu'on aime.

— Eh bien! on a dit que si l'une de nous était assez imprudente et assez folle pour se lier d'amitié avec vous, elle était d'avance perdue pour le ciel.

— Et sans doute vous appelez cela de la charité? ai-je dit à la sœur, en me reculant d'elle peu à peu.

— Hélas! non, mais certainement celui qui parlait ainsi avait sur vous des vues de salut et de miséricorde. Il voudrait vous voir entrer de bon cœur dans la voie des modifications et des souffrances. Les saints se réjouissaient quand le monde les croyait coupables. Tout justes et méritants qu'ils étaient, ils ont tous été persécutés ou trahis. C'est là leur gloire, madame.

— Oui... mais est-ce la gloire aussi de leurs persécuteurs,

et faut-il les honorer, à titre de faiseurs de saints?..... Ma sœur, ai-je repris avec plus de calme, autant j'étais heureuse que vous m'aimiez, quand je m'imaginais être *votre bonne action*, autant j'en serais triste, maintenant que je ne dois plus être que *votre désobéissance* et *votre remords*. Respectez les ordres de votre supérieure, et, je vous le demande en grâce, ne vous damnez pas en m'aimant.

. . . .

Cette scène m'avait fait mal. La sœur, aussi émue que moi, s'est assise au pied de mon lit, et tirant un chapelet de sa poche, elle a commencé à le réciter à voix basse. Arrivée à la fin de sa première dizaine, elle m'a saisi la main, et m'a dit timidement :

— Madame Marie, vous accepterez bien mes prières? On ne m'a pas défendu de prier pour vous...

— Vraiment! ai-je répondu avec amertume. Alors, j'ai bien peur qu'on vous ait fait commencer une neuvaine, pour obtenir du ciel ma conversion et *l'aveu de mon crime?*

— Qui a pu vous dire cela? s'est écriée la sœur en devenant plus rouge qu'une cerise. On nous avait tant recommandé le secret!

Basson, qui rentrait en ce moment, m'a empêchée de répondre... Qu'aurais-je dit?... la pauvre sœur était si naïvement indiscrète et cruelle; elle mettait tant de cœur à se montrer sans cœur; elle se donait tant de peine pour ne pas m'aimer, qu'il y aurait eu de l'ingratitude de ma part à lui garder rancune. Qu'importent ses paroles?... je l'ai surprise pleurer.

IV

Que viens-je d'apprendre? et quelle nouvelle épreuve, ô mon Dieu!

Dimanche dernier, le prédicateur d'une des églises de la ville, prêchant sur les dangers du monde, a dit :

« Mes frères, savez-vous ce que c'est qu'aimer Dieu?... Aimer Dieu, c'est maudire les maximes du siècle ; c'est vouer anathème à ces voix de l'abîme qui font vos fils impies, vos filles déhontées et vos femmes adultères; qui enseignent le vice et professent le crime; qui aiguisent le poignard et versent le poison..... »

Ministre de Jésus-Christ, jusque-là votre parole est chrétienne, mais vous avez dit encore :

« Mes frères, je n'ajouterai rien, car ce que je vous dis, *le scandale d'un exemple récent le confirme, et la preuve en est trop près de vous, pour que jamais vous puissiez l'oublier.* »

Au moment où le prédicateur prononçait de sa voix la plus forte ces dernières paroles, un frémissement a parcouru l'auditoire, et les regards se sont tournés vers mon digne oncle, assis dans la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul, dont tout bas sans doute il invoquait la charité... Il n'a pas rougi, car il croit en moi... mais qu'il a dû souffrir!...

Je ne tiens pas ces détails de mon oncle. Il voulait m'en épargner le chagrin. C'est dans un moment d'émotion qu'ils ont échappé à la sensibilité d'un de ses fils.

On me veut dans la voie des humiliations... Pourquoi m'y jeter?... Qu'on attende que j'y entre moi-même, pour en conquérir le prix...

V

Toutes ces scènes m'ont brisée. Je suis si faible que je ne puis ni tout à fait m'éveiller, ni tout à fait dormir. Durant le jour, mes idées me pèsent comme un cercle de plomb. Je ne les chasse pas, je les souffre... Le soir venu,

au contraire, je les sens se dilater peu à peu, se fondre et bouillonner dans mon cerveau. Mes joues s'enflamment, mon regard perce et brûle ma paupière. Mes souvenirs sont mes désespoirs... L'on dirait alors que mon être se dédouble et que je me sens mourir dans chacune des émanations de ma pensée.

. . . .

Chaque nuit, à neuf heures du soir, Basson déroule un matelas au pied de mon lit, et s'y couche. L'excellente créature est si enchantée de pouvoir parler, qu'elle cause des heures entières, s'endort en racontant, et finit son histoire en rêve... Je l'écoute avec une attention machinale; mais sa parole n'est qu'un bruit, qui tantôt m'irrite et tantôt m'étourdit.

S'il est pour moi quelques minutes de distraction et d'oubli, c'est le soir, lorsque la sœur est sortie et que ma cellule est close. Je tire de dessous mes couvertures l'épargne de mes provisions du jour, qui devient le souper friand de ma garde-malade. A chaque mets, la pauvre femme pousse un cri de joie. Je la vois mordre, à belles dents gourmandes et rieuses, dans son petit pain blanc, qu'elle nomme son gâteau des rois... Je la vois sourire à son chocolat, écrémer sa tasse d'une main si parcimonieuse et légère, que chaque petite bouchée lui semble un gros larcin à ses jouissances à venir. Si c'est un bonbon qu'elle découvre, elle le comtemple, le tourne, le retourne vingt fois dans sa main, projette tout haut de le garder, le pose, le reprend encore, l'approche, tremblante, de ses lèvres, le retire, voudrait ne le sucer qu'un peu, le suce à peine du bout effilé de sa langue... et finit par le sucer si bien, que, le pauvre bonbon consommé, elle s'étonne et se dépite de s'être volé sottement son régal sucré du matin.

C'est alors qu'elle entame le chapitre de son mari et de

ses enfants. Il y a bientôt quatre ans qu'elle n'a reçu de leurs nouvelles, et son regard me prie d'intervenir entre elle et eux... « Si je voyais seulement, me disait-elle hier, une lettre timbrée de Saint-Étienne, quelle consolation ce serait pour moi d'épeler les lettres du nom de mon pays, de baiser le papier que mes petits *touche-à-tout* auraient froissé de leurs mains, de respirer dans ses plis cette *bonne* odeur de houille, qui a été le parfum de mes premières années, et que je ne sens plus depuis si longtemps!... Dites, ma chère dame : croyez-vous qu'il me faudra mourir sans avoir ce bonheur?... »

Je n'ai pas répondu...

VI

Noël.

A minuit, toutes les cloches se sont ébranlées pour chanter avant le jour l'aube du jour nouveau. Les ténèbres pèsent encore sur la terre, mais l'espérance salue le soleil du lendemain; la foi devance l'heure pour bénir la venue du Sauveur. C'est la fête de la promesse, du salut et de l'avenir... Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous se lèvent, et, bravant la bise, s'en vont vers l'orient adorer le Désiré des nations.

Noël! Noël!

Ici même, dans la prison, les lampes se rallument, les portes s'ouvrent, la chapelle est parée... Toutes les voix entonnent l'hymne solennelle de la rédemption et de l'amour...

Et moi, je suis seule! ma lampe reste éteinte! mes verrous sont scellés!... Moi, je garde mon deuil!...

Pourquoi irais-je avec ceux qui prient, qui implorent, qui espèrent?.. Je n'attends, je n'implore, je n'espère rien!...

VII

Aujourd'hui, pendant que Basson faisait mon lit, et que sœur Philomène égrenait son chapelet à l'écart, je me suis approchée de la fenêtre.

La nuit mêlait déjà ses brumes nacrées aux nuées houleuses d'un jour pluvieux. Quelques flocons de neige volent dans l'air, et chaque fois qu'un de ces blancs papillons de la mort se heurtait à mes carreaux, je le voyais s'évanouir peu à peu, et ne laisser qu'une larme à la place où il s'était posé.

Tout à coup, la cloche de la prison a retenti lourdement, coupant le silence de notes graves et plaintives, sans autre lien d'harmonie entre elles que le dernier frisson de leur dernier soupir. Une croix de cuivre portée par des mains invisibles et vacillantes, a traversé le cloître qui mène à la chapelle. Comme un météore de deuil et de pardon, un prêtre en surplis suivait de près la croix, et, à quelques pas derrière lui, s'avançait une pauvre bière entourée de détenues qui pleuraient.

Dieu venait sans doute d'endormir une douleur et de gracier une âme... J'ai salué de mes larmes le lugubre cortége, et, me tournant vers sœur Philomène, je l'ai priée de me dire l'âge et le nom de l'heureuse morte qui passait.

— C'est une mère de cinq enfants, m'a-t-elle dit, venue ici pour avoir volé, je crois, quelques sacs de pommes de terre. Je ne sais pas son âge. Elle allait sortir dans moins de deux mois, mais l'impatience lui a brûlé le sang, et elle est morte de sa joie.

— Pauvre mère! Ses enfants pourront-ils, du moins, venir reconnaître sa tombe dans le cimetière de la prison?

— Le cimetière! la prison n'en a pas. Lorsqu'une de

nos femmes meurt, on la porte à l'église, et ensuite on va la déposer dans un petit cachot réservé à cet usage, derrière le chemin de ronde... Puis, le soir, on met le cadavre dans un sac, et on l'emporte à l'amphithéâtre de l'École de médecine, où les étudiants le dissèquent...

— Pour nous empêcher de mourir, n'est-ce pas?

— Non, certainement! s'est écriée Basson en colère; pour notre argent... car il faut vous tout dire, madame; si, vivantes, nous ne valons pas grand'chose, trépassées, on nous achète à beaux écus comptant.

Sœur Philomène a imposé silence à Basson, qui est sortie avec elle en grondant.

. . . .

Restée seule dans ma cellule, je me suis sentie froid à l'âme... Tout, tout... jusqu'à la mort, est donc horrible ici!

VIII

J'ai vainement essayé de cacher à ma famille tout ce que je souffrais depuis la visite de M. ***. Ma tante a tout compris, et m'a priée de lui permettre d'user de ses droits de mère, en m'envoyant l'abbé Coural, qui est depuis longtemps le directeur de sa conscience.

— Est-il jeune? ai-je demandé à ma tante, avec le désir secret de trouver quelque bonne raison d'éluder sa venue.

— Non... il aura pour vous l'âge d'un père.

— A-t-il de la réputation?

— Beaucoup, parmi les malheureux et les pauvres.

— Prêche-t-il?

— Par l'exemple.

— A-t-il de l'esprit?

— Comme en avait saint Vincent de Paul.

— Vous a-t-il parlé de moi?

— Il a pleuré sur vous.

— Merci, ma tante, l'abbé Coural peut venir, je l'attendrai demain.

. . . .

Cette après-dînée, au moment où j'y pensais le moins, ma porte s'est ouverte doucement, et j'ai vu entrer chez moi l'apôtre dont ma tante m'avait parlé la veille. Il ressemblait si fort à ses vertus, que je l'ai salué sur-le-champ du nom de père... Pour lui, promenant ses regards tristes et doux sur les murs de ma cellule, il a paru se recueillir pour quelques instants, et m'a dit bientôt d'une voix émue :

— Dieu vous aime, ma fille... Il vous avait tout donné... il vous a tout repris... Bénissez son saint nom.

— Dieu n'aime que les repentirs éclatants, ai-je répondu en maîtrisant mal ma rancune. Mes larmes sont inutiles à sa gloire. Pourquoi daignerait-il les compter?

— Assez, assez, mon enfant; soyez généreuse, ne me forcez pas de juger ce que la charité m'ordonne de taire. Le zèle le plus pur peut avoir ses écarts... mais les imperfections de l'homme peuvent-elles jamais déteindre sur les perfections de Dieu? Votre cœur ne vous a-t-il pas dit que, si notre Père des cieux accourt auprès du coupable qui l'appelle, il demeure comme un ami auprès du malheureux qui se confie en lui et qui l'aime? Vous vous croyez seule ici... et moi je vois la croix de Jésus-Christ qui fait face à votre croix... Je vous vois défendue par les souffrances d'un Dieu; je vous sens gardée par son amour...

— Que vos paroles me font de bien! Ah! pourquoi n'êtes-vous pas venu le premier? J'aurais pu peut-être vaincre mon mal, et j'ai peur maintenant d'être vaincue par lui.

— Confiance, ma chère fille!... la foi ne peut pas mourir dans votre cœur, car la foi, c'est pour vous l'espérance.

— Je pense comme vous, mon père, mais je sens autrement. Mon désespoir n'est pas seulement une douleur de l'âme, c'est une affection du corps. Je ne suis plus maîtresse de mes pensées; elles m'échappent pour s'allumer à la fièvre qui brûle mon sang, pour s'incarner, en quelque sorte, dans la partie matérielle de mon être. Je souffre tant, que je me surprends quelquefois à me croire folle.

L'abbé Coural m'a regardée quelques instants en silence; puis il m'a dit d'une voix douce et solennelle :

— Mon enfant, Dieu est juste... Il peut vous éprouver longtemps encore; il peut vous redemander la vie qu'il vous avait prêtée; mais il n'éteindra pas votre conscience; il vous laissera le *souvenir* jusqu'à votre heure dernière, pour que vous pardonniez avec plus de mérite, et que vous souffriez avec plus de fruit. Je reviendrai demain, je reviendrai tous les jours, jusqu'à ce que vous soyez mieux; nous aimerons Dieu à deux cœurs... Je vous confierai mes projets, vous pourrez m'aider à faire le bien : la charité bannira le désespoir de votre âme... et vous comprendrez bientôt que souffrir... souffrir ainsi, c'est vivre dans l'acception la plus sublime et la plus *juste* de ce mot.

— Et s'il n'est plus temps, mon bon père?... si le désespoir a déjà donné des arrhes à la mort?

— Eh bien! ma fille, la charité, qui devait vous aider à vivre, vous aidera mieux encore à mourir. Elle vous apprendra comment vous devez pardonner à vos ennemis, et ce pardon sera votre linceul de gloire pour paraître devant Dieu.

. . . .

L'abbé Coural parti, j'ai pu pleurer... mon cœur souffre moins, mais ma tête brûle toujours.

IX

J'ai eu ce soir la visite de M. Rouleaux-Dugage, successeur de M. Bégé.

A la première vue, on reconnaît en lui le préfet, et, au premier mot, l'homme de haute intelligence et de noble cœur.

M. Rouleaux s'est informé avec intérêt de ma santé. Je lui ai dit qu'aujourd'hui, comme hier, je souffrais, et que demain, comme aujourd'hui, je souffrirais encore... Il m'a répondu avec un accent de loyale bonté :

« Je le comprends, madame, et je le comprends si bien, que je n'ose pas vous dire que l'espérance est tout à la fois pour vous un devoir et un droit. » Je me suis inclinée sans répondre. Le silence est le verbe du cœur.

X

1er Janvier.

O mes amis! vous fêtez la jeune année qui vient de naître; et moi, je pleure la vieille année qui n'est plus. Le temps, qui entraîne tout, me laisse... le temps, qui change tout, ne change rien pour moi... Ce que les jours, les mois, les années, vous apportent, les jours, les mois, les années, me l'enlèvent. Tous les souhaits de bonheur que je forme pour vous sont des germes de douleur que j'attire sur moi. Chacun de mes vœux m'endette d'une larme... Cependant, ô mes amis! toutes mes prières vous gardent, et tous mes souhaits vous veulent heureux...

. . . .

M. Pourché est entré le premier dans ma cellule. Il m'a

trouvé plus de fièvre, et m'a dit que ce régime d'insomnie et de larmes me tuerait... Merci, bon docteur, vos craintes sont mes étrennes. Elles font mieux que me souhaiter une bonne année... Elles me la promettent, merci!...

. . . .

Le premier de l'an n'étant pas un dimanche, je n'ai pas vu ma famille; mais, vers midi, les enfants d'Eugène m'ont apporté les vœux et les baisers de tous et de chacun.

J'avais été prévenue la veille de la visite des chers petits, et saint Janvier avait fait pleuvoir un déluge de bêtes sur mon lit. Le bonheur a été complet, et cette belle joie d'enfant, expansive et bruyante, en m'étourdissant le cœur, m'a séché les yeux.

Il fallait voir, à chaque surprise nouvelle, mon petit neveu, avec sa prunelle ardente, bondir de joie et me tendre sa joue à baiser, tandis que sa sœur, plus âgée de deux ans, m'exprimait sa reconnaissance par de petits mots aimables et câlins.

— Tante Marie, me disait-elle, bravement perchée sur une chaise qu'elle avait poussée tout contre mon chevet; tante Marie, maman m'a recommandé de bien vous désennuyer, mais pour cela il faudrait vous lever un peu et ne pas rester dans une chambre si triste... Le soleil ne s'y voit pas, venez avec nous .. Vous vous aimerez mieux à la maison qu'ici, où tout est laid... mais vraiment très-laid!

J'ai embrassé Céleste, et je l'ai tenue quelques moments serrée dans mes bras. Je ne voulais pas qu'elle me vît pleurer... mais une de mes larmes a mouillé sa joue, et l'aimable enfant a repris avec une adorable petite dissimulation :

— Qu'est-ce que je disais donc?... Je ne l'avais pas bien vue, cette chambre... elle est fort belle... et quant à moi

je m'y plais beaucoup.. Tous ces meubles qu'il y a chez nous, ça empêche de sauter à la corde... C'est bien plus commode de n'en pas avoir... n'est-ce pas, Étienne?

Dieu mire sa grâce dans le cœur des enfants.

XI

Souffre-t-on beaucoup pour mourir? Moins, j'en suis sûre, qu'on ne souffre pour vivre. Autrefois j'avais peur de la mort, et je la traitais en ennemie... aujourd'hui je la rêve souriante et douce, et je la nomme tout bas la libératrice. Je sens que son étreinte ne brise que nos chaînes... je sens que son froid baiser endort plus de douleurs qu'il n'éteint de joies.

L'enfant naît à la vie en jetant un cri d'angoisse..... L'homme qui naît à l'éternité devrait-il verser des pleurs?...

XII

La femme de Socrate se désolait à la pensée que les juges qui avaient porté la sentence de mort contre son époux l'avaient condamné innocent.

« Aimerais-tu mieux, lui dit Socrate, qu'ils m'eussent condamné coupable? »

. . . .

Le châtiment n'atteint que le crime... Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu!

. . . .

. . . .

Un rayon de soleil m'a ouvert les yeux. J'avais calculé qu'il me restait encore dix minutes d'attente, lorsque mes verrous se sont tirés pour laisser passer ma visite dominicale.

Adèle est venue à moi la première, me jetant un bras autour du cou, un nom dans l'oreille, un baiser au front. Ma tante et mon oncle, pour me donner leur bonjour, m'ont dit qu'ils m'aimaient. Gustave voudrait faire refleurir toutes les violettes, parce que ces pauvres fleurs me font rêver de liberté, de bonheur d'autrefois.

Eugène s'est assis près de mon chevet, me rappelant qu'avant de nous connaître nous nous étions reconnus, tant il y avait en nous de cette sympathie innée qui fait les cœurs cousins en dépit des distances, qui fait dire à deux regards se rencontrant pour la première fois: « C'est vous! c'est moi! c'est nous! »

Après Eugène, c'était Élisa, sa jolie petite femme, plus jeune que moi d'une année, et déjà parée des joyaux qui font l'orgueil des mères. De chacune de ses mains elle retenait un ange d'hier.

Toute cette heure a été belle et calme... la dernière peut-être que Dieu me donne... Le soleil projetait de ces larges rayons sablés d'or, dans lesquels viennent danser, tourbillonner, tous les atomes de l'air. Les enfants jetaient de petits rires clairs aux échos, faisaient de la gymnastique avec les barreaux de fer de mon lit, se cachaient sous mon oreiller, sautaient, grimpaient, tombaient, se faisaient un peu de mal et le pleuraient beaucoup, pour se faire consoler par un bonbon et guérir par un baiser.

Enfin nous étions gardés par une religieuse aimable et bonne, dont les yeux ne regardaient pas pour voir, et qui s'était assise assez loin de nous pour achever, disait-elle, une lecture commencée.

Ce souvenir du nouvel an ne sera-t-il pas comme le rayon de lumière qui se ravive pour annoncer qu'il s'éteint?...

LIVRE VII

I

Mes douleurs de tête deviennent insupportables; d'heure en heure, je sens se rétrécir le cercle d'airain qui serre mon front. Mes mains brûlent, et j'ai froid. Une force inquiète me chasse hors de mon lit, et je n'ai pas touché le pavé, que mes yeux se voilent, et que je tombe évanouie dans les bras de Basson.

La pauvre femme ne me quitte ni jour ni nuit; mais le bruit de ses paroles, qui me berçait d'abord, me fatigue et m'irrite. J'ai peur d'être bientôt hors d'état de la laisser parler... Ah! que je voudrais mourir vite!

II

J'ai voulu me voir encore une fois, et Adèle m'a fait parvenir, en dépit des consignes, un petit miroir de poche qui avait appartenu à son frère.

Que je suis changée!

Mes yeux ont un éclat qui glace. Leurs prunelles ardentes semblent prêtes à trouer leur orbite, pour n'y plus regarder qu'en dedans. La pâleur de mon front est terreuse. Mes joues sont plus décolorées encore, et, de chaque côté de ma bouche, l'ongle bleu de la mort a creusé déjà ce trait grimaçant et hideux, spectre moqueur des sourires éteints...

J'ai fait signe à Adèle d'emporter le miroir, et, renversant ma tête sur l'épaule de ma tante, je me suis mise à pleurer.

. . . .

Serais-je donc encore assez femme pour bouder la mort de ce qu'elle est si laide?...

L'hiver engendre le printemps; la nuit enfante l'aurore; la mort mène à la vie, et la tombe mène au ciel!

III

J'ai voulu savoir de quel nom la science baptisait mes souffrances. C'est tout à la fois une fièvre nerveuse et une nostalgie : le mal du pays pour l'exilé, le mal du soleil pour le captif.

Les soldats suisses enrégimentés à Paris mouraient en cherchant de l'âme, à l'horizon, la ligne bleue de leurs montagnes. Comment pourrais-je guérir de mon ennui, moi qui porte le deuil de ma vie, qui ai perdu l'honneur, et qui le pleure!

IV

La visite de M. Pourché a été plus longue qu'à l'ordinaire. Son regard sérieux et méditatif semblait sommer ma douleur de lui livrer ses secrets. Il a commencé à écrire une ordonnance; puis il l'a déchirée et m'a dit :

— Pourquoi ne prenez-vous pas les remèdes que je vous prescris?

— Parce que ce serait boire la vie, et qu'à cette pensée tout mon être se révolte.

— Ainsi, madame, vous vous laissez mourir?

— Oui et non, docteur, car j'ai perdu l'usage de ma volonté. J'obéis à des sensations, auxquelles j'appartiens, plutôt qu'elles ne m'appartiennent... Hélas! je vous le jure, mon dégoût de la vie n'est ni prémédité, ni raisonné : c'est de la lassitude, de l'anéantissement; c'est

quelque chose d'instinctif qui me détache de tout ce qui est, en me rendant tout antipathique et contraire.

— Avez-vous au moins essayé de combattre ces répugnances, et de lutter contre le mal?

— Je l'ai essayé, docteur, et toujours le mal m'a vaincue. Chaque fois que j'ai voulu prendre de force un des médicaments que vous ordonniez, il s'en est suivi des spasmes, des étouffements, qui persistaient jusqu'à ce que l'estomac eût rejeté le remède qu'on lui avait administré malgré lui... Ah! croyez-le, docteur, mon état est cruel; toutes les impressions extérieures me blessent, le contact de la vie, sous tous ses aspects et sous toutes ses formes, m'est un supplice atroce... La moindre clarté du jour me cause une douleur aiguë, et le plus léger bruit refoule avec tant de violence les battements de la vie dans mon cœur, que je ne peux plus le supporter sans me trouver mal. Ce désir impérieux de mourir, qui est en moi et malgré moi, n'est qu'un invincible besoin de repos... le sommeil de la dernière heure m'a gagnée... Plaignez-moi, monsieur, plaignez-moi... car je n'ai pas vécu, et j'aurais voulu vivre, car c'est la vie encore que je cherche dans la mort!...

Un spasme violent m'a rejetée à demi évanouie sur mon oreiller. La sœur *** a aidé M. Pourché à me frotter d'éther la paume des mains et le front; puis elle a dit:

— Monsieur le docteur, ne craignez-vous pas que madame ne soit homicide d'elle-même?

— Je ne le crains pas, ma sœur, a répondu M. Pourché d'un ton sévère, et votre conscience peut être en repos. Madame Marie n'a pas besoin de recourir au suicide... la douleur la tue.

. . . .

La douleur me tue! Merci, bon docteur; ces paroles me consolent.

V

Je comprends, à la physionomie sérieuse de ceux qui m'abordent, que je suis plus malade, et cependant je souffre moins... Il se passe des journées entières sans que je reprenne le sentiment de moi-même. Le silence m'engourdit; mais au moindre bruit mon cœur se distend et se gonfle. Il pèse sur ma poitrine, et l'on dirait qu'il va s'affranchir des liens de chair qui l'enserrent... Je marche à l'agonie.

. . . .

Hier, je me suis fait porter à la croisée. Le ciel, gris et bas, était encore sali par l'écume mouvante des nuages, que le vent chassait devant lui comme un troupeau de fantômes. Le mûrier de la cour tordait en frissonnant ses branches nues, marbrées de givre, et à la fenêtre d'une des pauvres maisons voisines, une vieille femme en haillons réchauffait sous son haleine les petites mains glacées de deux enfants en pleurs.

Quelle tristesse ! quel deuil !... et cependant c'est là l'image que je cherchais ; c'est ainsi que je voulais revoir la terre pour la dernière fois... Si le printemps renaissait, si les rayons du même soleil qui teint de bleu les pervenches revenaient se jouer sur le rebord des toits, si les oiseaux chantaient, si la brise en passant m'apportait ses caresses, peut-être retrouverais-je trop de force pour me sentir mourir ?

VI

Je suis restée quelques jours sans pouvoir écrire; je veux cependant que mes dernières pensées retournent à ceux que j'aime, comme le legs suprême de mon suprême adieu. Lorsque ma main défaillante ne pourra plus se traîner

sur ces pages, je veux les signer avec mes larmes; je veux les sceller de mon dernier soupir... Quand je serai délivrée, ne seront-elles pas libres? Quand j'irai à Dieu, ô mes chers absents ! n'iront-elles pas à vous?

VII

Depuis que l'abbé Coural me parle de Dieu, je ne me sens plus orpheline. Ma patrie n'est plus la terre que je quitte, mais le ciel que je vais chercher... Tout est étroit ici... Tout est grand, tout est splendide là-haut... Là-haut, y atteindrai-je?... Oui, mon Dieu, car vous êtes père, car vous me tiendrez compte de ce que je souffre... Oui, mon Dieu, car vous savez que mes fautes n'ont pas été des crimes, et que mes regrets ne sont pas des remords...

VIII

Je ne lis plus... j'écoute la mort!... J'écris rarement... Qu'ai-je besoin d'additionner mes larmes? Dieu les compte !...

Mes journées se passent dans la léthargie d'un somnolent repos; mais, vers le soir, à l'heure où la fièvre se rallume, mes pensées engourdies se colorent; le présent s'efface, et je retourne en rêve aux lieux aimés où se sont perdues mes riantes années d'enfant et de jeune fille.

Je revois les pelouses emperlées de rosée du parc de Villers-Hellon. Je vois ses grands saules qui se mirent tout tremblants dans les eaux bleuâtres de l'étang, ses allées fraîches et sinueuses, ses arbres centenaires, ses fleurs restées pour moi les plus parfumées et les plus belles, car elles avaient mon âge, et comptaient leur vie par soleils, quand je comptais la mienne par printemps.

Je revois aussi les montagnes agrestes de l'Alsace, ses

colonnes de pins qui me donnaient leur ombre, ses ruisseaux clapotants qui roulaient mon image, ses sentiers rocailleux tout peuplés de mes songes, ses châteaux forts dont les ruines me prêtaient leurs échos.

Mon père, ma mère, ma sœur, tout ce que m'a pris la mort, ou que le destin m'enlève, tous ceux que j'ai tant aimés et que j'aime encore, reviennent s'asseoir à mon chevet... Je les vois... leurs sourires me caressent, leurs larmes me consolent... et dans leurs regards tendrement attachés sur les miens ma conscience se reflète, mon cœur doucement se repose... Endormez-moi, mon Dieu, endormez-moi!... Si je me réveillais maintenant, je les aimerais encore... mais eux, hélas! ne seraient plus là pour m'aimer!...

IX

Avant-hier soir on a voulu me mettre au bain, un spasme violent m'y a surprise, et quand je suis revenue à moi, après un évanouissement de quelques heures, j'étais couchée sur les genoux de ma tante. Son souffle courait sur mes tempes pour y ramener la vie, et mes deux mains glacées étaient pressées dans les deux mains d'Adèle.

J'ai cru d'abord que je continuais un rêve; mais, une larme de ma tante ayant coulé sur ma joue, je me suis serrée contre elle, frappée de l'idée qu'on allait venir m'arracher de ses bras.

La bonne mère a compris mon étreinte, et m'embrassant avec tendresse, elle m'a dit : « Calmez-vous, ma fille, nous sommes ici pour ne plus vous quitter. »

Ne plus me quitter! depuis que ces paroles sont tombées sur mon cœur, je souffre sans à peine le sentir. Mes pieds sont brûlés dans des chaussons de moutarde; mes spasmes se sont aggravés de convulsions et de délire. On

m'entoure, on me plaint, et cependant il y avait bien longtemps que je ne m'étais trouvée aussi résignée et aussi heureuse.

Quand je ne suis pas dans les bras de ma tante, ma tête repose sur l'épaule d'Adèle... Elles vont, elles viennent, ne parlant, ne s'occupant que de moi. Le matin, deux voix s'unissent pour confier mon mal à Dieu. Le soir, je m'assoupis, bercée encore par des prières et des larmes...

O mes amis, ne me plaignez plus... J'étais seule à souffrir la vie... pour souffrir la mort je suis trois.

X

La sœur *** vient souvent savoir de mes nouvelles. Elle pleure avec ma tante, et sourit à travers des larmes en me montrant le ciel. Ce matin, elle s'est agenouillée devant mon lit, pour échanger la médaille de son rosaire contre celle qu'Adèle a passée à mon cou.

— Pauvre dame ! m'a-t-elle dit, vous me laisserez bien ce souvenir ?...

— Ah ! ma sœur, vous m'en laissez bien d'autres que je présenterai à Dieu...

— Que lui direz-vous pour moi ? a-t-elle repris ingénument.

— Que j'étais honnie de tous, et que vous m'avez aimée...

Et la bonne sœur s'est mise à pleurer.

XI

M. Pourché vient plusieurs fois le jour. L'abbé Coural ne me quitte plus... J'ai entendu parler de la maison de mon oncle[1].

[1] J'ai su, après mon rétablissement, que d'heure en heure on s'atten-

Tous ceux qui m'entourent s'efforcent de cacher leurs larmes... Pourquoi pleure-t-on sur moi?... L'insecte qui meurt renaît fleur de l'air et du ciel. . . . .
. . . .

XII

O mes amis! j'ai partagé entre vous les pauvres débris qui me restent encore. Vous les aimerez pour l'amour de moi. La main d'Adèle a reçu pour vous ma dernière étreinte. Quand je ne serai plus, vous me retrouverez vivante dans son cœur.

. . . .

Est-ce bien la vie que je quitte? Le monde est ivre[1]... J'entends ses cris. Le vice a donc ses fêtes?...

XIII

J'ai revu mon père, comme au jour où il est venu à Tulle me soustraire à l'horreur de m'entendre lire ma condamnation... mon père, que j'aime tant... qui sait tout... qui m'appelle... J'étouffe ici... j'étouffe... ne mettez pas de marbre sur ma tombe... donnez-moi de l'air, du soleil, une croix de bois sans date et sans nom...

XIV

Ce qui était n'est plus... ce qui sera n'est pas encore. Je touche à l'heure d'agonie...

Adieu, tout ce que j'aime!... Je lègue ma mémoire aux hommes de cœur... mon pardon à mes ennemis... qu'on me laisse seule avec Dieu!!!

drait à ma mort, et que mon oncle s'occupait des moyens de me faire transporter chez lui.

[1] Nous étions aux derniers jours du carvanal; une cavalcade de masques passait sur le boulevard de la Prison.

LIVRE VIII

I

Il y a près d'un an que je n'ai écrit. J'espérais mourir, et je vis. Dieu est grand ! que ses décrets s'accomplissent !

Pendant des mois entiers, je ne me suis sentie vivre qu'en me sentant souffrir. Ces luttes, ces combats, ce long anéantissement, suivi d'un si pénible réveil, m'ont complétement métamorphosée. De mon vieux *moi* d'autrefois, je ne retrouve de bien vivant que mon cœur.

Pourquoi irais-je aujourd'hui demander au néant de ces heures mortes le secret de leurs douleurs ?

Pourquoi? c'est que durant cette longue, cette interminable agonie, mes larmes ont été essuyées, mes souffrances adoucies et partagées; c'est que, durant tout ce temps, ma tante et ma cousine se sont tenues debout à mon chevet pour me disputer à la mort ; c'est que j'étais orpheline, le jour où la maladie m'a étendue, quasi folle et désespérée, sur ma dure couche de captive, et que Dieu, en me ressuscitant à la vie, m'a rendu dans ma tante une mère, et dans sa fille une sœur.

. . . .

Je crois l'avoir dit. Le calendrier qui mesure à l'homme la marche périodique du temps avait ramené la fête bacchanale des Fous. Les passions, non plus cachées, mais mises à nu par le masque, hurlaient sans vergogne, et couraient affolées par les rues, lorsque mon docteur, me

jugeant perdue, avait cru devoir prévenir ma famille que, si je passais la nuit, je n'atteindrais pas, vivante, le jour qui suivrait.

Depuis huit heures une main de fer étreignait ma poitrine. Je n'étais soutenue que par quelques gouttes d'eau sucrée, dont ma tante, de minute en minute, humectait mes lèvres. La légère fumée bleuâtre qui flottait devant mes yeux me rendait indistincts les objets les plus proches. Un bourdonnement lointain, pareil à la chute de ces eaux souveraines que l'inconnu verse au néant, montait sourdement à mon oreille comme le tintement lugubre d'un glas qui s'éteint. Mon cœur tournoyait sur lui-même avec la rapidité d'un ressort qu'une main imprudente a brisé. Mes sens perdaient terre. J'étais comme suspendue entre le temps et l'éternité. Le matin, j'avais pu encore dicter à Adèle quelques mots d'adieu pour tous ceux que j'aimais, et il me sembla qu'alors le dernier souffle de ma vie s'était échappé avec le dernier soupir de mon cœur.

Adèle et sa mère avaient été entraînées vers une chambre voisine. Mon oncle seul était resté à genoux près de mon lit... La douleur d'un vieillard est sacrée! celle de mon oncle s'exhala en prières, et, quand il se releva, calme, soumis, le front éclairé d'une espérance surhumaine, ce fut pour aller tendre les bras à sa femme et à sa fille, en leur montrant le ciel où ils me reverraient.

J'étais si faible, à cette heure, que mon haleine tachait à peine d'une ombre la petite glace que le docteur posait devant mes lèvres pour apprécier le déclin graduel de mes forces. Je ne parlais plus. Le regard était mort dans mes yeux. On me croyait insensible à tout ce qui se passait autour de moi, et cependant j'ai gardé un souvenir si profond de ces heures de suprêmes angoisses, que je le sens gravé dans le vif de mon cœur.

Après que M. Pourché eût prononcé l'arrêt qui ouvrait ma porte à la mort, ma tante et sa fille allaient et venaient dans ma cellule avec l'empressement de dévouées gardes-malades, qui, sans souci de rien, s'aident de tout pour soulager des souffrances qu'elles partagent.

Une petite table placée à la tête de mon lit était couverte d'un chaos de fioles, de bocaux, de sinapismes et de ventouses. Des pots de toutes sortes, remplis de médicaments de toute espèce, bouillonnaient doucement sur les cendres étirées du foyer. La chaise, la cheminée, le parterre, étaient encombrés d'objets. Ma fièvre semblait avoir gagné de proche en proche. L'anxiété faisait le désordre, et le trouble produisait l'embarras; mais, la lutte terminée et le mal ayant vaincu la vie, un silence recueilli se fit autour de moi. Je restai seule avec mon oncle, tous deux avec Dieu, et tête à tête avec la mort.

. . . .

Peu de temps après, ma tante, appelée par mon oncle, fit enlever de la chambre tout ce qu'il y avait d'inutile ou d'embarrassant. Elle étendit un napperon de toile blanche sur la table, et y plaça entre deux flambeaux allumés un grand crucifix d'ivoire, dont les bras miséricordieux semblaient se tendre vers moi [1].

Pendant ce temps, Adèle, rentrée dans ma cellule, avait versé du vinaigre aromatisé et de l'eau tiédie dans un bol, pour me baigner pieusement le visage, les pieds et les mains. Elle remplaça mon mantelet trempé de sueur par une longue robe de nuit de bazin blanc, mit en ordre mes cheveux épars sur mon oreiller, couvrit mon lit d'une courte-pointe très-propre, et, la toilette chrétienne achevée, se laissa tomber sur sa chaise en sanglotant.

[1] Je n'ai pas besoin de dire que bien de petits détails m'ont été donnés par ma famille. Mais les faits principaux me sont restés présents.

Presque au même moment, l'abbé Coural entra... et, s'asseyant à mon chevet, il me dit d'une voix émue :

— Ma chère fille, l'heure de la délivrance va sonner... Vous attendez Dieu, le suprême Libérateur... Courage! dans quelques instants, peut-être, ce sera Dieu qui vous attendra...

Je répondis par un signe attendri et par quelques mots balbutiés avec effort. Cependant il était visible que j'avais gardé toute ma connaissance, et le bon prêtre put m'entretenir assez longtemps des grandes vérités de la foi.

A mesure qu'il parlait, mon âme s'allégeait insensiblement de ses attaches terrestres. Une quiétude ineffable la portait au-devant de la volonté divine, comme le flot porte à la rive la fleur que l'orage lui a jetée.

Si d'abord je m'étais troublée à la pensée d'atteindre si vite un but à peine entrevu, si je m'étais sentie émue à l'idée de quitter pour jamais toutes les magnificences visibles de la création et toutes les affections sensibles de la vie, bientôt je m'étais abandonnée à la mort, comme au crépuscule du jour qui allait s'éteindre devant l'aurore du jour qui ne s'éteindrait plus.

L'œil de Dieu qui plongeait au fond de ma conscience en rompait tous les sceaux. Mes fautes, mes égarements, mes faiblesses, m'apparaissaient en caractères mobiles et vivants, pour déposer contre mon *moi* à l'oreille sacrée qui m'écoutait. J'apprenais à me connaître. La mort m'enseignait la vie, et, je le comprenais enfin, avant d'avoir pleuré, je n'avais pas vécu.

Quelle émouvante et terrible scène que ce long râle de la dernière heure, que ce mystérieux prélude aux funérailles de la vie! J'en atteste tous ceux qui ont vu l'ombre de la mort s'allonger sur leur couche, et, survivants de l'agonie, ont pu en retenir les suprêmes leçons... A ce mo-

ment solennel, l'être se dédouble, l'égoïsme se divinise, la personnalité s'efface, l'âme jette son lest, comme le nautonier que la tempête pousse au port, et la cendre humaine, que réclame la terre, se détache, humiliée, du rayon immortel que le ciel attend...

. . . .

. . . .

L'abbé Coural, en me quittant, avait prié ma tante de me laisser seule. Il craignait que des émotions trop vives ne ramenassent aux angoisses du regret mon âme doucement endormie dans la paix du Seigneur. L'apaisement subit qu'il avait remarqué en moi lui faisait espérer que je me laisserais faucher par la mort sans révolte et sans lutte... Il se trompait. J'étais plus résignée que forte. Mon cœur se prit à trembler quand le tintement aigu de la clochette qui précède le saint viatique vint peupler d'échos mourants la solitude profonde où j'étais ensevelie.

Ce moment de faiblesse ne fut pas long. Je vis bientôt, comme à travers un voile, toutes les sœurs de la prison s'avancer processionnellement vers mon lit, un chapelet d'une main, un cierge allumé de l'autre. Arrivées devant la table où reposait le crucifix, elles fléchirent le genou, et allèrent se ranger au fond de la cellule, en récitant d'une voix sourde le royal psaume du repentir... Mon oncle, ma tante, ma pauvre Adèle, vinrent à leur tour s'agenouiller à mes côtés. Un groupe de prisonnières s'arrêta au seuil de la porte... et l'appel de Dieu retentit pour la dernière fois.

Quelques minutes après, j'avais reçu le baptême de la mort... Mon cœur cessait de battre, mes yeux de voir, mes oreilles d'entendre... J'étais emportée dans l'immensité de Dieu.

II

Seize heures s'étaient écoulées dans ce repos extatique de mon âme, quand mes yeux s'entr'ouvrirent et que je me sentis retenue encore à cette terre, où je n'avais pas sans doute assez pleuré. Il était nuit.

Ma tante et la sœur *** priaient à mon chevet. Au premier mouvement que je fis, elles s'élancèrent vers moi. Basson accourut avec la veilleuse, et la sœur tira sa montre pour compter les battements de mon pouls. Elle les trouva si faibles, qu'elle secoua tristement la tête, et, laissant retomber mon bras, elle se remit à prier.

Ma tante était moins alarmée... « Pauvre mère! lui dit la sœur... Vous voyez le jour qui commence à poindre... Les lampes qui se rallument à cette heure ne brillent un instant que pour mourir. »

Atterrée par ces paroles, la bonne mère se trouva mal. Il fallut la transporter dans le couloir, pour lui faire respirer le grand air.

. . . .

Ma tante ne s'était pas trompée... La vie s'acharnait encore à moi. Des crampes atroces agitaient tous mes membres. La fièvre me brûlait; le délire était revenu avec elle. M. Pourché, mandé en toute hâte, déclara que la violence de la crise avait déplacé le mal, et que, moribonde la veille, je n'étais plus qu'en danger de mort.

De cette phase nouvelle de ma maladie je n'ai gardé qu'un bien vague souvenir. A mesure que les forces vitales se ranimaient en moi, les facultés intellectuelles déclinaient. La merveilleuse lucidité qui m'avait fait assister aux apprêts de ma mort m'avait peu à peu abandonnée. J'étais livrée à une sorte d'hallucination qui s'interposait

sans cesse entre mes sensations et mes pensées. Si la vie physique avait retrouvé sa voie, si matériellement j'étais sauvée, ma raison ne l'était pas... Je pouvais vivre... mais, hélas! peut-être vivre folle!

Singulier état! Je reconnaissais ma tante, Adèle, tous ceux qui m'entouraient. J'éprouvais une reconnaissance religieuse et attendrie pour les soins qu'ils me prodiguaient. J'avais gardé dans sa plénitude la conscience de mon malheur. Mes pensées étaient justes, mes perceptions saines; mais elles s'exerçaient dans un milieu faux, et si même, mentalement, j'essayais de les produire, elles revêtaient une autre forme et n'avaient plus le même sens : le nuage prenait la place du rayon.

Je dois le dire aussi : les consolations religieuses, dont j'avais savouré les douceurs, m'avaient ouvert des perspectives si belles, qu'il me semblait impossible que Dieu voulût me reprendre cette mort si précieuse qu'il m'avait lui-même apportée. Chaque jour n'était plus pour moi que la veille du dernier matin, et le premier mot de mon réveil à l'aube nouvelle, c'était encore, c'était toujours une aspiration vers la mort.

. . . .

Je n'avais pas voulu laisser entrer dans ma chambre l'appareil de combat qui en avait été enlevé. Fioles et potions, pots et tisanes, gisaient pêle-mêle le long des murs. Un large rideau de lustrine noire était appendu devant la fenêtre, pour intercepter les faibles jets de lumière qui auraient filtré à travers les interstices des volets. L'âtre était resté éteint, et, dans l'angle le plus reculé, brûlait nuit et jour une de ces pauvres veilleuses dont la flamme presque imperceptible flotte vacillante sur la surface huilée d'un verre d'eau.

Ma cellule avait cet aspect de viduité froide et austère

des lieux abandonnés du soleil. Elle n'avait de parure et de vie que le crucifix placé en face de moi.

Telle était l'atmosphère où je me mourais, quand on m'annonça la visite de M. Lachaud. Trop faible d'abord pour m'expliquer la présence de mon noble et généreux défenseur, je le vis comme dans la douceur d'un rêve. Je ne pus le reconnaître à sa voix; mais bientôt je le reconnus à ses larmes, et je retrouvai le sourire pour le remercier de ses pleurs.

Cette entrevue fut courte. Mon état l'exigeait. Je ne sais si je prononçai une parole... Je devais en avoir beaucoup dans le cœur.

Quelques moments après, l'abbé Coural et M. Pourché vinrent me voir, et M. Lachaud s'entretint longtemps avec eux.

Adèle était assise à mes pieds; ma tante occupait le fauteuil placé à la portée de ma main, d'où nuit et jour elle veillait sur moi. Basson, accroupie sur ses talons à deux pas de la veilleuse, festonnait une pièce de toile que je m'étais choisie pour dernier linceul.

. . . .

Cette vie monotone était celle de tous les jours. M. Lachaud arrivait à la prison un peu après l'angelus de midi. Il s'arrêtait un instant sur le seuil de ma porte, pour s'habituer à voir dans l'ombre, craignant toujours de se heurter aux ténèbres visibles de mon quasi-tombeau.

Il venait à moi, chaque fois plus triste, plus désolé de ce renoncement à la vie, qui se révélait dans tous mes actes, comme l'arrêt irrévocable de ma volonté.

— Pourquoi êtes-vous heureuse de nous quitter? me disait-il. Pourquoi sourire à des larmes qui vous pleurent?

— Pourquoi?... y pensez-vous? Ce n'est pas la mort qui sépare, c'est la vie. Le sommeil rédempteur nous réunit

tous. Ce ne sera pas moi qui vous quitterai, ce sera vous.

Nos entretiens ne pouvaient être longs... M. Lachaud les continuait avec ma famille. Trop faible encore pour me mêler à cette causerie douce et intime, j'étais heureuse de l'inspirer du regard, heureuse d'entendre vibrer ma pensée sur des lèvres amies, d'écouter leur voix se répondre, de graver en moi les inflexions caressantes de leur parole.

M. Lachaud racontait à ma tante toutes les péripéties de mon procès. Il énumérait une à une mes souffrances passées, et je le suivais dans ce long récit avec la joie de l'avare qui voit grossir son trésor. Sa narration, d'abord triste et sérieuse, s'animait de phrase en phrase. L'esprit bruyant et facile de l'avocat étourdissait le cœur de l'ami. Du prétoire de Tulle il allait d'un bond à Paris. Il parlait de ses études, de ses projets et même de ses rêves... Puis il passait en revue toutes les merveilles de la cité reine, ses monuments, ses fêtes, ses spectacles, tout ce qu'elle recélait de grand, de féerique et de tant soit peu païen. Adèle restait indifférente ou sourde à ces magiques échos d'un monde dont elle ne voulait pas faire le sien. Quand ils pouvaient arriver jusqu'à moi, je m'étonnais d'avoir aimé la vie; je m'affligeais d'avoir pu croire à ses promesses, et je me disais tout bas : « Que la misère de l'homme est profonde! S'il ose dire : *A toujours!* il trompe; s'il dit : *A demain!* il ment. »

III

On avait compté sur le temps pour guérir ma raison. Le temps, cette fois, semblait m'avoir oubliée. Mon état ne s'améliorait pas, et M. Pourché, qui craignait de laisser dégénérer mon idée fixe en manie, redoutait également les suites d'une crise qui ne m'enlèverait l'illusion

dont je me berçais que pour me jeter brusquement dans l'atonie du désespoir.

Cependant les jours succédaient aux jours. Des affaires importantes rappelaient M. Lachaud à Paris. Il voulait rester. Il aurait dû partir. Il sentait que la moindre secousse morale pouvait amener la folie ou la mort, que ma translation dans une maison de santé devenait indispensable, et que sa présence était nécessaire pour l'obtenir.

Il fit part de ses inquiétudes au préfet. M. Rouleaux-Dugage, qui savait faire le méchant pour être plus facilement bon, n'accueillit pas de prime abord sa prière; mais, deux ou trois jours après, il nomma deux professeurs de l'École de médecine pour examiner mon état et lui en donner leur avis.

Je n'avais été prévenue qu'au dernier moment de cette visite officielle. J'en étais heureuse. La Faculté n'accepte guère que les rendez-vous de la mort... J'étais donc bien mal, puisqu'on avait choisi les plus doctes d'entre les doctes pour statuer sur mon sort!... Une si haute ambassade était le présage le plus sûr de ma fin.

Ces messieurs ne se firent pas attendre. Accompagnés du directeur, ils se présentèrent gravement, saluèrent plus gravement encore. Puis, acceptant d'un geste anguleux et rapide les chaises que ma tante leur offrait, ils s'assirent de chaque côté de mon lit, moins en médecins visitant une malade, qu'en praticiens experts venant étudier un sujet curieux.

Le plus jeune des deux professeurs avait le front ouvert et intelligent, la physionomie franche et décidée, le regard lucide, mais réservé. Je le jugeai homme de cabinet et de salon.

L'autre, à peine assis, s'appuya le menton sur la pomme

de sa canne, et, se tournant vers moi sans plus de façon, me tint en arrêt sous le regard fixe de ses petits yeux gris.

— Le danger est-il imminent? suis-je bien mal? demandai-je à ces messieurs, pour rompre un silence qui nous pesait à tous.

— Bien mal? dit le vieux docteur entre ses dents. Ma foi, madame, tout ce que j'en sais, c'est qu'on le dit; c'est-à-dire que vous le dites... Mais, voyons, où souffrez-vous? Qu'avez-vous? Qu'éprouvez-vous? expliquez-nous cela tout au long.

— J'ai souffert, monsieur, beaucoup souffert, répondis-je un peu blessée déjà de ce ton rogue; mais, aujourd'hui que ma faiblesse est extrême, je ne me sens plus souffrir.

— D'où je conclus, et cela en ne faisant que restituer à vos paroles leur véritable sens, que vous avez été malade, et que vous êtes maintenant en bonne voie de convalescence.

— De convalescence?... moi?... ah! monsieur, vous ne savez donc pas que j'ai été agonisante, et que la même crise qui m'a mise en si pressant danger peut revenir ce soir, demain? et alors...

— Nous y voilà, répliqua mon interlocuteur en se tournant d'un air d'intelligence vers son confrère, silencieux, mais calme et réfléchi.

Il prit ensuite une pincée de tabac entre ses doigts, la renifla bruyamment à plusieurs reprises, et, ramenant sur moi son regard incisif, presque narquois, il me dit:

— Ainsi, madame, il est entendu que vous vous croyez à la mort, si même déjà vous ne vous croyez tout à fait morte... C'est un symptôme de folie comme un autre, ça dépend du goût des malades, et...

M. Lachaud et ma tante étaient un peu en arrière. Je

leur jetai un regard plein de surprise, de douleur et d'angoisse. Je comprenais la raillerie, mais je n'en comprenais pas l'à-propos.

M. Lachaud, se rapprochant de MM. les professeurs, les entraîna un peu à l'écart, et je l'entendis s'entretenir avec eux des diverses phases de ma maladie, de la gravité incontestable de mon état, du danger réel que j'avais couru, et de celui que je pouvais courir encore. Le plus jeune des docteurs semblait l'écouter avec attention, tandis que son collègue n'essayait pas même de cacher son impatience et son incrédulité.

— Assez, assez, monsieur! dit-il enfin à M. Lachaud. Quand l'autorité nous confie une mission, nous avons pour principe invariable de ne juger que sur l'évidence des faits, et de ne nous laisser influencer par aucune considération étrangère à notre mandat. Nos devoirs, d'ailleurs, sont trop distincts, pour que nous puissions nous entendre. Votre but, à vous, monsieur, c'est de faire obtenir à votre cliente les adoucissements d'une maison de santé; le nôtre, c'est de prémunir l'autorité contre une surprise qui l'égarerait dans ses décisions. Vous ne voulez pas, sans doute, que nous acceptions le rôle de complaisants?

— Ma tante! m'écriai-je en essayant de me soulever, ma tante, que signifient ces paroles?... qui trompe-t-on?

— Personne, madame, Dieu merci! personne, me dit poliment le jeune professeur en se rapprochant de mon lit; seulement nous nous refusons à vous croire en danger, et, jusqu'à présent, nous ne pouvons vous accorder d'être folle...

— Folle!... et qui a dit que je suis folle?

— Allons, allons, fit le vieux docteur, ce sera plus long que je ne le pensais.

Se rasseyant alors sur sa chaise restée vide à mon che-

vet, il reprit sa pose inquisitoriale, et me dit, sans trop d'humeur cette fois, après un assez long silence :

— Il est nécessaire, madame, que nous causions un moment avec vous. Qu'avez-vous à nous apprendre sur votre maladie et sur ses suites?

— Rien, monsieur, absolument rien.

— Ah!... très-bien... Vous ne refuserez pas, cependant, de nous confirmer ce qui nous a été dit de votre horreur pour la vie!

— Je ne hais pas la vie, monsieur; j'aime la mort.

— Et ces hallucinations? et cette idée fixe? et tous ces rêves? voyons un peu; de quelle espèce sont-ils?

— Les rêves ne se parlent pas.

— A merveille; mais vous consentirez, du moins, à nous dire pourquoi, étant aux trois quarts guérie, vous persistez à vous croire en danger de mort?

— Je le croyais ce matin, monsieur; maintenant je ne le crois plus.

— Notre visite, alors, ne vous aura pas été tout à fait inutile...

— Vraiment! monsieur... et si j'étais ingrate?...

— Pensez-vous, madame, que, si je suis ici, ce soit pour mon plaisir?

— Je pense, monsieur, que vous n'y êtes pas pour le mien...

— Madame!

— Monsieur!

— Vous ignorez peut-être à qui vous parlez?

— Absolument.

— Je suis le doyen de la Faculté de médecine, madame...

— Quand on a cet honneur-là, monsieur, on ne doit jamais l'oublier [1]...

Fatiguée de ce débat, je me retournai du côté opposé, pressant ma tête à deux mains, pour y comprimer les douloureuses pensées qui l'assaillaient.

Pendant ce temps, ma tante et M. Lachaud cherchaient à ramener les professeurs vers un ordre d'idées moins irritant, et plus conforme à ce qu'ils avaient espéré d'une si savante consultation.

Vains efforts! aux yeux de ces messieurs, ou du moins à ceux du professeur-doyen, je n'étais pas la malade... j'étais la femme condamnée : cela explique tout... Quelle terrible puissance, que les préventions *ayant cours*, que ces jugements *tout faits*, dont les hommes, même les plus intègres, ne savent pas se défendre! Dans cette malheureuse disposition d'esprit, la pitié fait peur, la vérité se voile, on devient injuste pour ne pas être dupe, et on se trompe soi-même pour échapper au dépit de s'être laissé tromper.

Malheur aux opprimés! le coupable a le repentir pour racheter son crime; l'innocent n'a que la mort pour se faire pardonner son martyre.

IV

MM. les professeurs s'étant retirés, mon bon docteur ne tarda pas à paraître : il craignait les suites de cette épreuve. Il s'attendait à une crise violente et au retour des paroxysmes de mon état précédent. Il n'en fut rien : je n'étais

[1] Je me hâte de le dire, ce professeur est un des plus habiles médecins et un des hommes les plus honorables de la cité. Je l'ai su plus tard. Je ne lui en veux pas. Plus calme, je reconnais qu'il n'a maltraité que ma position.

qu'anéantie. M. Pourché ordonna un grand repos, et pria ma tante de rester seule à mon chevet.

Revenu le lendemain, et me trouvant plongée dans la même torpeur, il renouvela ses prescriptions, et trois jours se passèrent sans que mon regard se détachât du crucifix, sans qu'une parole de plainte entr'ouvrît mes lèvres, sans qu'une larme tombât de mes yeux.

Cette sorte de catalepsie morale, se prolongeant encore, devenait menaçante pour ma raison. M. Pourché s'en alarma, et, changeant de système, il fit rouvrir ma cellule à ma cousine et à M. Lachaud, à M. l'abbé Coural et à mon oncle, c'est-à-dire aux fleurs et à l'amitié, aux douces causeries et aux religieux souvenirs. On affectait de parler assez haut d'avenir et de passé, d'espérance et de liberté. On s'entretenait du choix d'une maison de santé, dans un climat bien chaud, sous un beau ciel, à deux pas de la mer, et non loin des miens. On me jetait l'illusion pour me sauver de la réalité... Mon oreille ne percevait que des sons, et, quand ce bruit me fatiguait, d'un mot bref je le faisais cesser.

Les exhortations touchantes de l'abbé Coural, les paroles affectueuses de M. Pourché, ne m'effleuraient que le cœur. Je ne cherchais d'autre horizon que la tombe. Je ne voulais d'autres leçons que celles de la mort. J'avais touché de si près à ma dernière heure, que chaque heure de plus me pesait comme un siècle. Cet élan invincible de mon être n'était-il qu'une pieuse réminiscence du grand acte que j'avais accompli ou qu'une impulsion fatale, inpendante de ma volonté?... Je ne sais; mais, dans cette désolation de ma pensée, je sentais que ma conscience ne m'accusait pas.

. . . .

. . . .

Une après-dînée, que je paraissais plus calme et que M. l'abbé Coural, ma famille et M. Lachaud causaient entre eux, à quelques pas de mon lit, M. Lachaud parla tout à coup de lettres pressantes qui le rappelaient à Paris, et de l'intention où il était, cependant, de retarder encore son départ si sa présence à Montpellier pouvait m'être utile.

J'évitai d'abord de paraître avoir entendu; mais, interpellée directement par cet ami des premiers et des derniers jours, je tournai vivement la tête, et il put se convaincre à mes larmes que j'avais déjà répondu.

— Oui, madame, me dit-il d'une voix émue, si le ministre m'autorise à me joindre une ou deux fois par semaine aux visites de votre famille, je me fais inscrire sur le tableau des avocats de Montpellier, et, tant que vous resterez ici prisonnière, j'y resterai.

— J'accepte, monsieur, j'accepte avec une indicible reconnaissance le dévouement de votre cœur; mais le sacrifice que vous voulez me faire, je dois le refuser, et je le refuse...

— Ce que vous dites, madame, n'est pas sérieux?

— Sérieux comme le devoir, immuable comme la mort. Vous retournerez à Paris, monsieur. Vous partirez, non pas dans quinze jours, non pas dans huit... vous partirez demain... Je vous le demande, je vous en prie, et, j'ose dire, je le veux... Votre route regarde l'orient... la mienne est dans ces quatre murs... Je n'ai pas le courage de mesurer, étape par étape, l'espace, le vide, l'abîme qui se creusera peu à peu entre nous; mais j'ai la force de vous dire: « Partez! si votre devoir est de vivre, le mien est d'apprendre à mourir. » Laissez-moi maintenant vous tendre la main, et retenez mon dernier adieu...

J'étais à bout de mes forces. Je fis signe à ma tante que

je voulais être seule; et elle entraîna M. Lachaud, M. Coural et Adèle dans la pièce voisine.

Une heure après, ma tante revenait me dire que M. Lachaud, d'abord sourd à leurs conseils, était descendu, avec l'abbé Coural, pour aller arrêter sa place à la malle-poste.

Un sanglot fut ma réponse.

— Comment! Marie, me dit ma tante, regretteriez-vous ce que vous venez de faire?

— Je ne le regrette pas... Je le pleure.

V

M. Lachaud parti, la vie de nouveau se recula de moi. Mes deux étoiles de Tulle s'étaient éteintes, et tout ne me fut que ténèbres. Le soleil manquait à mon cœur. M. l'abbé Coural, mon oncle, M. Pourché, venaient me voir tour à tour dans l'après-dînée. J'écoutais leur parole avec respect; je les remerciais d'un regard, plus souvent encore d'une larme; mais leurs conseils n'atteignaient que le vide. J'aurais voulu les suivre, et je ne le pouvais pas... c'était cruel! l'ennui s'infiltrait comme un venin dans toutes les parties de mon être. Mon image, ma voix, l'ombre et la vibration de ma vie m'étaient également insupportables. Je restai près d'un an sans pouvoir me résoudre à me servir d'un miroir, sans m'exprimer autrement que par des signes de tête ou des mots mal articulés.

Qu'ai-je besoin de le dire? Il fallait le cœur d'une mère pour trouver des excuses à de si persistantes désolations, à de si opiniâtres désespoirs. Cependant je n'étais pas ingrate. Si je n'adressais presque jamais la parole à ma tante, mes yeux la suivaient partout, et je ne pouvais la voir s'éloigner un instant sans souffrir. Si je m'endormais, c'était la tête sur son épaule ou la main dans sa

main. — Ma tisane était mauvaise si elle ne l'apprêtait pas, mon oreiller me blessait si elle ne l'avait pas rangé. Sa tendresse, saintement maternelle, prévoyait tout, parait à tout. Uniquement préoccupée de moi, c'est-à peine si elle m'avait quittée quelques heures depuis le jour où elle avait pu faire sa demeure de ma prison.

Pour la première fois de sa vie, elle avait dépouillé les insignes de sa royauté domestique, et le trousseau de clefs, depuis trente ans appendu à sa ceinture, avait été abandonné à une jeune domestique, encore mal habile et inexpérimentée. Elle veillait toutes les nuits et ne dormait un peu, vers le matin, que tout habillée et dans un grand fauteuil qu'elle appelait son lit de roses.

Adèle, de son côté, avait transporté ses pénates dans la prison. En vain ma tante la pressait-elle de se distraire et de sortir. A peine avait-elle mis les pieds sur la porte, qu'elle rentrait. Elle disait que le bruit l'attristait, que le soleil lui faisait mal. Elle préférait à toutes les causeries jeunes et gaies de ses amies d'enfance sa petite place de sœur de charité, quelquefois au fond de ma ruelle, le plus souvent au pied de mon lit. C'était elle seule (quand je le permettais) qui dénouait et tressait mes cheveux; c'était elle qui animait de ses allées et venues le néant de notre solitude et la parait d'un peu d'ordre et de propreté.

Et cependant tout manquait dans la pauvre cellule, doublée d'ombre, de silence et de larmes. Faute de table, ma tante dînait sur ses genoux; faute de chaise, Basson s'asseyait sur ses talons. Cruches et fioles, tasses et cafetières, traînaient processionnellement un peu partout. Un torchon blanc étendu dans un coin servait en même temps de toilette, de bibliothèque et de bureau. Pour suppléer à la veilleuse, dont la mèche sombrait au moindre choc, Basson avait métamorphosé une grosse pomme de terre en

bougeoir et l'avait enveloppée d'un cornet de papier en guise de globe ou d'abat-jour.

La prolongation du séjour de ma tante et d'Adèle dans la prison faisait ombrage à l'autorité. Les subalternes murmuraient *tout haut* des empiétements de la faveur sur les règles inflexibles de la consigne. Les mains se fatiguaient d'ouvrir, de fermer et de rouvrir les portes, pour le va-et-vient des infatigables dévouements qui me servaient.

On préluda par de mauvais vouloirs et des difficultés de tout genre. Tantôt la pauvre Adèle était arrivée quelques minutes trop tôt, et il fallait qu'elle attendît, dans un vestibule exposé à tous les regards et à tous les vents, le bon plaisir du gardien, qui n'ouvrait jamais qu'en grognant. Tantôt, au contraire, on était arrivé quelques minutes trop tard, et il fallait se presser, courir, oublier tout, pour suivre plus vite la religieuse, dont la présence était nécessaire jusqu'à l'escalier de la tour.

Mais rien ne rebuta la tendresse d'une mère et d'une sœur. Ma tante et Adèle souffraient pour moi et ne se plaignaient pas de souffrir. Cependant les fatigues de cette vie d'inquiétude et d'abnégation déteignaient visiblement sur leurs visages décolorés et amaigris. Les amis, les alliés de la famille, engageaient mon oncle à les éloigner, au moins une partie de la journée, de ma cellule, et mon excellent oncle répondait :

— Je ne vois pas la souffrance là où je vois le devoir. Dieu m'a donné, dans ma nièce, un enfant de plus ; je ne dois pas la laisser à des mains étrangères. Ma femme et ma fille ont une mission sainte qu'elles rempliront jusqu'au bout. Dieu leur en donnera la force... et qu'on ne les plaigne pas ! leur dévouement fait leur bonheur.

VI

De la fin de mars à la fin d'avril, mon état fut à peu près stationnaire. Mon mal ne dormait jamais, tandis que ma raison ne s'éveillait plus. J'avais horreur des aliments. Le docteur ne prescrivait plus que quelques cuillerées de bouillon et de lait pour me soutenir, et je ne les prenais même qu'avec dégoût. C'était le spleen dans toute son intensité.

Ma tante était-elle un peu moins triste, Adèle avait-elle souri par mégarde à quelque naïveté de Basson, j'en concluais que je n'étais plus en danger ; je me désolais, et la fièvre reparaissait avec les syncopes.

N'était-ce qu'une senteur égarée du printemps, qu'un souffle d'air pur, qui venaient, de je ne sais où, effleurer mon visage, les larmes s'amassaient silencieusement dans mon cœur, et je passais la journée à pleurer sans que l'on sût pourquoi, sans que je voulusse jamais le dire.

Les volets de ma cellule ne s'ouvraient plus. Les pâles lueurs de la veilleuse étaient emprisonnées nuit et jour sous les feuilles d'un gros in-quarto entr'ouvert. Les rideaux de mon lit étaient toujours fermés. Je faisais l'essai de mon tombeau.

Je ne voulais ni me distraire ni être distraite de l'indomptable *pensée fixe* ancrée sous mon front. Si mon oncle me proposait d'entendre quelques lectures, j'y mettais pour condition le choix, l'unique choix des oraisons funèbres les plus désolées, des sermons les plus imagés de la mort, des méditations les plus sombres sur les fins de l'homme et sur l'éternité.

Les jours, bien rares, où je me sentais moins possédée

de ma lypomanie[1], je consentais à écouter dans l'ombre les Litanies de la Vierge et le Chapelet, je permettais à ma bonne tante de me chanter, à voix basse, ses chères complaintes du temps jadis, au berceau de ses enfants, et je devais parfois à l'innocente mélodie quelques minutes de sommeil. Assez souvent je priais Adèle de prendre les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine, et je me faisais lire le *Lac* et le *Crucifix*, l'adieu du cœur et l'adieu de l'âme, le regret du poëte et le souvenir du chrétien.

A l'exception de deux ou trois sœurs, affectueuses et bonnes, je ne voyais aucune autre personne de la maison. Je savais pourtant que le directeur et la supérieure demandaient avec intérêt de mes nouvelles, tout en désirant peut-être que ma guérison fît disparaître enfin les hôtes incommodes de la maladie.

Les lettres de mes amis, loin de m'être une consolation, m'étaient un sujet de tristesse; arrivait-il un pli, timbré de Saint-Martin ou de Paris, je brisais le cachet avec l'impatience du bonheur; mais, faisant aussitôt un douloureux retour sur moi-même, je ne lisais pas la lettre et je ne voulais pas qu'on me la lût. Je l'enfonçais sous mon oreiller, comme si j'avais eu peur que la vie se cachât dans un mot.

Cependant la crainte de paraître oublieuse envers ceux qui m'avaient si noblement protégée à Tulle me faisait triompher par moment de ma triste manie. Je crayonnais quelques mots sur un bout de papier; Adèle les passait à l'encre, et je les envoyais aux absents.

. . . .

Ici, j'achève cette longue et monotone revue de mes souvenirs. C'est le décalqué de mes larmes... Lecteur, je te bénis, si quelquefois tes pleurs se sont mêlés aux miens.

[1] Je fais honneur de ce mot savant à mon oncle, qui est placé comme un sage à la tête d'une maison de fous.

LIVRE IX

I

On ne parle plus de la maison de santé où l'on devait m'envoyer tout doucement mourir. Tant mieux ! la presse, peut-être, m'aurait fait payer cher ce semblant de résurrection... La presse !... j'ai senti sa colère... Ne sera-t-elle bonne que pour ma tombe ? Là où scintille tant d'esprit, n'y aura-t-il jamais un peu de cœur pour moi?

. . . .
. . . .
. . . .

Un employé supérieur est venu rendre ce matin une courte visite à ma cellule. Il lui a fallu quelques moments pour découvrir mon ombre au milieu de mes ombres. Je n'ai à me plaindre ni de son regard ni de son salut. Il n'y a pas mis cet air d'autorité vaniteuse qui impose le respect et ne l'obtient pas. Je l'ai vu chercher les mots pour formuler sa petite harangue. Enfin, mesurant des yeux mes pauvres quatre murs, il m'a dit avec un accent de philanthropique pitié :

— Il faudra pourtant essayer de vous résigner, madame, car ceci, malheureusement, et il m'en coûte de le dire, n'est pas l'affaire d'un jour...

Hélas ! qu'était-il besoin de me l'apprendre? je ne le sais que trop. Ce n'est pas l'affaire d'un jour, que le martyre d'une vie!...

II

Rien de changé! Je ne veux pas revivre, et je ne peux pas mourir. La pensée fixe qui m'obsède engourdit ma conscience et maîtrise ma raison. Si je cherche à la ressaisir, si je plonge un moment dans le gouffre où elles se débattent en vain, je ressemble au voyageur imprudent qui, voulant sonder un abîme, est soudain pris de vertige et roule, précipité, dans l'effroyable vide dont l'attraction l'étreint pour l'engloutir.

Le soir, la fièvre monte de mon cœur à ma tête comme une vague de feu. Je voudrais dormir; mais quel est le sommeil assez profond pour endormir mon âme! Si mes paupières se ferment, je rêve que je souffre, et que la mort, debout derrière mes grilles, les ébranle sans pouvoir les briser. Si, pour échapper à l'angoisse du rêve, je commande à mes yeux de s'ouvrir, ma fièvre se rallume, et ma tête se peuple d'hallucinations étranges, jeux bizarres et mystérieux de je ne sais quelle faculté égarée de sa voie.

De ces images fantastiques, il en est une seule que j'aime, et celle-là, je veux la dire : ma cellule prend l'aspect d'une tombe, et tout à coup la tombe s'illumine, sous la forme radieuse d'un berceau...

Que cette image est douce! chaque fois qu'elle m'apparaît, je voudrais la retenir; mais, à peine m'a-t-elle souri, qu'elle s'évanouit comme un songe, emportant avec elle l'emblème touchant d'une suprême vérité.

III

Je veux retourner morte à Villers-Hellon.

En sortant du château, on entre dans les grands prés,

dont le gazon, en pente douce, est rayé çà et là par des lignes alternées de vieux noyers et de pommiers. A gauche dort l'étang sous son parasol de tilleuls. Plus loin court le ruisseau sur un lit de cresson.

Quand on a dépassé le ruisseau et entr'ouvert la grille de bois rustique qui fait face à son petit pont, on se trouve au bas d'un escalier moussu, encaissé dans une double haie d'épines blanches et de sureau.

L'escalier mène au village, et du village on arrive à l'église qu'il ne faut plus que traverser pour être au cimetière...

Mon Dieu! c'est là que je voudrais dormir!

La tombe de mes morts est une humble tombe. Quelques pierres... une croix... deux dates... deux noms!... C'est tout! mais ce qui manque au front des cercueils, les cœurs le disent, et Dieu lit dans les cœurs...

Le pieux monument s'appuie à l'église, comme l'Espérance s'appuie sur la Foi. Les prières de l'autel viennent, dès le matin, y réveiller l'écho, et l'encens béni du sanctuaire y mêle son parfum au doux parfum des fleurs. Le soir, à la lueur mourante du crépuscule, et au pied de la croix, le regret en pleurs espère et prie, et l'adieu consolé dit : Au revoir...

Mon Dieu! c'est là que je voudrais dormir!

IV

Le printemps a chassé les vents impétueux et froids. L'aurore, à son lever, ne voit plus les rosées saturées de givre. L'herbe des prés et la mousse des bois ont déroulé leur tapis de verdure. La solitude a retrouvé ses chants, l'hirondelle son nid, le buisson sa parure. La nature, en habits de fête, célèbre les pâques de la création.

Hélas! ces flots de vie ne m'apportent que des larmes. Cette séve, qui circule dans tous les êtres, n'est plus pour moi que la séve de la souffrance, que le rajeunissement de la douleur... Déjà ma couche n'est plus si froide, ma cellule n'est plus si sombre... l'azur miroitant du ciel colore mes ténèbres; l'air embaumé du matin et la douce brise du soir me pénètrent de leur haleine... Je sens mon cœur battre plus vite, mon sang gonfler mes tempes... Je me surprends renaître quand, autour de moi, tout renaît, et je suis assise au banquet de la vie quand je me croyais dans les bras de la mort?...

Que je suis malheureuse! Il faut que je pleure sur un bienfait de Dieu, et que, bannie, rejetée du monde je mêle mon calice à la coupe même où il boit!...

V

Ce soir, Adèle, revenant de faire quelques emplettes, a laissé tomber sur mon lit un brin de réséda qu'elle rapportait à sa ceinture. La pauvre fleurette, fraichement cueillie, était encore tiède des derniers baisers du soleil. Je l'ai posée sur mes yeux, sur mes lèvres... Elle m'a rappelé ses jeunes sœurs de Villers-Hellon, dont les parfums ne m'arrivent plus, et je me suis mise à pleurer.

J'étais livrée à ce triste souvenir, qui se liait à tant d'autres, plus amers encore, quand j'ai vu ma tante se rapprocher précipitamment de mon lit, et que j'ai entendu Basson tousser, cracher, se moucher, changer de place, comme elle le fait chaque fois qu'un nouvel incident peut m'attrister.

C'était une religieuse qui venait annoncer la visite du préfet. Je me suis rassurée.

M. Rouleaux-Dugage, pour arriver à la prison, avait

traversé un long boulevard, tout brûlant des ardeurs du soleil : son front ruisselait de sueur. L'obscurité de ma cellule l'a fait reculer de deux pas. Il a paru affligé du tableau qui s'offrait devant lui.

Ses regards allaient et venaient du pauvre lit de fer où j'étais couchée à ma bonne tante, lui cédant notre unique chaise, et de ma tante à sa famille toute rouge de larmes; ils tombèrent ensuite sur Basson, et il ne put s'empêcher de sourire en voyant l'effarement de la timide femme qui s'efforçait en vain de baisser le tablier de la cheminée à la prussienne, qu'elle avait convertie en armoire, et de rejeter dans l'ombre le sabot fêlé qui lui servait de coffre à ouvrage.

— Vous êtes encore bien pâle, madame, m'a dit le préfet en venant s'asseoir à mon chevet.

— Pas assez, monsieur, lui ai-je répondu. Je compte les jours, ils passent, et la mort ne vient pas.

— Je le sais; mais, dussiez-vous me trouver cruel, j'en suis heureux, pour vous d'abord, et pour la famille qui vous soigne si bien.

— Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que je souffre!... J'espérais tant mourir!

— L'espérance de mourir n'est chrétienne qu'autant qu'elle s'allie à la résignation.

J'ai demandé alors, toute tremblante, à M. Rouleaux s'il croyait réellement que j'allais recommencer à vivre.

Avant que le préfet ait pu me répondre, ma tante lui a jeté un regard si suppliant, qu'il a compris son angoisse, et que, sans revenir sur ses paroles, il a essayé d'en atténuer l'effet; mais le coup avait porté, un frisson convulsif courait dans tous mes membres, et mes yeux, démesurément ouverts, restaient attachés sur les siens avec l'expression de l'égarement et de la stupeur.

M. Rouleaux s'est penché vers moi, et, me fixant à son tour, m'a dit d'un ton bref et décidé :

— Je vous ai fait mal, madame. Eh bien, il faut que de ce mal résulte un bien. Si vous êtes coupable, il est à desirer que le remords vous tue. Si vous êtes innocente...

— Je le suis, monsieur.

— Alors vous avez un grand devoir à remplir, et ce devoir, votre famille... vos amis... la mémoire de votre père, vous l'imposent. Vous devez trouver dans votre conscience le courage et la volonté de vivre. C'est avec du courage, madame, que les causes perdues se regagnent. En vous donnant ce conseil, pauvre femme! je ne parle pas en préfet, je parle en ami. Soyez forte, et n'oubliez pas que douter de l'avenir, c'est faire douter de vous.

— L'avenir humain?... Mais, monsieur, c'est *la chose du monde*, et les foudres *du monde* ne s'éteignent que sur un cercueil... Écoutez.

Quand j'étais forte, que j'avais du courage, et que j'osais lutter seule contre la calomnie, il disait, le monde, que j'étais une impudente, une hypocrite, une femme sans cœur. Aujourd'hui que mes souffrances crient, qu'il les entend et qu'il les voit saigner, il accuse ma faiblesse et raille mes pleurs... J'ai cru à la justice, monsieur; j'ai même cru à la pitié... Maintenant, je n'y crois plus.

— Douteriez-vous aussi du dévouement, madame? a répondu le préfet en me montrant du geste ma pauvre tante qui pleurait.

— Ma tante est ma mère, monsieur; elle m'aime assez pour me désirer morte.

— Je ne le pense pas; mais, d'ailleurs, l'abnégation d'autrui n'excuse pas notre propre égoïsme... Et puis, voudriez-vous laisser une mémoire flétrie, si, comme vous le dites, la justice a été trompée en vous condamnant?

— Ah! monsieur, désabusez-vous. Vivante, je suis réprouvée; morte, je serai justifiée, je serai pleurée. Il est si facile d'être juste avec les morts! Ils n'ont rien à demander, on a rien à leur rendre... Vous froncez le sourcil, monsieur... Je n'accuse pas la justice. Ce n'est pas elle qui fait les martyrs, ce sont ceux qui la trompent...

— Très-bien !

— Je continue. Admettez que je parvienne à ramener l'opinion. Le pouvoir, gardien jaloux de la chose jugée, rivera plus fortement mes chaînes. Supposez, au contraire, que je fléchisse le pouvoir : l'opinion, irritée à son tour, me poursuivra de ses colères. Vous le voyez, je suis pressée entre deux écueils. Il ne me reste qu'à mourir.

— L'heure de la mort ne doit sonner qu'à l'horloge du ciel. Prenez garde, madame, il n'y a jamais loin du désir au moyen... Je ne prononce pas le mot; que votre conscience vous le dise.

— Je vous comprends, monsieur... Mais espérer la mort, l'appeler comme un bienfait, est-ce donc se la donner?

— C'est au moins en courir le risque... c'est toujours une faiblesse qui dépouille le malheur de sa dignité.

— Mais, monsieur, si vous saviez le supplice que j'endure! On veut que je vive, et l'on me cloue sur cette couche, faute d'une robe à vêtir, qui ne soit pas la robe de l'infamie! On veut que je vive, et on me dénie le droit d'apprendre et de m'instruire! On veut que je vive, et on me refuse un peu d'air, d'espace et de soleil!... On ne veut pas comprendre que ce niveau brutalement légal sous lequel on m'écrase n'est qu'une inégalité cruelle qui décuple ma peine!...

— Assez! madame, assez!... Vous me faites mal, a dit le préfet en se levant brusquement pour sortir. Je ne vous dis plus qu'un mot, un seul et retenez-le bien : retrouvez

la volonté de vivre, et je trouverai le pouvoir de vous rendre la vie supportable et la résignation facile. Comptez-vous sur moi, madame?

— J'y compte.

— Eh bien, à mon tour, je compte sur votre raison.

. . . .

Il y a devant ma porte un grand rideau de toile noire, qu'on a toujours soin de laisser retomber avant d'ouvrir, pour intercepter l'air vif et le jour éclatant du dehors. M. Rouleaux n'a pas pris cette précaution en sortant, et, pendant qu'il s'entretenait sur le palier avec ma tante, le vent du soir s'est engouffré dans ma cellule et un rayon de soleil m'a ébloui les yeux. Il y avait longtemps que je n'avais vu le jour. Ma tête s'est perdue, et, sans penser à ma faiblesse, sans rien calculer ni prévoir, je me suis élancée de mon lit sur les traces du rayon.

Adèle a jeté un cri d'effroi. M. Rouleaux et ma tante sont accourus; mais j'étais déjà tombée de toute ma hauteur sur les dalles, criant au préfet dans une sorte de délire et d'une voix étouffée : « Emmenez-moi, monsieur! Emmenez-moi, au nom de votre mère, emmenez-moi! »

M. Rouleaux, presque aussi ému que ma tante, l'a aidée avec la plus touchante bonté à me replacer sur mon lit. J'étais sans connaissance, j'avais la tête et les genoux meurtris, et je suis restée plusieurs heures sans reprendre mes sens.

VI

Quelques semaines se sont écoulées, et mon cœur garde l'empreinte du rayon qui a frappé mes yeux. Ma conscience a gardé le souvenir des paroles si bienveillantes et si vraies du préfet... Une transformation s'opère en moi. Je ne vois plus la mort que sous l'image de la vie; je

n'envie plus le silence glacé de la tombe ; je n'aime d'elle aujourd'hui que son chevet de gazon emperlé de rosée, et sa croix de bois enroulée de lierre... Mon imagination se rallume à cette lumière ardente qui vivifie la nature. Elle me transporte aux sites les plus pittoresques, aux paysages les plus animés. Je vois les Vosges, aux cimes onduleuses et boisées, que des ruines féodales blasonnent... Je vois ma chère et robuste Picardie, qui, la tête couronnée de chênes, laisse flotter aux vents son manteau d'épis aux grains d'or... Je sens courir sur mon front cette vive haleine du matin, qui fait crisper l'étang et trembloter la forêt... J'entends la pluie tomber en susurrant sur les buissons en fleurs, et mon âme, si longtemps affaissée, se réveille enfin de ce sommeil de plomb où je la tenais engourdie.

M. Pourché s'est aperçu de ces modifications survenues dans mon état. Sa dernière visite avait quelque chose de mystérieux que je veux éclaircir. Il a dit à ma famille qu'il espérait beaucoup de mon entretien avec le préfet.

VII

En prison, je ne sais rien de plus triste que la première heure du matin. Si je ne vois plus lever le soleil, je me souviens des jours où il se levait pour moi. Je retourne par la pensée à la petite chambre à tourelles que j'occupais à mon cher Villers-Hellon.

Alors, de mon lit, j'entendais les pauvres petits moineaux francs se poursuivant sur les toits en piaillant et me réveillant par leurs jeux. J'entendais les chevaux descendre à l'abreuvoir, les jeunes agneaux suivre en bêlant leurs mères dans les prés, le cornet des bouviers donnant aux faneuses le signal du travail, la cloche de l'église

tinter trois coups inégaux pour appeler les enfants à l'école et les grands parents à la messe. J'entendais les laveuses battre leur linge en chantant, et les cygnes effrayés s'envoler dans l'étang, dont ils frappaient l'eau de leurs ailes.

Plus tard, c'était le jardinier qui arrosait les fleurs, et le vieux François qui entrait doucement dans la chambre de mon grand-père. « Fait-il beau? » lui demandait son maître, et le pauvre François, qui déjà voyait trouble, médisait du ciel bleu, en parlant de brouillards, quand le soleil resplendissait à l'horizon.

J'étais heureuse, en ce temps-là, de reprendre ma vie où je l'avais laissée. Le jour qui s'ajoutait à mes jours me semblait un pas de plus vers l'espérance... Mon Dieu, qui me laissiez dormir alors, et qui me refusez le sommeil aujourd'hui, mon Dieu, ôtez-moi le souvenir de ce que je n'ai plus, ou rendez-moi ce que je regrette toujours!

Ah! que c'est beau la vie, la jeunesse, l'espérance et le matin!

VIII

A l'heure de la visite de M. Pourché, j'ai prié qu'on me laissât seule.

Dès qu'il s'est présenté, je lui ai tendu la main, et je lui ai dit!

— Docteur, vous êtes mon ami?

— Je crois vous l'avoir prouvé.

— Oui, et je m'honorerais toujours de m'en souvenir. Aujourd'hui j'ai besoin d'obtenir de vous une vérité qu'on me cache et que je me dissimule en vain. Je sens que mes forces reviennent et que je vais revenir encore tributaire de la vie.

M. Pourché a gardé le silence. Je lisais dans son regard qu'il voulait être prudent avant d'être vrai.

Après quelques moments d'hésitation, il m'a répondu :

— Je me défie, madame, de votre imagination. Elle vous a fait une torture d'un mot insignifiant échappé à M. le préfet. Je ne voudrais pas que ma franchise ramenât le même danger.

— M. le préfet m'a fait un grand bien, à vous de l'achever.

— Eh bien! me promettez-vous d'être calme et d'écouter de sang-froid tout ce que j'aurai la fermeté de vous dire?

— Je ne connais plus qu'une chose au-dessus de mes forces : c'est l'incertitude, qui, depuis deux mois, me déchire le cœur.

— Ce tourment va cesser... n'allez pas vous en créer d'autres. Votre maladie touche à son terme... Je vous regarde même comme guérie.

— Comment cela peut-il être? je ne prends presque pas d'aliments, je m'obstine même à souffrir la faim!

— C'est peut-être ce qui vous a sauvée. Mais il reste une autre cure, bien plus importante à faire, et celle-là dépend de vous... Voulez-vous, oui ou non, descendre du rang de créature pensante à l'état d'être végétatif et même de créature immonde?... Toute la question est là.

— L'être végétatif ne souffre pas. Pour celui-là, je serais tenté de dire oui. Pour l'autre j'en ai horreur.

— Et moi, je réponds que ni l'un ni l'autre ne sont faits pour vous, mais que depuis longtemps vous marchez en aveugle vers tous deux. Plus votre intelligence est élevée, plus votre chute sera profonde... vous parcourrez tous les échelons de la folie. L'hypocondrie précédera la démence, et la démence aboutira à l'idiotisme... à l'hébétement... J'ajoute, pour être complétement vrai, que dans cet état de dégradation, vous regorgerez de vie...

— Ah! monsieur, ce que vous me dites là est affreux. Je n'y crois pas.

— Tant pis! madame, car c'est la vérité, et vous avez besoin de la connaître tout entière pour vous sauver de l'abîme où vous courez... Il y a chez vous une force immense de vitalité. Votre guérison physique le prouve. Mais les facultés intellectuelles s'usent plus vite que les organes du corps. Prenez-y garde, madame, cette obscurité absolue dans laquelle vous restez ensevelie depuis un an, cet état de mutisme que vous vous imposez, cette atmosphère de silence et de mort qui règne autour de vous, ce renoncement obstiné à toutes les consolations de la vie, cette abdication insensée de votre mémoire, de votre esprit, de votre raison, tout cela constitue un vrai suicide moral, dont les conséquences m'effrayent plus que vous...

— Mais, monsieur, cette vie morale, qui doit être aujourd'hui ma seule vie, on me la dispute, on me la ravit, et vous le savez bien... La plante sans culture et sans soleil se dessèche et meurt. L'intelligence qui n'a pour aliment que la souffrance et pour rosée que des pleurs s'étiole et périt...

— Je vous arrête, madame... Êtes-vous résolue à vous aider, si l'autorité vous aide?

— A cette condition, oui.

— Voilà le mot que j'attendais. M. le préfet m'autorise à vous promettre tous les livres que vous demanderez pour des études sérieuses, ou comme moyen d'utiles et agréables distractions [1].

— Je retrouve là M. Rouleaux-Dugage... Et ma tante, et Adèle, et mon oncle, continuerai-je à les voir?

— La charité ne fait pas d'un bienfait un marché. Main-

[1] A peine avais-je écrit ces lignes, qu'une excellente collection de livres m'arrivait.

tenant je couronne ma mission. Vous allez quitter cette triste cellule. On vous en prépare une autre, mieux appropriée à votre situation, et M. Chappus s'y prête de la meilleure grâce du monde.

— Merci, bon docteur. M. le préfet veut me réconcilier avec la vie. Je vais m'essayer à cette grande œuvre, et je lui prouverai, j'espère, ma reconnaissance. Je me sens encore assez femme pour ne pas vouloir être idiote. Cependant je me défie un peu de moi. Il y a tant à souffrir en prison, et j'aurai tant de luttes à soutenir !!!

— Vous aurez deux auxiliaires puissants : le culte de l'âme et le culte de l'esprit, la religion et l'étude, ce qui console et ce qui distrait. Le Tasse a retrempé son génie dans les fers, et Galilée en prison révélait un secret de Dieu. Je vous laisse ce souvenir.

IX

J'ai passé la matinée avec le vénérable abbé Coural... Il a raison. Il aurait fallu être prête à vivre pour être trouvée digne de mourir.

. . . .

O mon bien-aimé père! j'ai pensé à vous, et j'ai vaincu. Vous étiez brave devant le danger. Je serai brave devant le malheur... Que la volonté de Dieu soit faite! que votre mémoire soit obéie, ô mon bien-aimé père! j'ai pensé à vous et je vivrai.

X

Ma tante m'a priée de lui laisser enfin ouvrir ma fenêtre. Je n'ai pas répondu. J'avais honte d'avouer ma défaite. Mais j'ai dit à Adèle de m'envelopper de son manteau pour me garantir de l'impression de l'air et du jour.

Il y avait près d'un an que ma chambre n'avait pas été aérée. Des fils d'araignée se balançaient, comme des stalactiques de poussière, le long des murs et du plafond. Il a fallu quelque temps pour les abattre. J'étouffais sous le manteau. J'ai un peu découvert ma tête, et j'ai osé regarder le ciel. A peine l'avais-je entrevu, que je m'évanouissais dans les bras d'Adèle.

Mais j'ai bientôt repris connaissance... cet éclair de liberté donné à mes yeux se reflétait sur mes grilles, qui semblaient me le renvoyer comme une dérision. C'était ma première épreuve dans la voie nouvelle où j'étais entrée. Je l'ai subie avec assez de fermeté.

. . . .

. . . .

La sœur ***, toujours bonne et aimable amie, a été ravie de mon raccommodement avec le soleil, et m'en a demandé les étrennes... Il était question d'une livraison périodique de quelques feuilletons religieux, éclos de ma plume de *captive* pour un journal de province.

J'ai refusé très-gracieusement, et j'en ai donné de fort bonnes raisons.

Dans la triste position qu'on m'a faite, je ne peux ni ne dois faire descendre la religion du sanctuaire de mon âme dans les colonnes de la presse quotidienne.

Je veux que la morale sublime du Christ plane comme un rayon céleste sur tout ce qui naîtra de ma pensée ; je veux qu'on sente le grand amour évangélique vivifier mes œuvres.

Mais faire de la religion selon et pour le monde, m'exposer au soupçon d'exploiter un moyen dans ce qui doit être un but, jamais!... Le martyre de ce monde m'épurera pour la vie des mondes futurs. Je ne veux pas d'une échelle qui me conduirait du ciel sur la terre. Je veux

aller des ténèbres à la lumière, du mensonge à la vérité. Je n'entrerai pas dans le temple pour bien mériter aux yeux des hommes... Ma prière doit être pure, intime, mystérieuse, comme tout ce qui s'adresse à Dieu.

LIVRE X

I

Je l'ai quittée enfin, cette chambre étroite et sombre, où j'ai tant souffert sans pouvoir mourir!... Ma tante me dit hier :

— Votre nouvelle cellule est prête, mon enfant. Si vous vous en sentez la force, nous allons vous y porter.

Pour toute réponse, je souris à ma tante. Basson me prit dans ses bras, on me couvrit d'un manteau, et nous sortîmes.

Avant de passer le seuil, je tournai une dernière fois la tête... Je laissais là deux années de ma vie, les dernières de ma triste jeunesse... Je laissais là des larmes, des douleurs, d'indicibles souffrances; que Dieu les reçoive!... Au monde s'en vont les joies; au ciel se recueillent les pleurs...

En quittant cette chambre il faut prendre, à droite, le même escalier en colimaçon qui grimpe, avec l'agilité d'une vrille, jusqu'à la plate-forme de la tour. Chaque pas rapproche davantage du jour que projette une lanterne en cône, dont les vitres se colorent d'azur et de soleil. Le

retentissement des métiers diminue insensiblement, et puis ne s'entend plus. On passe devant un troisième étage inhabité; on monte encore, et on arrive à une porte, la dernière de toutes. C'est la mienne. A peine l'eus-je franchie, que l'air, la lumière, l'émotion du *voyage*, imprimèrent une forte secousse à mes nerfs. On me donna un calmant, et on me porta sur mon lit.

Quand je rouvris les yeux, je ressentis un bien-être ineffable. Tous les objets que mon imagination maladive avait imprégnés de ses rêves avaient disparu. Je me trouvai dans un milieu nouveau, avec des pensées, toujours amères, sans doute, mais plus conformes aux dispositions nouvelles de mon âme.

Mon oncle a compris ce qui seul peut m'aider à mourir debout. Le Christ étend ses bras divins à mon chevet. Mon père me regarde souffrir. Ma mère me couvre de son ombre. La *Bible* et une *Imitation de Jésus-Christ* sont sous ma main, pour soutenir mon courage, et le *Génie du Christianisme* m'ouvre ses pages, pour me le rendre plus doux.

Merci, mon oncle. Ma conscience me permet de rester sans remords sous le regard de mon père... Ma résignation me permettra bientôt de demeurer sans crainte sous le regard de Dieu. Merci, mon oncle. Plus que noblesse, malheur oblige. En face de la croix, je ne l'oublierai pas.

II

Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'ai dormi quelques heures. Mon cœur est plus reposé, ma tête plus libre.

Le sommeil est la mort des sens. L'âme, échappée de sa prison, retourne à ses attractions vraies... Les morts

ressuscitent; les distances s'effacent; l'homme s'arrête sur la pente fatale du sort; le mystère éternel des rémunérations et des peines se dévoile.

A cette heure de silence, où l'esprit fait scission avec la matière, l'instabilité des choses humaines se découvre : l'avare voit ses dieux changés en fumée d'or entre ses doigts crispés; l'ambitieux voit ses idoles en poussière; les trônes montrent leurs planches, les honneurs leurs revers; les gloires s'évanouissent, comme ces bulles légères qu'un souffle d'enfant gonfle, qu'un rayon de soleil colore, et qu'un atome dissout.

De tous ces mirages, rien ne reste... rien! car à tout il faut une âme, et là où manque l'âme, le néant aussitôt improvise son œuvre... Ce qui nous survit seul a du prix. Posons donc les bases de notre éternité... Chaque fois que l'homme fait abnégation de lui-même, la créature immortelle se révèle en lui. Si notre être dépendait de la vie, qui braverait la souffrance ou la mort pour secourir ou sauver un de ses frères? Le dévouement est l'instinct de l'immortalité.

C'est une douce chose que le sommeil, qui nous repose de l'action sans nous faire cesser de vivre... C'est une divine chose que la mort, qui nous repose de la vie sans nous faire cesser d'être...

III

Deux de mes amis qui veulent le cadre de la réalité à leurs souvenirs demandent un *fac-simile* de ma nouvelle demeure. Ils ont bien fait de s'y prendre aujourd'hui. Plus tard, mes larmes se seraient collées aux murs : mes deuils y auraient déteint. Plus tard, je verrais ce qui m'entoure avec d'autres yeux; je ne verrais qu'une plus

grande tombe, ouverte peut-être à de plus grandes douleurs.

Mon cœur, souviens-toi d'hier, et fais chanter, s'il se peut, mes verrous et mes grilles... J'ai toujours craint la pitié... O mes amis! regardez-moi, pendant que ma plume court pour vous.

Ma cellule est carrée. Une *morte* y respire. Je viens de dire à ma garde d'aller, en droite ligne, de la porte à la fenêtre, et de compter ses pas. Elle en a fait douze. Ses pieds sont grands : les miens, dans le même espace, s'y placeront deux fois. J'appelle cela être au large... et vous?

Les murs ont été passés à la chaux, mêlée d'une pincée de noir. C'est de la vérité locale.

Voici le mobilier :

A côté de la porte, une cheminée en tôle dont le tuyau monte obliquement contre le mur, avec des airs de boa constrictor : c'est fort laid, mais c'est chaud.

En face de la cheminée, une étagère qui attend mes livres; sous l'étagère, une table à deux fins; près de la fenêtre, une commode, et, vis-à-vis la commode, mon lit caché sous une niche de percale lisérée de gris.

Plus deux chaises, et un fauteuil en chemise de toile.

Voilà tout : mais n'est-ce pas du luxe pour une pauvre femme qui a passé près de deux ans sans autre ameublement qu'une chaise?

J'allais oublier ce que j'ai de plus précieux, la sainte et petite chapelle de mes souvenirs.

Vers le milieu du lit, j'ai une statuette de la Vierge, adossée au mur sur une tablette recouverte d'un napperon blanc. De chaque côté sont suspendus les portraits, cerclés en velours noir (l'or est prohibé), de mon père, de ma mère, de mon aïeule et de mon grand-père.

Devant moi, et au-dessus de la cheminée, j'ai fait pla-

cer le crucifix qui était d'abord à mon chevet. Il faut que le regard divin m'aide à porter ma croix... Sous le crucifix, se croisent pieusement deux branches de cyprès, cueillies dans le cimetière de Villers-Hellon...

Le cimetière!... Villers-Hellon!... O mes amis! ne me demandez plus rien... J'achève avec des larmes ce que j'ai osé commencer par un sourire. ..... on ne remonte pas longtemps les flots de la douleur...

IV

Je guéris lentement. L'âme se soumet, mais le cœur lutte encore. Vivre, n'est-ce pas nourrir une infortune qui n'a d'autre halte possible que le tombeau?

J'ai regardé mon malheur en face. J'y trouve des devoirs, et j'y cherche en vain une espérance. Pourquoi, comment suis-je ici?... que la cupidité le dise!...

C'est elle qui est venue me saisir au milieu de ma famille où je ne l'attendais pas. Je ne me croyais pas assez riche pour être marchandée, et, quand je donnais ma vie, on prenait ma dot : on m'escomptait comme le zéro qui suit le chiffre qu'il centuple. Plus tard, c'est la cupidité, c'est elle qui m'a calomniée, dénoncée, livrée... elle qui a demandé à la justice le prix de mon sang... et maintenant qu'elle ne m'a plus laissé que des larmes, c'est elle encore qui veut étouffer ma voix, et condamner ma cause à l'oubli!...

Elle a, pour m'opprimer, la liberté, la fortune, un arrêt qui, en quelque sorte, légalise sa haine. En m'insultant, elle ose se dire l'écho de la justice, et moi, si je veux me défendre, elle me bâillonne et me crie : « Souffre et meurs!... voilà ton lot. »

Mon Dieu, c'est vous que j'implore. Parlez, parlez pour moi.

V

Pas un de mes verrous n'a glissé. Le petit coin de l'horizon qui m'apparaît brumeux dans le cadre de ma fenêtre se découpe tristement sous le fer de mes grilles. Je reste clouée sur mon lit de douleur, enveloppée dans les perpétuelles ombres des gémonies de la loi... et cependant une douce pensée, une pensée de liberté, a redressé mon front, a fait battre mon cœur.

Je crois avoir dit qu'en arrivant ici, et au moment de me séparer de ma pauvre Clémentine pour me laisser enfermer seule, seule pour toujours, dans ma nouvelle prison, une jeune sœur, douce, gracieuse, un peu craintive, m'avait serré la main et m'avait regardée en pleurant.

Je l'aimais pour cette pieuse larme qu'elle m'avait donnée. Elle m'aimait pour toutes les angoisses qu'elle me voyait souffrir. Chargée du service de l'infirmerie, elle m'apportait mes potions pour la nuit; mais, d'après la règle, elle ne venait jamais seule, et, tandis que sa compagne s'asseyait gravement sur mon unique chaise, elle s'agenouillait près de mon lit, me faisait baiser la croix de son chapelet, gonflait mon oreiller, relevait ma couverture, me parlait un peu de tout, sans oser rien me dire de la douce affection que je voyais sourire dans ses yeux : c'était l'ange des consolations que Dieu m'envoyait à l'heure des abattements.

Un jour, je la vis entrer d'un air mystérieux dans ma cellule; une jeune novice, qui m'était inconnue, l'accompagnait.

— C'est ma sœur, me dit-elle. Nous serons deux maintenant à prier pour madame.

— Et moi, lui dis-je, j'aurai à vous aimer deux fois.

La sœur me regarda sans me répondre, mais avec une charmante expression d'amitié. La petite novice avança la tête sur l'épaule de sa sœur, fit deux pas vers mon lit, recula intimidée; puis, cédant à une émotion irréfléchie, elle se jeta à mon cou. J'en fus attendrie.

— Et la règle? et les statuts? s'écria la sœur en allant, tout effrayée, fermer la porte.

— La règle? je l'ai oubliée, dit la jeune novice en me tenant enfermée sous les ailes d'étamine bleue de sa guimpe; mais je me souviens que l'Évangile nous ordonne d'aimer le prochain comme nous-même. Or, moi, j'aime madame; oui, je l'aime, et j'ose le dire, tandis que vous, ma révérente sœur, qui l'aimez aussi, vous vous feriez un scrupule de l'avouer.

La petite altercation entre les deux religieuses dura quelque temps. La sœur aînée se lamentait en pensant que la cadette, n'ayant pas encore renoncé à sa jeunesse, s'en allait riant, pleurant et pensant tout haut, sans souci de la règle et sans peur des statuts.

A partir de ce moment, elles se firent l'une et l'autre un grand mystère de l'affection qu'elles me portaient. L'aînée n'arrivait jamais que sur la pointe des pieds, le regard effaré, le doigt sur les lèvres, se donnant toutes les peines imaginables pour allier sa conscience avec son cœur, la règle avec la sympathie. La cadette franchissait l'escalier comme un oiseau, me souriait en ouvrant la porte, pleurait avec moi si je pleurais, souffrait avec moi si je souffrais, s'emparait de mon petit miroir pour y surprendre les plis de son voile, et cherchait surtout mon cœur pour y faire parler doucement le sien.

La pauvre fille pesait à peine ses quinze ans; ses chagrins n'étaient guère que des souvenirs d'enfant gâté. Elle avait quitté sa mère et sa poupée pour rejoindre au

couvent sa grande sœur. Le voile lui avait paru charmant, le petit air important qu'il fallait prendre avec le bonnet et la guimpe l'avait enchantée.

Pendant les premiers jours de son noviciat, elle aurait voulu que les prières fussent toujours plus longues, que les jeûnes ne finissent jamais. Elle aurait voulu subir à elle seule tous les supplices qu'elle admirait dans le martyrologe. Elle enviait les tortures, elle ne rêvait que palmes vertes, arènes, lions et bourreaux...

Mais l'obéissance, cette dure abdication de la volonté, lui coûtait toujours, et, sous ses habits de nonne, elle restait encore, sans s'en douter peut-être, jeune fille de tête, de cœur, et de petits défauts mignons : c'était là le souffle du regret qui éteignait peu à peu les feux follets de l'imagination.

La vocation religieuse ne s'improvise pas : c'est la greffe de l'ange sur l'homme... et la greffe meurt si la tige qui la porte n'a déjà ses racines au ciel; hors de cette condition, cacher une tête espiègle sous le voile, ensevelir ses quinze ans sous la bure, c'est donner de fausses rides à la jeunesse et de fausses vertus à la folie : c'est souffler sur le soleil pour l'éteindre.

Quelquefois, aux heures de récréation, la petite sœur s'échappait du milieu de ses compagnes pour venir partager ma solitude, et souvent mes ennuis. A peine déshabituée de cette douce vie du foyer, qui a pour ange gardien une aïeule ou une mère, elle préférait venir pleurer avec moi qui l'aimais que de s'égayer tristement avec des religieuses qui perdent, par leur vœu, le droit de se choisir une amie.

Touchée de sa candide affection, je la lui rendais de tout mon cœur. Je lui réservais toujours sa part des bonbons et des fleurs que de chères sympathies envoyaient

sous mes verrous. Je lui disais combien sa mission de miséricorde était belle si elle savait la comprendre, mais que, pour la remplir dignement, il fallait l'aimer.

Lorsque, appuyant ses deux coudes sur mon lit, elle voulait se faire raconter des histoires d'un monde qu'elle ne devait pas connaître, je m'appliquais à détruire les éblouissantes féeries de ses rêves; j'essayais doucement de lui faire pressentir les amertumes et les ennuis de cette vie agitée, dont elle voyait les horizons trompeurs à travers les prismes enchantés de l'impossible et de l'inconnu.

Mais, mon sermon fini, elle recommençait son antienne de plus belle; insouciante et légère, comme on l'est à quinze ans, elle se riait des froides paroles de la raison. Elle croyait se souvenir que toute voix libre chantait, que toute saison sur terre portait ses fleurs ou ses fruits. Elle me disait que les épines n'étaient que la tige des roses, et que les croix poussaient aussi bien à l'ombre des couvents qu'au soleil des vallées... Je la plaignais; c'était une enfant.

VI

Hier matin, la petite sœur est entrée chez moi plus soucieuse que de coutume, et, sans jeter son coup d'œil au miroir, sans me voler une violette, sans répondre au baiser que je lui envoyais, elle s'est laissée tomber dans mes bras : je me suis aperçue qu'elle pleurait.

— Qu'avez-vous, enfant? lui ai-je dit en lui serrant la main; qu'est-il donc arrivé de fâcheux?

— Je m'ennuie à la mort.

— A la mort? Allons, que je vous fasse honte! Si je vis, moi, pauvre désespérée, ne pouvez-vous faire bon ménage avec votre ennui? votre tête a mal aux nerfs. Que

serait-ce donc si votre cœur saignait comme le mien?

La jeune novice leva ses grands yeux vers moi, et me dit avec une vivacité étonnante :

— Je le savais bien que le malheur vous tuait! Eh bien! continua-t-elle en ouvrant les rideaux de ma fenêtre, eh bien! madame, voyez comme le soleil est beau, comme le ciel est bleu!

Je tournai mes regards vers la fenêtre. La journée était magnifique. Mille gouttelettes de rosée ruisselaient sur les carreaux diamantées par l'éclat de la lumière et bleuies par l'azur foncé du firmament.

— Eh bien! reprit la sœur, est-ce beau cela?

Je ne répondis pas, mais elle s'aperçut qu'une larme roulait sur ma joue, et alors elle s'écria en frappant des mains :

— Cela vous fait mal? tant mieux! vous vous laisserez tenter.

— Tenter? comment? pourquoi? Je ne vous comprends pas.

— Vous voulez être libre? me dit la sœur d'un ton décidé.

— Quelle question?

— Eh bien! partons.

Je restai stupéfaite.

— Partons, vous dis-je. J'ai la double clef de votre porte; j'ai une robe que ma sœur m'a donné à raccommoder; j'aurai facilement un voile et une guimpe. C'est demain mon tour de sortie pour aller à la messe de six heures, à l'hôpital; je ferai la malade. Puis, une ou deux minutes après le départ des autres sœurs, et quand tout notre monde sera occupé au lever des femmes, nous nous glisserons dans le parloir des gardiens. Je dirai, tout en courant, que nous allons rejoindre nos sœurs. Il les auront

vues passer; ils ne s'en étonneront pas. Une fois dehors, nous irons nous réfugier chez quelqu'un de vos amis. Nous trouverons le moyen de gagner le port de Cette... Cette! entendez-vous? Cette! C'est-à-dire la liberté, la mer, la vie!... Embrassez-moi, madame, soyons sœurs de cœur dès ce soir, puisque nous serons sœurs d'habit dès demain...

Tout cela était dit avec une telle volubilité et une telle confiance dans le succès, que je fus quelques moments sans reprendre conscience de moi-même.

Pendant ce temps, la folle et chère petite novice tirait de ses grandes poches des voiles, des guimpes, qu'elle m'essayait presque malgré moi, en s'extasiant sur ma bonne grâce à porter des habits qui me rendaient méconnaissable et servaient merveilleusement ses projets.

— Ma pauvre enfant, lui dis-je en rassemblant mes forces pour soulever le poids de mon émotion, je vous aime de penser ainsi à moi; mais... la chose est impossible.

— Impossible? non. Si ce n'est pas assez de l'affirmer, je vous le jure. Écoutez: les gardiens ne vous connaissent pas, dans cette saison il est encore nuit à six heures. Un seul surveillant garde la petite porte. Quand il nous ouvre, il est à moitié endormi, habitué qu'il est à nous voir sortir chaque matin pour la messe. Il n'y a que l'imprévu qui met la prudence sur ses gardes... Croyez-moi, ajouta l'enfant en me prenant la main et en la couvrant de baisers, je suis sûre du succès. Je sais ce que vous souffrez. J'ai surpris vos larmes tout à l'heure, quand vous avez jeté les yeux à la fenêtre. Votre mal, c'est la prison qui le cause. Votre fièvre, c'est le regret qui l'allume... Ne résistez donc plus. Allez, mes précautions sont bien prises... Ah! quel bonheur, ma chère dame; je pourrai rire alors

quand l'envie m'en prendra; je pourrai parler haut, prier bas, causer un peu de tout, penser à tout, tout espérer... Je vivrai enfin; mais n'allez pas croire que je cesse pour cela d'être une honnête fille et une bonne chrétienne Seulement, je veux faire le bien en famille, au grand jour, au grand air, bien entendu selon les commandements de Dieu, mais un peu aussi selon ma tête et selon mon cœur.

Ce long discours de la jeune sœur m'avait permis de réfléchir. Je l'attirai doucement près de moi et je gardai le silence.

— Qu'avez-vous, madame? me dit-elle en me voyant pleurer. N'allons-nous pas partir? où fais-je couler des larmes de joie de ces yeux qui en ont tant versé de douleur?

— Je pleure, petite sœur, parce que nous ne partirons pas, parce que nous ne devons pas partir... Soyez calme, et, à votre tour, écoutez-moi : je ne pourrais vous conduire à votre mère, puisqu'il me faudrait passer à l'étranger. Je pourrais encore moins vous abandonner...

— M'abandonner! que voulez-vous dire? reprit la sœur en m'interrompant vivement; mais j'entends vous suivre partout.

— Hélas! je suis encore plus pauvre que vous, qui ne possédez rien. Comment pourrons-nous vivre loin de la France?...

— Ne vous en inquiétez pas. Je suis jeune, je suis forte, je travaillerai pour deux...

En disant ces mots, l'enfant semblait implorer comme une grâce la permission de se dévouer pour moi.

— Et votre mère? lui dis-je en l'embrassant avec effusion.

— Ma mère! oh! si elle vous connaissait!

— Mais elle ne me connaît pas. Elle dirait que je vous

ai entraînée, que je vous ai fait perdre le goût de la vie religieuse, que je vous ai sacrifiée pour me sauver. Ce que dirait votre mère, le monde le penserait, et cette fois l'arrêt du monde m'atteindrait justement, car je l'aurais mérité.

— J'écrirai la vérité à ma mère.

— Cette vérité empêcherait-elle que je n'eusse eu la faiblesse de vous écouter? Ne suis-je pas votre aînée? Ne vous dois-je pas protection et conseil? N'insistez donc pas. Je n'aurai pas la lâcheté d'accepter un dévouement qui serait pour vous un remords. Je ne possède au monde que ma conscience. Entre elle et la liberté, mon choix est fait. Ne me pressez donc pas davantage. Vous me feriez beaucoup souffrir et je ne céderais pas.

La sœur se tut, mais elle sanglotait... Je pleurais aussi. Tout à coup elle s'écria :

— Eh bien, oui, vous avez raison... Je vous ferai sortir, et tout aussitôt je rentrerai au couvent... Ainsi vous serez sauvée sans qu'il m'en coûte un regret...

— Mais vous ne savez donc pas que la loi a des peines terribles pour les complices d'une évasion?

— La loi? bel obstacle! Que peut-on faire? me mettre en prison? J'y suis... Me condamner? Les honnêtes gens diront que ma conduite a été d'une fille de cœur. Les juges verbaliseront? Je dirai aux juges que je vous aimais parce que vous étiez bonne, et que je vous ai fait sortir de prison parce que vous ne méritiez pas d'y entrer. Les religieuses? En restant dans leur maison, elles ne m'en voudront plus. Vous le voyez, madame, rien ne doit nous arrêter. Voilà qui est conclu... Maintenant, séparons-nous bien vite pour ne pas éveiller les soupçons. Lundi vous serez libre, je vous le jure!

— Mais je suis si faible, qu'il m'est impossible de marcher.

— Bah ! le cœur vous portera.

— Et s'il me trahissait?

— Eh bien, pour en finir, je vous donne un mois. D à la mi-janvier, vous pouvez être sur pied. Adieu, ma chère dame. Je me sauve. Regardez quelquefois le soleil, et vous serez impatiente d'aller à lui.

Restée seule, je suis tombée dans un profond recueillement.

Que décider?

Je ne suis pas prisonnière sur parole... Je ne traîne pas au bout de ma chaîne le boulet du remords... Je suis orpheline... Je ne dépends d'aucune volonté... Je ne relève que de ma conscience...

Que décider?

VII

Quelques jours se sont passés dans ces mortelles angoisses de l'indécision et de la lutte. Déjà, au Glandier, j'avais pu fuir et je ne l'avais pas voulu. J'avais foi en mon innocence ; je ne croyais pas que la calomnie pût donner au mensonge le caractère et la puissance de la vérité. J'ignorais que la science pût verbaliser le doute et criminaliser l'apparence. Il me suffisait de me sentir sans reproche pour être sans peur.

Hélas ! je me trompais. On n'acquiert l'expérience qu'en souffrant ses leçons. Je n'en avais pas souffert alors. Aujourd'hui, je n'ai malheureusement que trop appris.

Mais, si je me suis désolée souvent de la confiance aveugle qui m'a jetée où je suis, je n'ai pas du moins à en rougir. A Tulle, après le rejet de mon pourvoi, on me proposait encore de tenter une évasion ; on m'en offrait les moyens. Ils étaient sûrs. Cette fois, je ne comptais plus sur mon droit. Mais je le voulais toujours pur, et je gar-

dai mes fers en bénissant les mains qui les auraient fait tomber.

Si les pierres de mon cachot sont lourdes, plus lourdes sont les calomnies qui ont dicté l'arrêt que je subis. Libre, retrouverais-je l'honneur en retrouvant la vie? Non. L'honneur pour moi, c'est ma constance à souffrir. Il faut que chaque heure de mon martyre plaide pour mes heures passées. Dieu recueillera mes larmes. Les hommes eux-mêmes me tiendront compte de ma jeunesse perdue sans une plainte, de mes douleurs endurées sans un murmure. Les jours qui s'amoncellent sur les jours, pour m'amener mourante au faîte des opprobres, ces jours, religieusement employés, m'attireront les sympathies qu'on accorde aux victimes. J'acquerrai ce qui me manque. Je cultiverai ce que je possède. Je demanderai des forces pour mon âme au recueillement et à la prière. J'en demanderai pour l'esprit à la méditation et à l'étude. L'amitié fera vivre mon cœur. Ma conscience fera taire mon désespoir. Rien ne peut effacer, je le sais, la sentence qui me frappe; mais dois-je me laisser oublier? Ne serait-ce pas livrer à l'infamie un nom, hélas! que l'on n'oublierait pas... Ce n'est pas moi qui ai demandé la publicité. Je l'ai subie. Si je n'ai pu parer les coups de cette nouvelle lance d'Achille, j'en userai à mon tour, et ma plume se retrempera dans mes fers. . Beau soleil, qui me souriez de loin, voilez-vous sous le nuage qui passe! folles espérances, regrets amers, désirs superflus, dormez ou mourez dans mon sein!

. . . .

. . . .

La sœur novice est revenue... Elle me presse... Tout est prêt, me dit-elle... Mon Dieu, soutenez-moi...

Fuir, c'est reculer devant la justice des hommes!... Rester, c'est m'avancer vers la justice de Dieu... cela est

vrai... je le sens... mais quels combats! Jamais la liberté ne m'était apparue si belle, jamais la vie plus splendide... Je perds ma jeunesse si je reste... Je perds l'honneur si je m'enfuis... l'honneur!... Mon père n'hésitait pas, lui, quand, aux champs de Waterloo, il refusait de se rendre, pour tomber mourant au milieu de ses frères morts!!... Que l'exemple du père soit le devoir de l'enfant!!... Je resterai.

. . . .

. . . .

Je viens de supplier la sœur de ne plus me parler d'évasion.

VIII

Je plains l'homme qui n'a jamais goûté le bonheur amer du sacrifice. Je plains l'homme qui n'a jamais senti la dualité de son être, et dont l'âme, enfouie dans la matière, ne vit plus que de la vie commune, ne vibre plus qu'au contact des sensations humaines, sans qu'il proteste jamais contre une assimilation aussi absolue de son immortelle essence à sa nature mortelle.

Nous sommes *deux* cependant : plus loin que le cœur, plus haut que la conscience, il y a comme un écho magique, mystérieux, qui se plaint à l'heure même de nos plus folles joies, de nos plus doux enivrements, mais qui résonne, aussi suave qu'un chant céleste, pendant les plus terribles orages de la vie, pendant les plus douloureuses luttes du cœur.

J'étais bien triste hier, quand je rejetais les offres de la sœur ***, quand j'abdiquais ma liberté. Oserai-je le dire? J'ai pleuré mon courage... je l'ai maudit... Mais, au moment même où le désespoir gonflait mes veines, où le regret grondait dans mon cœur, en ce moment, j'ai entendu

l'écho lointain qui chantait... et tout à coup je me suis retrouvée forte et calme. J'étais *libre*, j'étais *deux !*...

A chaque devoir est attaché un droit. Ce que la terre nous refuse, le ciel nous le donne... Hélas! j'ai trop à pleurer pour pleurer le monde. Pas une de mes larmes ne s'égarera jusqu'à lui... Le monde!! on n'y est jamais seul, et rarement on y est *deux*.

IX

La semaine dernière, deux « messieurs » en voyage, s'arrêtant pour un jour à Montpellier, sont venus passer une heure à la maison centrale. Ils ont demandé à me voir. C'étaient des hommes de mérite, et en même temps des hommes du monde, des hommes charmants, quittant chaque soir la science pour aller briller dans les salons, ayant tour à tour de l'esprit en surface, et de l'esprit en profondeur.

J'étais bien souffrante cependant, je craignais de les blesser par un refus, et je me résignai à me rapprocher de la société en les laissant approcher de mon malheur... Ah! je ne savais plus combien pouvait être douloureuse et cruelle une conversation qui ne roulerait que sur des mots ne disant rien au cœur.

J'étais couchée quand on les annonça. Au premier regard, je les reconnus. Je dissimulai cette impression. Après des saluts poliment échangés, l'un d'entre eux prit la parole. C'était celui dont la réputation d'esprit est le mieux établie dans le monde.

— Madame, me dit-il, j'ai eu le *plaisir* de vous voir en société, une fois entre autres à une magnifique soirée chez madame ***. Vous l'avez peut-être oublié?

— Je l'avoue, monsieur, je l'avais oublié; mais je

m'étonne que vous vous soyiez souvenu de ce *plaisir*, en me retrouvant ici...

— Pardon, madame, aurais-je eu le malheur d'éveiller des regrets?

— Ah! monsieur, répondis-je indignée, ceux mêmes qui me refusent du cœur ne me refusent pas un peu d'esprit. Pouvez-vous croire, vous, monsieur, vous! que je prostitue mes yeux à pleurer des joies quand je n'ai pas assez de larmes pour pleurer l'honneur?

— Il est impossible de mieux dire les choses.

— Et vous n'auriez pas dû me les faire sentir.

M. *** se tut. Son compagnon releva la conversation.

— On dit, madame, que vous avez été très-malade.

— Je le suis encore, et je ne guérirai jamais.

— Je ne vous trouve pas trop changée cependant... Votre chambre n'est vraiment pas mal, reprit-il en l'arpentant des yeux.

— Mais savez-vous, madame, dit M. ***, qui s'était levé pour aller à la fenêtre, savez-vous que vous avez là une vue charmante?... Je voudrais l'avoir, ma foi! dans mon cabinet d'étude à Paris.

— Encadrée dans du fer, n'est-ce pas, et bariolée de grilles?

— Mais les grilles n'empêchent pas de voir. Elles sont bien espacées. Il ne manque ici que de la société. Vous ne voyez personne?

— Je vois ma famille, et, quand elle me quitte, j'ai toujours ma conscience et Dieu.

— Nous avons l'honneur de vous saluer, madame, le temps arrange tout.

— Et la Providence répare beaucoup, messieurs...

— Adieu, madame.

Je m'inclinai, et la porte se referma...

C'est le cœur qui console. Sans le cœur, l'esprit blesse en voulant consoler.

LIVRE XI

I

Les ténèbres de Dieu ont une aurore. Les hivers de Dieu ont un printemps. Quand sa main tient la verge, la source jaillit du rocher. Quand son œil perce la pierre du sépulcre, la mort se retire et Lazare ressuscite. Dieu fait justice, car il est le maître du temps. Dieu fait grâce, car il dispose de l'éternité... Mais l'homme! l'homme! que peuvent ses grâces, et que valent ses miséricordes? Toujours prompt à lancer la parole qui foudroie, c'est toujours trop tard qu'il prononce la parole qui relève! Quand l'homme, érigé en juge, impose à son frère la souffrance ou la mort, la souffrance et la mort obéissent. Quand il lui rend la liberté ou la vie, les chaînes tombent; mais le désespoir se dresse et refuse de livrer sa proie.

Ce matin j'ai entendu grincer sur ses gonds rouillés cette *grille aux lions*, que je n'avais plus vue s'ouvrir depuis le jour où elle s'était ouverte et refermée pour moi. A travers les barreaux de ma fenêtre, j'ai vu entrer une voiture vide dans la cour; un gardien en baissait les stores et en déroulait le marchepied.

Au même instant des tintements pressés de la sonnette d'appel ont demandé les religieuses au parloir; un va-et-vient inusité, un entre-croisement de voix étrange, des

ordres donnés, transmis et commentés, ont éveillé ma curiosité en éveillant les échos si souvent muets de ma cellule.

J'ai envoyé ma garde aux informations, et comme, dans les lieux où le silence règne à titre de règle, si rien ne se dit, tout se répète, j'ai su bientôt que la mystérieuse voiture venait prendre mademoiselle Grouvelle, libérée de sa peine, pour l'amener dans la maison de santé de M. le professeur Rech.

La croisée de la petite pièce qu'occupe ma garde, bien qu'élevée de trois étages de plus que celle de mademoiselle Grouvelle, lui fait vis-à-vis, et n'en est séparée que par quelques brasses d'air, sillonnées au printemps par les évolutions rapides des hirondelles, égayées en hiver par les ébats piaillants des moineaux.

Accoudée à cette croisée, j'étais restée souvent des heures entières à méditer en face de ces sombres murailles qui dressaient leur énigme devant moi. Il y avait là une femme que je voulais consoler, et elle ne sentait plus le poids de ses fers... Mes larmes coulaient sur elle, et il n'y avait plus un cœur pour les recueillir... Je cherchais une intelligence pour me répondre, et je trouvais le néant.

Une nuit, je m'en souviens, la ronde de service ayant donné l'alarme, j'étais accourue chez Basson. C'était le feu qui avait pris à la chambre de mademoiselle Grouvelle, et, à la clarté des flambeaux, j'avais vu l'infortunée pâle, immobile, échevelée, abandonnant ses pieds aux morsures de la flamme, semblable à l'amadryade antique, qui, surprise par la matière, s'y abîme stupéfiée, sans trouver le souffle d'un cri pour se défendre et le tressaillement d'une pensée pour se sauver.

Une autre fois, et par un temps d'orage, je l'avais aperçue, debout sur sa terrasse, les épaules et les pieds nus,

les bras convulsivement croisés sur sa poitrine, livrant ses longs cheveux épars à la rafale, et présentant son front à l'éclair. A chaque éclat de la foudre, interrogeant la nuit, elle semblait se chercher sans se reconnaître, et s'agiter sans se sentir. Son geste défiait l'orage; ses bras battaient le vide, ses cris maudissaient l'ombre, et l'écho répétant ses cris, elle fuyait terrifiée, cette voix qui cependant avait été sa voix.

Ceux qui n'ont souffert que les maux ordinaires de la vie, qui n'ont pleuré que sur ces deuils redoutés, mais prévus, dont tout homme est tributaire à sa destinée, ceux qu'on appelle les heureux de ce monde, ceux-là ne comprendront jamais la solidarité puissante qui unit deux êtres inconnus l'un à l'autre, mais l'un à l'autre liés par l'affinité sacrée du malheur.

Entre mademoiselle Grouvelle et moi, les larmes étaient la séve où s'alimentaient nos deux vies; la même chaîne nous meurtrissait, les mêmes verrous scellaient nos tombes jumelles. Le rayon de soleil qui caressait à midi le fer de mes grilles allait, à trois heures, allumer une étoile au vitrage des siennes. Les vents d'automne mêlaient, en les chassant, la fumée de son âtre et celle de mon foyer. Nous entendions ensemble gémir et crier les girouettes à flammes noires de la toiture commune. La nature fraternisait avec le destin.

Pourquoi les consignes de la loi, aussi inflexibles que les préventions des hommes, creusaient-elles un abîme, là où la Providence, miséricordieuse et douce, aurait jeté un pont?

. . . .

Peu de temps après mon arrivée à Montpellier, ne pouvant guère espérer d'attendrir nos Argus, je croyais imprudent de tenter leur concours. Mademoiselle Grouvelle

avait, pour la servir, une détenue quelque peu mie de celle qui me soignait. En les mettant dans ma confidence, j'aurais pu trouver le moyen d'envoyer quelques sympathiques messages sous l'humble réduit où les paroles amies n'arrivaient plus.

La crainte d'exposer ma garde au châtiment de ma désobéissance m'avait retenue dans l'exécution de mon *complot*. Ce projet me revenait souvent au cœur. J'y renonçai cependant; les cachoteries et les allures tortueuses me répugnaient. Elles dégradent les intentions, appellent le danger et n'allient qu'imparfaitement les cœurs.

Je ne connaissais pas mademoiselle Grouvelle : l'intérêt qui m'attachait à elle n'avait de défini que la communauté de position et de souffrances. De son passé je ne savais presque rien; de son procès je n'avais rien voulu savoir. Le peu que j'en avais appris me disait assez que son courage s'était allumé à un autre foyer que le mien, que sa pensée avait vécu dans une atmosphère où se serait asphyxiée la mienne. Je sentais qu'il devait y avoir entre nous dissemblance complète de caractère et de principes. Que m'importait?

On pleure Charlotte Corday, parée de son supplice, comme d'une expiation et d'une gloire... Va-t-elle donner la mort, on s'épouvante... Va-t-elle la recevoir, on s'incline... A l'heure du succès, c'est l'héroïne païenne... A l'heure de l'échafaud, c'est la martyre...

. . . .

Tout en renonçant au projet d'envoyer de temps en temps un mot ami à mademoiselle Grouvelle, j'avais recommandé à Basson de s'enquérir souvent de son état et de m'en informer. Hélas! il empirait chaque jour, et les échos de la pauvre cellule ne rendaient plus que des oracles muets, comme les oracles d'un tombeau.

J'ai interrogé depuis M. Pourché, et il m'a donné la moitié de ses souvenirs. Bien qu'antipathique aux opinions de mademoiselle Grouvelle, l'excellent docteur lui avait offert son amitié pour lui faire accepter ses services... C'était sa main qui, la dernière, avait pressé sa main; c'était sa science qui avait longtemps disputé sa raison au chaos; et alors que l'infortunée avait tout oublié, elle semblait encore le reconnaître pour ami.

J'ai gardé le souvenir des renseignements de M. Pourché, et je les consigne ici.

Le jour où mademoiselle Grouvelle avait franchi le seuil de sa prison, elle était confiante et forte. Elle portait ses chaînes comme le guerrier ses armes. Elle était devant le malheur comme le Spartiate devant la mort.

Ce jour-là, de nombreux amis l'entouraient : amis politiques conduisant le deuil de sa liberté et pleurant sur elle, quand elle dédaignait de se pleurer elle-même.

Les jours suivants, les amis revinrent. Les larmes n'étaient pas encore séchées dans leurs yeux, et, sur les lèvres de la prisonnière, le sourire n'était pas encore éteint.

Plus tard ces visites cessèrent. Des positions à ménager, des devoirs d'État à remplir, avaient désappris le chemin qui ne mène qu'au désespoir et au néant.

Oubliée de tous ces dévouements que l'esprit de parti allume et que l'esprit d'égoïsme éteint, mademoiselle Grouvelle ne garda auprès d'elle qu'un ou deux hommes de cœur dont les opinions étaient des sentiments. Ceux-là pouvaient la consoler de son infortune, mais ils étaient impuissants à la guérir du tourment de la déception et de l'oubli.

Plus d'un an s'était écoulé, et personne n'avait entendu un mot tomber de ses lèvres; personne ne l'avait vue sourire, personne ne l'avait vue pleurer. Debout devant sa

fenêtre close ou assise devant son feu éteint, elle s'isolait avec effroi de tous ceux qui voulaient l'approcher : l'inanition seule la forçait de manger, la lassitude seule la forçait de se coucher ou de s'asseoir.

. . . .

. . . .

Tandis que je recueillais si tristement mes pensées, Basson avait accroché, à grand'peine, un rideau de toile verte devant sa croisée. Le rideau posé, elle m'a appelée ; j'ai pris ma lorgnette, et je me suis blottie derrière le rempart improvisé qui allait me permettre de voir, sans être vue, la scène de départ de la pauvre femme.

Tout à coup deux moineaux, qui s'étiraient les plumes sur la tablette de la fenêtre faisant face à la mienne, se sont envolés à tire-d'aile au haut du toit voisin ; le volet s'est ébranlé, et les deux battants, ouverts avec fracas, ont laissé plonger mon regard dans l'intérieur de la chambre, en même temps qu'y pénétraient le grand air et le grand jour de la liberté.

Hélas ! la pauvre chambre, elle était si pleine d'ombres, que la lumière avait peine à s'y dérouler.

Des lambeaux de toile d'araignée se balançaient au plafond ; une fumée opaque tourbillonnait à fleur de terre, et le vent, qui soulevait de toutes ces surfaces planes des nuages de poussière humide, semblait chasser les rayons de soleil à mesure qu'ils entraient.

Un matelas tout aplati était étendu devant l'âtre. Les murailles, boursouflées d'ampoules, étaient recouvertes d'un papier moisi, jadis vert, çà et là pendant et déchiqueté. Rien ne manquait de ce qui est nécessaire à la vie, mais rien n'était à sa place : c'était le désordre de la folie. Une aiguière fêlée occupait le milieu de la cheminée ; une chaufferette et un tabouret avaient la place d'honneur sur

15

une commode ; un plateau, chargé de mets écornés, gisait sur un lit bouleversé, tandis qu'une vieille pantoufle, efflanquée et bossue, s'épanouissait dans une coupe de verre.

Jusque-là, les allées et venues des personnes qui empilaient en paquets le linge et les menus objets de toilette m'avaient empêché de voir mademoiselle Grouvelle. Je la découvris enfin, tapie dans un angle de sa chambre; et là, plus roide, plus immobile, plus absente d'elle-même que je ne l'avais vue sur sa terrasse, elle fixait froidement le jour, et le jour n'allumait pas une seule étincelle de vie dans ses yeux.

Ma lorgnette étant excellente, je frôlais du regard le fantôme qui m'apparaissait, et, par moment, je m'en sentais si près, qu'un courant électrique apportait à mon cœur le froid de son cœur.

Mademoiselle Grouvelle est grande; ses traits réguliers, quoique accentués et virils, devaient être beaux avant que la douleur les eût stupéfiés. De sa physionomie d'autrefois il ne reste que le masque, et sur ce masque de chair, où l'âme ne rayonne plus, la lumière fait tache en y tombant. Son front est sillonné de rides horizontales au fond desquelles dort le néant; ses yeux ont la teinte morne de ces eaux mortes qui recouvrent le vide des abîmes comme les larmes recouvrent le vide des cœurs.

Tant qu'ont duré les apprêts du départ, celle que ces apprêts allaient ressusciter à la vie s'enfonçait de plus en plus dans l'ombre où elle s'était blottie. Le dernier paquet emporté, la surveillante a voulu s'approcher... Mademoiselle Grouvelle, renversant sa tête en arrière, lui a jeté un regard d'indicible terreur, et s'est violemment cramponnée au mur; un instant après elle est retombée dans son premier engourdissement, et j'ai pu alors examiner sa mise.

Sa robe, d'une coupe élégante, avait dû être rose ; maintenant, sans couleur et à l'état de guenille, elle laissait échapper, à travers la double crevasse de ses manches, deux coudes maigres, anguleux et gercés. Les magnifiques cheveux blonds qu'elle tressait autrefois en couronne à l'entour de sa tête s'éméchaient, entortillés et crépus, sur ses épaules et sur son sein. Ses doigts de pied, trouant une chaussure en pièces, se crispaient, nus, sur la pierre froide des dalles. La surveillante était là, une robe neuve sur le bras et des souliers neufs à la main, la pressant de s'habiller, et s'épuisant en raisonnements incompris.

Un violent coup de sonnette ayant enfin donné le signal, la surveillante s'est approchée une seconde fois de l'infortunée, lui a mis un long châle sur les épaules et a voulu l'entraîner. Un cri déchirant, précurseur d'une lutte, s'est fait entendre... la lorgnette m'est tombée des mains.

. . . .

Qu'aurais je appris de plus ? Je savais ce que valent les lendemains de la loi ; je savais à quelle heure interviennent la miséricorde et la justice des hommes... Je savais ce qu'il reste de la créature humaine quand elle ne reflète plus l'image du Créateur... Hélas ! je le répète, qu'aurais-je su de plus ?

J'ai regardé le ciel et j'ai prié... La foi porte Dieu là où elle porte la vie... croire, c'est vivre ; quant aux espérances de la terre, l'homme qui entasse jour sur jour pour donner un port à ses rêves est plus fou que l'hirondelle qui amasserait brise sur brise pour y suspendre son nid.

II

Il faut avoir été privé de livres pour sentir le prix de cette douce société, toujours variée, toujours nouvelle,

toujours à l'unisson de la corde vibrante de notre esprit.

Je n'ai pas encore fait un choix. Je ne me suis pas encore tracé un plan de lecture et d'étude. Je veux revoir d'abord tous mes premiers amis, m'en entourer avec délices, passer de l'un à l'autre, recevant et donnant, laissant un souvenir à qui me laisse une pensée, aimant qui me console, caressant qui m'enchante, honorant qui me guide, bénissant qui m'instruit.

Les livres, les grands et bons livres, formes splendides et sacrées sous lesquelles l'esprit des morts illustres se survit, les livres, dans l'ordre intellectuel et moral, sont nos vrais aïeux. Dès que nos pensées comprennent la langue de ces morts glorieux, dès qu'elles savent la parler, le lien de notre parenté s'établit. Nous leur appartenons, ils nous appartiennent; nous tenons par eux au passé, ils tiennent par nous à l'avenir : nous brisons la pierre de leurs tombes, nous les ressuscitons... Ils nous apparaissent et nous montrent sous quel horizon notre soleil de demain se lèvera. Au milieu des flots, où nos opinions incertaines se débattent, leur génie nous sert de boussole; c'est l'étoile radieuse qui nous guide vers l'Orient.

Mes pauvres livres! Il y avait deux ans, oui, autant que cela, que je ne les avais revus. Aussi en ai-je voulu partout, sous mon chevet, sur ma table, sous mes yeux, à ma main .. Faisons l'avare; comptons bien nos richesses. Y sont-ils tous, mes vieux amis?

D'abord, voilà Pascal! génie maladif, œil cave qui regarde toujours en dedans; Pascal! le croyant intrépide, le penseur tourmenté, l'arpenteur sublime du doute et de la foi... Pascal! qui des pieds touche à l'abîme, et du front va se heurter au ciel.

A côté de Pascal, Bossuet! le Moïse nouveau d'un nouveau Sinaï, le chroniqueur inspiré des secrets de Dieu;

Bossuet!... le fier harangueur des morts, qui ne flattait les rois qu'en face les mausolées.

A droite de Bossuet, Fénelon! l'étoile de Cambrai, cœur sublime, esprit doux et brillant, âme d'apôtre et de saint, nom béni et révéré de tous... Fénelon! qui d'une erreur fait jaillir une gloire, et dont la gloire monte au ciel, des flammes d'un bûcher...

A gauche de Fénelon, quel est ce petit volume dont les pages semblent s'ouvrir toutes seules?... Ah! c'est la belle des belles, la charmante, la délicieuse, l'admirée, la bonne, l'incomparable... Je l'ai nommée, c'est madame de Sévigné, avec tout l'esprit de ses vertus, tout le talent de ses grâces, et l'inépuisable génie de son amour de mère.

Plus loin, sous ces in-12 d'une reliure dorée, j'entends Corneille, le poëte demi-dieu, le père immortel du *Cid*, le peintre premier-né des héros et des passions surhumaines .. J'entends Racine, le Raphaël divin des royales amours, le poëte enchanteur dont chaque vers est une note, dont chaque note est une mélodie.

A leurs pieds, le pauvre Gilbert! le poëte infortuné, qui s'inspirait de la misère et qui pour muse avait la faim.

Devant moi, Montaigne! le grondeur charmant, le philosophe frondeur, le moraliste profond, au bon sens si carré, à la raison si ferme, que dans les saillies mêmes de sa verve railleuse on reconnaît le sage qui instruit.

Près de mon oreiller, qu'est-ce encore?... Oh! ce sont deux de mes chéris... La Fontaine! le bonhomme si sublime et si naïf, si ingénieux et si simple, et avec tant d'esprit qu'il le donne en prodigue à la plus chétive de ses bêtes... Molière! qui, plus heureux que le Cynique d'Athènes, trouve un homme... l'arrête .. lui met sa lampe au cœur et va faire rire le monde des secrets qui le font pleurer.

III

Dans la jeunesse on apprend; dans la vieillesse on oublie. La saison de l'étude est l'âge où chaque germe fleurit pour grainer dans la vie. L'étude n'est pas seulement une distraction, elle nous initie aux mystères d'une existence supérieure. L'habitude d'occuper l'âme en laissant reposer le corps sépare l'idée de la matière, exerce et féconde nos facultés les plus nobles, adoucit l'attente de la mort, et nous révèle de plus en plus la nature distincte des deux substances que la vie unit en nous.

Quel est l'homme qui, après une longue méditation, ne reconnaît la suprématie de l'esprit sur les sens? Le plaisir, la douleur, ne peuvent nous émouvoir sans éveiller une pensée qui leur corresponde. La pensée, au contraire, s'élance d'autant plus haut que le corps est plus faible. Elle est libre dans les chaînes; elle est sereine dans les pleurs. Que l'adversité la touche, elle reste stoïque et plane tranquille au-dessus de ses coups.

J'ai quelquefois comparé la vie à une haute montagne. Au bas, l'herbe verdit, l'arbre croît, la plante se développe, la fleur s'épanouit, l'eau gazouille, l'oiseau chante; mais le nuage qui verse la pluie et la rosée apporte aussi l'orage, et si la vie fleurit partout, partout aussi la mort menace.

Qu'on porte ses regards au sommet. La végétation s'y arrête. L'air est si pur, qu'il sèche la séve; le soleil est si ardent, qu'il échauffe la pierre et lui fait suer des filons d'or, de cuivre et de fer. On est plus haut que la vie, mais en même temps plus haut que l'orage. Dans la vallée, tout chante. Sur la montagne, tout resplendit... La terre avec ses ombres cache le bonheur. Le ciel n'a pas de nuages

pour voiler la lumière. Mieux vaut rayon qui éclaire que terre qui fleurit [1].

IV

J'accepte la douleur qui foudroie. L'orage relève de Dieu, et c'est au ciel que la foudre s'allume. Mais je n'accepte pas de même les petites colères du despotisme individuel, je veux dire les vexations mesquines qu'on fait subir au pauvre prisonnier, sans autre motif, sans autre but que d'ajouter du plomb à du fer.

La vie de prison rappelle l'épée de Damoclès. Une volonté ombrageuse, parce qu'elle a pu être trompée; tracassière, parce qu'elle s'en prend à des atomes, voilà le fil qui tient suspendu sur le cœur des captifs le glaive de la loi.

En prison on ne souffre pas toujours; mais on est toujours au moment de souffrir. On le sent, et c'est là un supplice. La balle est fondue. Qu'une main vienne, et le coup va partir; qu'un œil vise, et le coup va porter.

En prison, il y a tant de choses, fort innocentes d'ailleurs, qu'on ne doit pas faire, qu'il n'est guère possible de ne pas en oublier quelqu'une. Oh! alors, le prétexte du coup d'épingle est trouvé.

Les anciens disaient qu'il suffisait d'un pli dans la feuille d'une rose pour faire envoler le bonheur. Trop souvent il suffit d'une larme pour faire déborder la coupe du malheur.

Qu'on écoute plutôt.

La fenêtre de ma cellule donne sur un boulevard. Un petit essaim d'hirondelles, compatissantes amies, est venu suspendre ses nids aux nervures profondes de ses corniches.

[1] Les pensées que je jette là seront développées plus tard, si ma santé me permet enfin de me livrer à un travail sérieux.

Quand vient le soir, le soleil dessine un triangle de feu sur le rebord extérieur de sa tablette Si j'étends la main en dehors des grilles, je touche un rayon, je le sens qui me caresse et me chauffe. Il me semble que le printemps s'habille de sa blonde lumière pour se glisser près de moi. Je rêve que la liberté me visite dans une étincelle libre de l'astre qui daigne saluer le malheur.

Le soir encore, mon regard plonge aux confins de l'horizon. J'aime à voir les nuages se franger d'or et de pourpre, des montagnes fantastiques planer sur les Cévennes, et me présenter tour à tour leurs versants de topaze et leurs gorges de rubis.

J'aime les bruits décroissants du travail et les douces harmonies du repos; j'aime les cris des enfants s'égrenant deux à deux au retour de l'école; j'aime le chant de l'ouvrier, sortant joyeux de sa fabrique, et le sifflet du vigneron, nonchalamment assis, comme un roi d'Yvetot, sur la croupe de son âne; j'aime enfin les pas cadencés de nos braves mineurs, regagnant par bandes joyeuses le quartier des casernes.

Eh bien, le croira-t-on? ces distractions d'une pauvre morte, regardant de loin passer la vie, ces distractions sont espionnées, dénaturées, dénoncées. On en médit, on les commente... Si un passant s'arrête, attristé, au pied de ma tour, il est suspecté; s'il lève silencieusement son chapeau en fixant mes grilles, il devient dangereux; on s'informe bien vite de ce qu'il est, de ce qu'il veut, de ce qu'il fait. On voit partout des complots, et nulle part la charité ou la sympathie.

Un de ces jours, une jeune femme passait; elle crut apercevoir mon ombre; comme elle aimait sans doute ma douleur, elle voulut m'apprendre à aimer sa joie. Elle avait un petit enfant à son bras, elle l'éleva vers moi, lui

prit sa petite main rose, et s'en servit pour m'envoyer un baiser; ce baiser, je le lui rendis en pleurant...

On m'épiait : le pauvre baiser fut surpris, vendu, et on me menaça de fermer ma croisée.

A la Trappe, deux religieux qui se rencontrent se disent tout bas : « Frère, il faut mourir. » Ici, à chaque heure du jour, le grincement d'un verrou, ou la piqûre d'une parole amère, vient me dire : « Souffre, tu es ici pour souffrir ! »

V

Je suis émerveillée des splendeurs du printemps dans le Midi. Tout fleurit, tout rayonne, tout brille : le zinc se fait diamant; la vitre, étoile; la pierre de taille se moire; l'ardoise s'allume; un voile de feu semble draper la terre.

Hier, Adèle était invitée à une promenade de campagne avec quelques-unes de ses amies. On devait, en sortant de la ville, prendre au hasard un de ces verts sentiers qui courent le long des prés, bordés de joncs, de mauves et de pâquerettes.

Quand la fatigue se ferait sentir, quand un rideau de saules, versant son ombre mobile sur l'ondine du ruisseau, aurait invité les promeneuses à s'asseoir, on devait, tout en jasant, partager un gâteau, boire le jus d'une orange et croquer des cerises.

Les plaisirs d'Adèle sont les miens, comme mes douleurs sont ses douleurs. Je voulais l'habiller, nouer sa ceinture, abattre son col sur son ruban; je voulais savoir la direction qu'elle prendrait, la suivre de l'œil, m'attacher à ses pas, et au delà même de mon étroit horizon l'avoir toujours présente à mon souvenir et à mon cœur.

Mais, loin de répondre, Adèle était si triste, qu'à nous voir on l'eût prise pour la prisonnière, et moi pour la

jeune fille qui allait fouler la rosée et boire le soleil dans les prés.

— Écoute, chère, lui disais-je, écoute : L'étang de Villers-Hellon était bordé d'iris jaunes et bleus : cueilles-en deux tiges, dont les boutons soient à peine épanouis. Tu me les apporteras. Je les verrai fleurir dans ma chambre, et peut-être le passé refleurira-t-il un moment autour de moi.

Adèle jeta ses bras à mon cou et ne répondit pas.

— Si tu trouves l'herbe aux perles... cette petite fleur bleue qui dit, selon les uns : « N'oubliez pas, » et, selon les autres : « Aimez-moi, » fais-m'en une gerbe... Tout ce qui me reste de vie est renfermé dans ces expressions symboliques de la pauvre fleurette... Tu me comprends, n'est-ce pas?

Adèle me prit la main ; c'était dire qu'elle me comprenait.

— Écoute encore : quand tu seras assises près du ruisseau, laisse ta main jouer avec ses cascatelles fraîches et sonores. Jette au courant une feuille de saule, et tu me diras si le courant l'a emportée ou si elle a disparu au fond de l'eau. Autrefois j'interrogeais cet oracle ; hélas ! il a menti ; mais de cœur j'y crois encore ; demande-lui son secret. Enfin, continuai-je, respire toutes les fleurs qui s'ouvriront devant toi ; prends de l'air, du soleil, de la liberté pour deux, et reviens m'en donner ma part, reviens vite...

Je n'avais pas achevé de parler, qu'Adèle avait dénoué son chapeau et ôté ses gants.

— Que fais-tu, enfant? on va t'appeler.

— Je suis revenue de ma promenade.

— T'ai-je fait de la peine? crois-tu que je puisse être triste de te savoir contente?

— Non, mais j'aime mieux souffrir avec toi que de prendre un plaisir où tu n'es pas.

— Adèle, je t'en prie, ne manque pas de parole à tes amies.

— Ma première amie, c'est toi. J'ai cru avoir plus de courage que je n'en ai. Depuis ce matin mon cœur est si lourd, que je fais de vains efforts pour ne pas pleurer. Écoute à ton tour : tant que tu seras malheureuse, je le serai ; tant que tu seras prisonnière, je ne te quitterai pas ; et, quand viendra le jour de la liberté, eh bien, ce sera un beau jour pour toutes deux.

— Adèle, lui répondis-je en l'embrassant de toute mon âme, reste donc, et ne nous séparons plus...

L'émotion nous avait gagnées, mais une émotion douce, pénétrante, presque religieuse... et pendant le reste du jour, chaque fois que nos regards se rencontrèrent, ils se dirent : Ma sœur...

VI

J'ai gardé le lit près de trois semaines, horriblement souffrante de ma névralgie. Ce soir, pour la première fois, appuyée sur le bras d'Adèle, j'ai pu m'approcher de la fenêtre.

Trop faible encore pour revoir la nature aux heures où le soleil la pare, j'ai voulu associer mon deuil au deuil de la nuit. La ville dormait à mes pieds ; de grandes masses d'ombres surgissaient çà et là du milieu des ténèbres ; des lambeaux de nuages s'enfuyaient dans le ciel sous l'haleine sifflante du vent. Le silence gémissait ; l'obscurité prêtait des formes à l'invisible. La vie semblait rentrer dans l'ombre d'où les fantômes sortaient. Tout était vague, mystérieux et triste. L'âme de la nature flottait, évanouie, sur un lit de brouillards...

Terre qui pleures ton soleil, regarde... moi, je pleure ma vie, et je n'ai pas l'espoir d'un lendemain!!!...

. . . .

. . . .

Bientôt, la lune ayant blanchi les ténèbres, j'ai vu se dresser, à cent pas devant moi, un groupe de bâtiments aux formes arrêtées et sévères.

Les fenêtres de la façade extérieure, étroites et carrées. ne paraissent s'ouvrir qu'avec effort sur le monde ; une ceinture de moellons, pauvrement empilés, reliait entre elles les parties visiblement ajustées de l'édifice. Pas une corniche le long de ses toitures, pas une ligne courbe mêlée à ses lignes droites et austères; point d'arbres pour l'ombrager de leurs rameaux ; point de fleurs pour y envoyer leurs parfums; pas un lien de vigne ni un feston de lierre pour prêter une voix aux molles brises d'alentour.

— Est-ce encore là une prison? ai-je demandé à Adèle.

Avant de me répondre, Adèle a cherché la direction de mon regard.

— Là-bas, lui ai-je dit, ce fantôme blanc?

— Là-bas? c'est le séminaire.

— Le séminaire! ah! je comprends maintenant ce mépris de la fleur, — elle fane; — ce dédain du parfum, — il s'évapore; — ce dégoût de la vie, — la vie passe.

— Vois-tu, Adèle, là-bas, ce qui attire le monde, on le fuit; ce qu'il chante, on le pleure... là-bas, ce que le monde cherche, on l'évite; ce qu'il sait, on l'oublie, et ce qu'il oublie, on s'en souvient...

. . . .

. . . .

. . . .

Plus loin que le séminaire, et sur le penchant d'une colline toute marbrée par les ombres glauques d'une vieille

plantation d'oliviers, s'élevait une autre maison blanche, splendidement éclairée par les rayons nacrés de la lune.

Bâtie en amphithéâtre, elle semblait, par son faîte, s'unir au firmament, qui étincelait alors de cette poussière lactée dont l'Éternel parsème les cieux.

Des ifs centenaires, colonnes vivantes, décoraient la façade du bâtiment; autour des ifs, des lauriers dessinaient mille gracieux festons, et des buis, mille sombres losanges.

— Quelle est cette jolie habitation ? ai-je encore demandé à Adèle.

— Comment! tu ne reconnais pas?

— Non.

— Notre bon abbé, M. Coural, t'en a souvent parlé cependant.

— L'abbé Coural ? Quoi ! ce serait là sa *solitude?*

— Eh oui ! c'est *Nazareth.*

Les héros du monde ont leur histoire ; les héros de la gloire ont leur Iliade... Pourquoi les héros de la charité n'auraient-ils pas leur légende?

J'ai déjà parlé de M. Coural, ce cœur noble et bon, cet esprit docte et simple, cette âme d'élite, qui ne se montre jamais mieux qu'en se cachant... qu'il me pardonne, si son nom revient encore sous ma plume !

LIVRE XII

I

M. Coural est le prêtre qui s'oublie pour n'oublier personne, qui souffre avec ceux qui souffrent, pleure avec

ceux qui pleurent, console toutes les infortunes qui l'approchent, et prie pour celles qu'il n peut atteindre de la main et du cœur.

L'abbé Coural a commencé sa carrière évangélique par être curé de campagne. Sa cure était si humble, que l'ombre du clocher, en s'allongeant le soir, dépassait la limite des dernières maisons du village.

Son royaume étant si petit, sa charge d'âmes était légère ; mais il était heureux de guider tout doucement son cher petit troupeau vers le ciel.

La vie des campagnes offre encore dans bien des pays l'image des mœurs naïves du bon vieux temps. Le pauvre monde y trouve à glaner de ci et de là l'épi qui fait son pain, l'olive qui fait son huile, le sarment qui fait son feu. L'hiver revient-il, on passe la veillée en commun. Les vieillards s'accroquillent autour des tisons. Les jeunes femmes et les filles font tourner le fuseau. Les jeunes hommes réparent en chantant leurs outils de labeur, et les enfants, couchés à la tombée du soir, ont avec eux le jeune chien ou le vieux chat pour réchauffer leurs pauvres pieds transis.

L'été, c'est mieux encore. Le soleil luit pour tous. Les plantes poussent pour tous. Les haies tiennent lieu de vergers. La pauvre veuve a poules et poulets qui grattent de droite et de gauche dans les champs voisins. Le plus humble ménage a chèvre et mouton qui vont brouter, sans que nul y trouve à dire, l'herbe des fossés et la fougère des bois.

Tout le monde se connaît, et tout le monde s'aime. Quand on n'est pas parent, un baptême vous fait compère. Quand on n'est pas compère, le hasard vous fait voisin. Le dimanche, au prône, le curé vous dit : « Mes enfants, mes enfants, vivez unis comme des frères, » et on sort de l'église en bénissant le bon curé.

La grêle a-t-elle détruit la moisson, on souffre ensemble et ensemble on s'entr'aide. Là où le superflu est inconnu, il est rare que le nécessaire manque. Là où l'orgueil n'enfle pas les oreilles, il est rare que le cœur ne mène pas tout droit au bon Dieu. Après s'être servi de ce qu'on *sait* pour vivre., on se sert de ce qu'on *croit* pour s'aider à mourir. Pas une larme qui ne s'essuie au presbytère ; pas un bonheur qui n'y commande sa fête. Les baptêmes comme les noces sont une occasion de prières et de festins. On pleure ses morts à table, comme à table on marie ses enfants... L'homme des campagnes est heureusement pauvre, tandis que l'ouvrier des villes, à qui l'on fait de sa pauvreté une honte, se fait à son tour un vice de sa pauvreté.

Je ne sais combien d'années M. Coural passa au village, semant des bienfaits et récoltant des vertus. Sa dernière cure fut, je crois, Argilliès... Il la quitta pour venir habiter Montpellier, où les pressentiments de sa charité l'appelaient, et où l'attendait depuis longtemps un de ses condisciples, aumônier du pénitentiaire de cette ville.

Les maisons centrales n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui. A la vue de celle de Montpellier, le bon prêtre s'effraya des misères de toutes sortes entassées pêle-mêle dans l'enceinte de cet enfer, qui aurait dû être un purgatoire.

Il vit ces fronts sur lesquels déteint le remords, ces cœurs flétris contre lesquels s'acharne le souvenir et qui s'acharnent au regret. Le désordre était partout. Les murs semblaient chuchoter des mots horribles et suinter des pensées infâmes... La hiérarchie ascendante ne s'y reconnaît plus. Les fautes y servaient de titres ; la boue y servait de pourpre. C'était le chaos... C était pis encore ! !

Bientôt les avertissements de l'autorité amenèrent de

nouveaux règlements, et cette affreuse gangrène cessa. Le travail dompta le corps. La religion s'empara de l'âme. La police intérieure fut confiée à des religieuses... Le silence se fit pour que le repentir pût s'entendre. Une ère d'espérance s'ouvrait... Ce fut alors que l'abbé Coural, avec son instinct des grandes œuvres, conçut le projet de dévouer toutes ses forces à la régénération morale des détenus.

Ici se place la touchante pensée dont la *solitude de Nazareth*, cette jolie maison blanche que j'ai aperçue tout à l'heure, est devenue l'admirable réalisation.

II

L'abbé Coural traversait souvent les cloîtres de la prison pour aller à son confessionnal, caché dans l'angle obscur de la chapelle,

Quand une prisonnière l'apercevait de loin, elle pressait ou ralentissait le pas pour se croiser avec lui, le saluer, et recevoir la douce aumône de son regard.

Dans ces tristes géhennes, où le remords souffre et pleure, où le malheur souffre et prie, tout geste ordonne, tout regard menace, toute parole réprime ou punit, et, quand un mot part du cœur pour arriver au cœur, ce mot acquiert la valeur d'un bienfait.

Rencontrait-il une mère, l'abbé Coural se laissait raconter avec bonté les mille riens, les mille souvenirs du regret maternel; et ces épanchements, dont il ne se fatiguait jamais, étaient déjà une consolation pour la pauvre mère.

Était-ce une jeune fille : il l'assurait tout bas du pardon de son père. Était-ce une femme âgée : il lui montrait le ciel où le pardon se signe pour le pécheur...

Un soir, comme le bon abbé sortait de la chapelle, son bréviaire sous le bras et une prière sur les lèvres, il aperçut non loin de lui une détenue qui pleurait. Elle était jeune.

Un petit paquet de hardes, fanées par la misère, était à ses pieds. Elle avait un pain sur ses genoux et le regardait fixement en y laissant tomber ses larmes.

— Comment! s'écria M. Coural en se faisant un abat-jour de sa main droite pour raffermir sa vue .. Mais oui, je ne me trompe pas, c'est Madeleine qui pleure... Madeleine qui pleure..., et qui sera libre demain?...

La jeune fille secoua la tête et répondit tristement : — Libre de sortir, monsieur l'abbé, oui; mais libre d'aller où le cœur me pousse, non... non, je ne suis pas libre... A quoi sert que cette porte s'ouvre, quand d'autres resteront fermées? Le bon Dieu pardonne, lui! mais les gens ne sont pas le bon Dieu. Ils ne se payent pas de larmes, encore moins de prières. Quand Dieu oublie, eux se souviennent..... Sainte Vierge! le cœur me manque. Quel chemin prendre, quand on ne sait où aller, pour se sauver de soi et se garder des autres?

— Je ne vous croyais pas orpheline, mon enfant. N'est-ce pas vous qui me parliez souvent de votre père, de vos frères, de vos sœurs?

— Non, monsieur, je ne suis pas orpheline, reprit Madeleine en rougissant.

— Mais, alors, qu'est-il donc arrivé?

— Il est arrivé... mon Dieu! je ne sais comment vous dire cela... Ils ne sont pas morts, Dieu merci! Mais c'est moi qui suis morte pour eux... Aussi, monsieur l'abbé, il n'y a qu'un moment que je suis allée prier M. le directeur de me laisser échanger ma liberté contre le jugement de Martel... Vous savez, la Martel, qui doit mourir ici, pour que sa peine finisse.

— Est-ce possible? Madeleine, vous vouliez prendre sa place?

— Et je le voudrais encore, monsieur. Vous voyez bien

cette lettre..., c'est mon père qui l'a fait écrire... Heureusement, je ne sais pas lire... elle m'aurait brûlé les yeux... Mais enfin, ce qui est écrit est écrit. Ces lignes que vous voyez là me disent de ne pas retourner au pays, que, si le déshonneur entrait après moi dans la maison, mon pauvre cher père en recevrait le coup de la mort... Il m'aime cependant, mon pauvre père, mais voyez-vous, personne chez nous, avant moi, ne s'était mis à la portée des langues pointues et mauvaises... Seule, j'ai fait la faute, seul je porterai le faix d'épines de mon péché...

— Allons, ma fille, ne vous tourmentez pas. On vous cherchera une place. il ne faut pas désespérer de la miséricorde du Seigneur.

— La place, on l'avait trouvée; mais, dès qu'on a su d'où je sortais, on n'a plus voulu de moi, et, quand on a demandé de l'ouvrage, on n'en a pas donné non plus. Vous voyez bien ce pain... Si la faim y mordait à pleines dents, il y en aurait à peine pour un jour. Eh bien, quand j'aurai mangé ce pain, ne pouvant en gagner d'autre, il faudra que je tende la main. Si on me trouve trop jeune pour mendier, il faudra... que je vole; et, si j'ai peur de voler .. il faudra donc...

— Mon enfant! mon enfant! s'écria l'abbé Coural avec force, arrêtez. Je suis pauvre moi-même, mais j'essayerai de vous donner du pain.

— Ne pourriez-vous pas plutôt me le faire gagner? répondit la jeune fille en élevant jusqu'au bon prêtre un regard suppliant. Le travail est comme le sel, il donne bon goût au pain. D'ailleurs, j'ai entendu dire que c'était péché pour la jeunesse de ramasser les miettes que le bon Dieu réserve pour les vieillards et les infirmes.

— Soyez tranquille, Madeleine. Vous avez de bons sentiments. Je vous chercherai du travail, et Dieu me le fera

trouver. Promettez-moi de ne pas céder à de mauvais conseils.

— Oh! j'aimerais mieux travailler pour rien. Si on vous parle d'une place, monsieur l'abbé, dites au maître qui me voudra que je ferai les nuits courtes, les journées longues et les repas petits. Je sais que je ne mérite pas d'avoir ce qu'une fille sans reproche pourrait demander; mais, puisque Dieu laisse vivre le pécheur, il faut bien que le monde lui fasse gagner sa pauvre vie. La faim est une mauvaise conseillère. Quand on l'a sur les talons, on est poussé au mal, car alors le mal a l'odeur du pain. Mon père, mon père, continua la jeune fille en croisant les mains, mon père, je ne veux pas offenser le bon Dieu. Donnez-moi du travail; faites que je gagne mon pain...

L'abbé Coural promit, et, comme il avait pleuré avec la pauvre fille, elle se consola et se remit à espérer.

Ai-je besoin de dire maintenant que, pendant deux jours, le saint prêtre alla de maison en maison, cherchant, demandant, suppliant, espérant toujours que la Providence se cacherait derrière une porte, pour l'ouvrir à sa protégée...

Mais la Providence, qui avait ses vues, voulait faire servir cette épreuve au succès d'une des plus belles œuvres qu'elle pût inspirer. Elle fut sourde et ne se montra pas. Les riches bienfaisants dirent qu'ils avaient leurs pauvres. Les riches indifférents répondirent qu'ils ne voulaient pas encourager le vice. Quelques-uns *promirent*. D'autres refusèrent même d'écouter l'homme de Dieu.

Pauvre Madeleine! où est-elle aujourd'hui? on l'appelle; rien ne répond... Comment! la faim vend ses victimes au vice, on le sait... Mais le vice? Qui dira ce qu'il fait des siennes? Qui le dira? Dieu, dont le regard purifie ce qu'il foudroie...

III

Cependant le souvenir de la malheureuse fille était tombé dans le cœur de l'abbé Coural comme un germe qui devait mûrir et fructifier sous le souffle de Dieu.

Toujours humble, toujours bon, et le front courbé sous l'idée fixe de ses pieuses espérances, il allait des prisons aux mansardes sonder les plaies de l'indigence, étudier ses besoins, ses hontes, et souvent ses martyres.

L'abbé Coural, dans l'œuvre qu'il méditait, s'inspirait à l'école du Christ, qui a voulu souffrir toutes les douleurs, pour les consoler toutes. Il savait que la charité chrétienne peut seule apprendre ce que l'on doit aux malheureux et ce qui leur manque. Il ne *raisonnait* pas les pensées. Il les *rêvait* encore moins.

La raison, pour les choses du cœur, est optimiste et froide. Elle se contente de l'à peu près bien, dans la crainte du pire, et même souvent par l'insouciance du mieux. Quant à l'imagination, elle s'égare dans une voix contraire. Ennemie de toute entrave, elle croit échapper aux obstacles en les niant. Dans ses rêves candides, elle voudrait tous les hommes heureux, parce que la souffrance l'attriste; elle les voudrait tous riches, parce que la misère l'effraye. Il faudrait, pour lui plaire, que la Providence réformât son plan, et qu'elle fît de notre pauvre et vieille terre le jeune et splendide Éden des premiers jours de la création.

Prétention étrange! L'égalité, ainsi entendue, est une chimère. Ce serait le nivellement de la mort. Il n'y a qu'une égalité vraie, une égalité du droit divin, c'est la règle de la justice, indistinctement appliquée à tous. Mais, si la diversité des positions et des rangs est une nécessité sociale, il faut toujours que l'homme, à quelque échelon

que sa destinée le place, ait son rayon de soleil, son pain, son vêtement, son foyer, un berceau pour ses fils, une tombe pour ses morts!... Tributaire de la nature, s'il est hors d'état de payer sa dette, la société, dont il est le membre, doit la payer pour lui...

Les inégalités sont des harmonies. La nature elle-même le proclame. La mousse du rocher et le cèdre de la montagne vivent des rayons du même soleil et des gouttes de la même rosée : sans être égaux, ils sont frères. Ils demandent au même printemps leur séve, et au même été leurs fleurs. C'est le même automne qui mûrit leurs fruits, et le même hiver qui les dépouille et les gerce. Si les chaînes alpines sont altières et superbes, les vallées sont verdoyantes et fleuries. A celles-ci la guirlande de roses; à celles-là la couronne de neige. Aux vallées les riches moissons; les sources fécondes aux montagnes.

Ouvrons maintenant l'Évangile, cette charte divine du monde chrétien. Nous y verrons un seul père pour tous, et pour tous un seul juge. Les droits sont égaux, les devoirs seuls ne le sont pas; c'est-à-dire qu'il sera demandé à chacun selon la mesure de ce qu'il aura reçu. Ainsi Dieu permet qu'il y ait des riches et des pauvres; mais il ne veut pas que la richesse reste un privilége, et que la pauvreté, qu'il a glorifiée dans son Christ, devienne une honte et un malheur.

. . . .

Philosophe chrétien, l'abbé Coural ne songeait pas à substituer une vie molle et facile à la vie laborieuse du peuple. Il aimait les pauvres; il les voulait heureux, mais sans les désirer riches. Il avait vu chez les métayers des campagnes que, plus une maison comptait d'enfants, plus elle acquérait d'aisance. Il s'en était d'abord étonné. Puis, ayant reconnu que c'était là l'effet de l'association dans

le travail, il se dit qu'à son tour il associerait l'abandon et la misère, pour donner aux orphelins une famille, et aux indigents du pain. Il embrassa d'un coup d'œil le principe, l'objet et la fin de son œuvre. Il en coordonna toutes les parties, et leur donna pour bases le travail, l'abnégation et la charité.

Cette maison qui va s'ouvrir, il l'appellera *Nazareth*, en souvenir de cette autre maison, humble et bénie, qu'habita le Christ... Nazareth !!! Quel nom plus doux à choisir pour l'asile des pauvres et des abandonnés? Le peuple, lui aussi, est fier de son passé... Mais, pour former ses blasons, il ne va pas, comme les grands du monde, additionner les morts et asseoir l'orgueil sur la poussière des tombes... ses titres sont au ciel; sa noblesse est dans sa foi...

Jésus ne possédait rien. Grâce à lui, le travail, jusque-là métier d'esclave, devint honneur et devoir d'homme. Le jour où il cessa de gagner sa vie à la sueur de son front, ce fut pour gagner la vie de l'humanité à la sueur de son sang... Qui donc oserait mépriser le travail, quand un Dieu l'a sacré de ses mains et l'a scellé de sa croix?

IV

Dans la plupart des maisons de refuge, le riche paye la pension du pauvre. L'abbé Coural se demanda si l'enfant prodigue alla tendre sa main à l'aumône pour payer sa rentrée au foyer de son père. Il se demanda si la charité n'était pas le revenu privilégié de l'enfance, de la vieillesse et du malheur. Il ouvrit l'Évangile, et il écrivit sur le premier feuillet des statuts de son œuvre :

« Vous qui frappez, il vous sera ouvert;

« Vous qui cherchez, demandez et vous aurez trouvé. »

A *Nazareth*, le besoin seul sera le titre d'admission; la

bonne volonté seule répondra de la bonne conduite. Voulez-vous fuir le monde et ses tentations : entrez vite, là sera la paix... Est-ce le monde qui vous repousse ; est-ce une faute, est-ce un crime qui vous ferme son sein : entrez encore, là est la charité; là sera le pardon.

. . . .

L'abbé Coural n'avait pas seulement en vue le salut individuel des âmes; sa sollicitude s'étendait encore aux misères menaçantes de la société.

Les temps sont rudes pour les peuples comme pour les gouvernements. Le génie moderne enfante des prodiges : germes de richesses pour l'avenir, sources de larmes pour le présent...

Aux bras de chair qui se lassent on substitue des bras d'acier qui ne se lassent pas. Les métiers tissent sans tisserands; les chars roulent sans chevaux; les navires voguent sans voiles... Merveilles sur merveilles... j'en conviens; mais de là des ateliers sans travail, des professions sans clients, des propriétés sans valeur, des familles entières sans pain. De là aussi malédiction, anathème contre cette intelligence titanique, dont le vulgaire ignore le secret, et qui semble faire de la machine un homme, et de l'homme un néant.

Quel moment plus opportun pour armer le peuple de fortes vertus, pour faire apparaître Dieu sur les cimes inconnues de ces horizons nouveaux! L'abbé Coural ne s'effrayait pas de ces conquêtes de l'homme sur la matière ; il savait que le travail, dont l'humanité ne peut s'affranchir, doit se transformer avec elle, selon les besoins et les attractions du temps; mais ce qu'il savait encore mieux, c'est que la charité doit élever ses temples là où le génie plante ses angoisses de jalons.

. . . .

. . . .

Il fallait du temps au saint prêtre pour préparer son œuvre. Chaque jour sa prière venait mûrir sa pensée; chaque jour il allait retremper son zèle au contact des souffrances des pauvres et au récit des mères.

Rencontrait-il une belle âme sur son chemin, il lui confiait ses espérances et ses peines. Il recueillait ses avis et se fortifiait par ses sympathies. Trouvait-il sur ses pas un homme d'intelligence et de mérite, capable de l'aider de sa bourse ou de son crédit, il lui exposait son plan, le bien social et religieux qu'il devait en attendre, les ressources qu'il avait déjà, celles surtout qui lui manquaient encore. Il recevait des éloges, quelquefois même, avec des éloges, la promesse d'un prochain secours; mais le flot des intérêts mondains passait-il sur cette promesse, elle était oubliée. L'espérance enfantait le mécompte, et des rêves caressés de la veille naissait le regret du lendemain.

Ces déceptions trop souvent réitérées affligeaient l'apôtre sans le décourager. Il revenait sur les calculs de son budget. Il retranchait sur les chiffres pour se rapprocher des moyens. Il décidait un jour que l'aumônier et les religieuses n'auraient pas de salaire, que maîtres et serviteurs auraient la même table et le même pain. Un autre jour, il décidait encore que les religieuses travailleraient elles-mêmes pour avancer la tâche commune et gagner leur part de la commune vie. Ainsi chaque déception ne servait qu'à ramener l'œuvre aux proportions sublimes de l'humble forme évangélique. A défaut d'or, l'abbé Coural l'enrichissait de dévouements et de sacrifices. Ah! que de fois son bon ange dut sourire aux pieuses rêveries de ses veilles!

Le temps marchait cependant. Un nouvel hiver approchait. Le malheur attendait son refuge, et le pieux fondateur n'avait pas encore un toit pour l'abriter.

Parmi les plus intimes confidents de son projet était un homme de bien, un homme de foi, vivant loin du monde avec sa digne compagne, aimés tous deux des malheureux et les aimant, préférant l'un et l'autre au luxe de l'opulence le luxe de la charité... J'ai nommé M. et madame de Villiers.

M. Coural leur avait souvent exprimé sa peine. Ils y avaient toujours compati, et on doit comprendre sa joie quand ils lui annoncèrent que le lendemain les portes du château de Villiers s'ouvriraient devant son œuvre. Le pavillon du riche devenait le berceau de l'espérance du pauvre...

Ah ! ce fut un beau jour que celui où deux religieuses de l'ordre de Marie-Joseph, et trois jeunes filles[1] sorties la veille d'une prison, vinrent s'asseoir au foyer béni, emportant avec elles leurs pénates chrétiens : un crucifix de bois, une Vierge en plâtre, et le rameau toujours vert des dernières Pâques fleuries.

La chère famille était pauvre. Pauvre fut l'installation du nouveau ménage. Les lits étaient durs, mais la paix de l'âme et douze heures de labeur n'appellent-elles pas le sommeil?... Les ressources étaient précaires, mais le travail ne met-il pas le pain au bout des doigts?

Comme l'aumône avait seule pourvu à tout, le mobilier était chétif. Les chaises boitaient un peu, les tables avaient cinq pieds, les fourchettes trois dents. On voyait des soucoupes sans bols, des couteaux sans manches, des pots sans anses, des soupières sans boutons. Enfin, toutes les sympathies qui avaient concouru à meubler à la hâte

[1] On a vu que la pensée mère du fondateur avait été de recueillir les filles ou femmes condamnées, à leur sortie des maisons centrales, lorsqu'elles manquaient de gîte et qu'elles avaient donné des marques certaines de repentir.

l'œuvre nouvelle étaient représentées dans ce pêle-mêle humble et touchant, où le don du pauvre se mêlait à l'offrande du riche; et l'obole de la veuve à la pièce d'or du roi.

. . . .

A la fin de l'hiver, le pavillon si généreusement offert par M. Villiers fut trop petit pour contenir les membres toujours croissants de la famille. L'infortune en avait appris le chemin, les faibles et les orphelins s'arrêtaient en priant sur le seuil de la porte, et derrière leurs barreaux les prisonnières y retenaient leur place, s'efforçant de la mériter pour le jour de la libération.

Cette fois encore, l'abbé Coural vit la Providence incliner un cœur au-devant de ses souhaits. M. Bégé, alors préfet de l'Hérault, ayant trouvé dans l'œuvre le reflet des vertus du fondateur, voulut en assurer l'avenir, en cédant contre un modique loyer une jolie propriété qu'il avait récemment achetée dans un des faubourgs de la ville. C'est la maison que j'ai vue de ma fenêtre, avec sa ceinture d'oliviers, de lauriers et de vignes.

A partir du moment où les nazaréennes furent installées chez M. Bégé, on vit la *solitude* grandir sans entraves, et la belle pensée de l'abbé Coural se développer, radieuse, sous la douce puissance de la charité.

Oh! béni soit l'asile qui s'est ouvert à l'abandon et au repentir, qui désarme la justice, console et rassure la société! Il n'y a plus de cloîtres pour y ensevelir les ennuis incommensurables et les inconsolables douleurs... Qu'il y ait des champs de bataille pacifiques, où ceux qui veulent mourir à la vie usent leurs forces au service de l'humanité!... Que tous les dévouements y aient leur place; mais que rien ne s'y paye, et que le trésor des pauvres ne devienne pas le revenu du mercenaire!

V

Les grandes pensées brisent vite les murs de leur enceinte. Déjà les échos de Nazareth retentissent au loin ; le grain de sénevé se fait arbre. Si les projets de l'ambition sont vains et insensés, ceux de la charité sont protégés et bénis. L'impossible s'efface, l'horizon recule devant eux. Qu'importe aux grandes âmes que, sur le seuil des siècles, le temps creuse ses fosses? les serviteurs de l'humanité sèment pour que d'autres moissonnent. Vivants, ils ne s'appartiennent pas; morts, ils survivent dans l'œuvre immortelle de leur vie.

Je n'ai jamais vu l'abbé Coural dans ma cellule sans lire sur ses traits la grandeur de l'abnégation, la puissance du sacrifice, la noblesse du caractère, affranchi du *moi* humain.

Au premier abord, M. Coural n'a rien qui le distingue des autres prêtres. Il n'est ni très-grand, ni très-petit; ni très-vieux, ni très-jeune. Son front se penche comme l'épi gonflé par le grain. Ses yeux, affaiblis par l'étude, restent toujours voilés, mais s'éclairent par moment d'une lumière intérieure qui pénètre dans son regard.

L'expression habituelle de sa physionomie est une sérénité humble et douce. Sa foi respire dans son sourire, l'oubli de lui-même se révèle dans chacune de ses paroles, dans le moindre de ses mouvements. On ne trouve rien en lui sans qu'on le cherche. Il s'enveloppe dans son humilité.

Si les bruits du monde ne l'atteignent pas, il est rare qu'une douleur étrangère lui échappe. Il déteste le mal, mais il veut qu'on pardonne et qu'on aime les méchants. Prêtre laborieux, il n'a pas la science qui éblouit, il a celle qui éclaire. Prêtre humble et timide, sa bonté tou-

chante et naïve a quelque chose d'un profil de saint découpé dans la Bible. Parle-t-il des malheureux, on dirait une mère parlant de son enfant, avec des caresses dans le souvenir et des larmes dans la voix. Dit-il *moi*, il pense *nous*. Son cœur bat dans le cœur des pauvres; son âme n'est jamais qu'en Dieu.

Quant à sa mise, sa soutane ne l'habille pas beaucoup... sa ceinture et son chapeau paraissent de son âge... ses souliers marchent d'une Pâque à l'autre. Que lui importe la pauvreté de l'habit! S'il se regarde, c'est dans les vêtements neufs de ses filles. Si elles ont chaud, il n'a plus froid; si elles sont bien, il se trouve à merveille... Qu'ajouterai-je encore? rien de plus, car, excepté la mort, nul n'a le droit de trahir l'incognito d'un saint.

Vincent de Paul était le père des pauvres avant d'en être le patron dans le ciel.

VI

Enfin je peux jeter la préoccupation d'une pensée amie entre le monde et ma prison. Telle une liane, enlevée par le vent, relie de ses anneaux les deux bords d'un abîme, et décore un moment de ses rameaux fleuris le gouffre ouvert par le torrent.

J'ai dit, dans un des chapitres précédents, que chaque soir le dernier rayon de soleil venait briller et s'éteindre sur le rebord extérieur de ma fenêtre. J'ai dit qu'empressée j'allais ouvrir au rayon, l'accueillant d'un sourire comme un ami désiré, ou le saluant d'une larme, comme le mirage d'un bien perdu.

Avant-hier, j'étais arrivée la première au rendez-vous. Ne voyant rien venir du côté du ciel, je me mis à regarder dans la rue.

Un jeune homme passait, pesamment appuyé sur le bras d'un vieillard, qui semblait soutenir sa faiblesse et diriger ses pas.

Dès l'abord, je fus frappée du contraste de ces deux destinées. Le temps avait passé, sans la courber, sur la tête blanche du serviteur, et la maladie faisait plier sous le poids le front décoloré du maître. Le vieillard marchait d'un pas ferme vers le terme prochain de la vie. Le jeune homme, traîtreusement saisi par la mort, paraissait se survivre à lui-même, et porter son suaire avant qu'on portât son deuil.

Arrivé en face de la prison, le malade fit un signe qui sans doute ne fut pas compris par son guide, car il le renouvela inutilement plusieurs fois.

Le lendemain, je pensais moins à revoir le soleil que notre inconnu de la veille. La douleur a ses affinités mystérieuses et saintes. Je souffrais tant, et je le voyais tant souffrir, que déjà je le nommais mon frère.

Adèle était dans le secret de cette soudaine et pieuse sympathie. Nous étant approchées, vers six heures, de la fenêtre, nous aperçûmes le jeune infortuné qui remontait le boulevard, toujours appuyé sur le bras de son gardien.

Quand il fut devant la maison centrale, il s'arrêta, alla frapper du regard à chaque fenêtre de ma tour, fit un mouvement de pitié en voyant la dernière ouverte, et, se retournant avec effort vers le vieillard, parut vouloir, comme la veille, lui parler du geste et des yeux.

Cette fois, la demande muette fut comprise. Sans cesser de soutenir son maître, le vieux serviteur souleva à deux reprises le chapeau du jeune homme, qui, élevant sa tête vers nous, sembla nous dire : « Ce salut, c'est au malheur qu'il s'adresse, c'est à la prisonnière qu'on l'envoie. »

Pauvre malade, merci! Ma conscience et mon cœur se partagent ton salut, et te le rendent, comme tu le donnes.

Hier et aujourd'hui, le temps était mauvais. N'ayant pas revu notre ami, nous en avons parlé longtemps. De quel mal souffre-t-il? Comment les années pèsent-elles doubles sur son front?... Il est libre, cependant, lui!!...

Une particularité a frappé ma cousine. Le vieillard porte l'uniforme bleu des pensionnaires de l'hôpital... Touchante fraternité devant la tombe! Celui qui manquait de pain, et celui auquel va manquer la vie, s'entrelacent de leurs bras, cheminant en silence vers leur maison des cieux... Un moment nous avons pensé que le pauvre malade était victime de quelque caprice de la fortune... mais non. Son regard est trop fier. Il ne porterait pas le deuil d'un peu d'or. Oh! le malheur qui fige la jeunesse dans les veines d'un homme frappe de haut. Dans les traits du noble étranger on voit quelque chose de grand qui se perd, toute une vie d'âme qui s'en va... Adèle prendra des renseignements auprès des saintes filles de Vincent-de-Paul, qui connaissent bientôt les malheureux dont elles deviennent les mères.

. . . .

Adèle a tout su. Notre visiteur inconnu est un réfugié polonais... Salut, respect au martyr!

Le jeune proscrit habitait, à Varsovie, l'antique château de ses pères... Il était riche, aimé des pauvres, voué au double culte de sa patrie et de son Dieu, chéri des compagnons de son enfance, qu'il appelait ses frères, et de vieux serviteurs, qui le nommaient leur fils. Son père était mort au champ d'honneur. Il lui restait sa mère, dont il était l'espérance et la consolation.

A l'âge où les passions envahissent le cœur, il n'en

avait qu'une, l'affranchissement de son pays, l'honneur de son drapeau!

Un jour, le tocsin se fit entendre... la Pologne fut debout, sommant le despotisme de lui rendre sa liberté... Le despotisme lui répondit par l'insulte et le glaive. D'innombrables légions d'esclaves se précipitèrent sur une phalange de héros. Varsovie eut les prémices du martyre. On compta cent bourreaux pour une victime... Quand la mort fut rassasiée, l'exil remplaça la mort! Quand la Sibérie n'eut plus de place, les cachots remplacèrent l'exil. Quand les cachots ne suffirent plus, le vainqueur prit les lois, les aiguisa comme une hache, et acheva d'en mutiler la race des vaincus... Peuple infortuné! Il ne lui fut plus permis de prier Dieu comme le priaient ses pères, de parler la douce langue que ses mères parlaient... la Pologne mourante poussa un cri... nul ne voulut l'entendre... sa liberté se noya dans son sang, etc. Il ne lui resta plus que sa gloire et sa foi!

. . . .

Notre pauvre ami était un de ces Polonais martyrs, échappés par miracle au fer des vainqueurs. Il avait demandé l'hospitalité à la France. Trop grand pour mendier une vie qu'il pouvait gagner, il était entré dans le corps des ingénieurs civils, où son aptitude le fit bientôt distinguer. Son travail payait l'impôt à la terre qui l'avait recueilli. Ses études l'aidaient à supporter les heures amères de l'exil.

Ce fut au milieu de ces pacifiques travaux que la maladie vint le frapper, aidée qu'elle était par cette funeste prédisposition que les grandes douleurs de l'âme inoculent au corps. Il avait reçu l'ordre de lever le plan d'une des grottes les plus curieuses du Midi. Pour cela, il fallait

chaque jour passer plusieurs heures dans une atmosphère froide, chargée de miasmes dont l'action délétère se développait au contact de l'air extérieur.

Le laborieux jeune homme ne s'aperçut pas que la mort était à ses côtés, paralysant une à une ses facultés physiques, emprisonnant sa vie dans l'enveloppe inerte d'un cadavre.

Voilà ce que nous avons appris. Pauvre! ses lèvres n'articulent plus une parole; ses yeux errent égarés dans le vide; la partie droite de son corps est privée de mouvement. Il faut qu'on lui prête l'action du geste, du regard et de la voix...

Infortuné! tu passes comme une image de ta patrie... Que les heureux te plaignent! Moi je ne sais que t'aimer.

. . . .

Ce matin, un de mes amis m'a envoyé une boîte de fruits confits. Jamais présent n'a été reçu avec plus de bonheur. Le pauvre malade en aura sa part.

J'ai passé une heure à parer mes friandises. Je voudrais que le cher exilé pût y lire un pieux souvenir... Il refuserait le don. Il acceptera le partage... Mais comment lui envoyer la boîte? l'intermédiaire de ma famille pourrait le blesser. Je suivrai le conseil d'Adèle: je m'adresserai à l'aumônier de l'hôpital. C'est le messager qui me convient pour donner quelque prix à l'humble offrande.

. . . .

La boîte est parvenue, et le bon aumônier me fait dire qu'une douce larme y est tombée pour moi...

Oh! que la Providence est bonne! Il n'est calvaire, si abrupte et aride qu'il soit, qui n'ait sa fleur et son parfum... Dieu a fait de la *compatissance* la trêve du malheur.

LIVRE XIII

I

Ce soir, comme il pleuvait, Adèle s'est arrêtée quelque temps dans la loge du portier. Je l'en ai grondée.

J'ai vu cet homme une fois. Son rire permanent, illuminé par des couleurs lie-de-vin, ses yeux sans regard, ses manières rudes, devenant à volonté poisseuses comme celles d'un chat qui s'est frotté contre un rayon de miel, un je ne sais quoi que je ne saurais définir, m'avaient inspiré contre lui un sentiment répulsif.

J'ai voulu savoir ce qui s'était passé dans cette halte fortuite d'Adèle, et voici ce qu'elle m'en a dit.

Pendant qu'un petit garçon était allé chercher un parapluie, le gardien et sa femme se sont mis en frais de politesse envers ma cousine, lui ont offert une chaise, etc., etc. Puis, emmiellant leurs lèvres et mettant la sourdine à leur voix, ils ont commencé à parler de moi.

— Mademoiselle Adèle, a dit la portière, est-ce vrai que madame Lafarge aille mieux? Pécaïre! la pauvre dame serait enterrée il y a belle heure sans votre maman et sans vous.

— Je vous remercie, a répondu Adèle, dont le cœur n'est jamais bien clos quand on lui parle de moi, ma cousine, quoique bien faible encore, ne nous donne plus d'inquiétude. Elle se lève maintenant, et peut faire le tour de sa chambre appuyée sur mon bras.

— Tous les étrangers qui passent, a dit le portier, s'informent de sa santé... Et, clignant de l'œil, comme pour recommander le secret, il a ajouté : Hier encore, il est venu un Anglais qui aurait bien donné de beaux et bons louis pour la voir. Ça vous aurait été une consolation d'entendre ce qu'il disait en regardant la tour... Quand un arbre tombe, chacun prend sa hache pour y faire son fagot ; mais madame votre cousine, c'est le contraire, car ils disent tous qu'elle ne devrait pas être là.

Adèle a rougi de plaisir, et a répondu tout simplement :

— Si ces étrangers connaissaient ma pauvre Marie comme je la connais, ils l'aimeraient bien plus.

— Ce qui fait que je prends tant de part au malheur de madame, a repris la portière en faisant mine de s'attendrir, c'est que je ne puis ôter de devant mes yeux cette pauvre mademoiselle Clémentine, quand il lui fallut quitter sa maîtresse. C'était à fendre le cœur. Il n'y avait pas jusqu'à ce brave gendarme qui l'avait escortée depuis Tulle, et qui versait des larmes en aidant votre cousine à monter le perron. La religieuse qui l'accompagnait en avait le cœur bouleversé... Pauvre dame ! c'était bien terrible de se trouver sur un mauvais lit, où il y avait plus de paille que de laine, avec des draps jaunes, sans même un oreiller pour relever sa tête ! Quand on s'est vu riche, c'est bien triste de tomber si bas sans l'avoir mérité ! A sa place, bien d'autres auraient été voir quel temps il fait dans les autres pays. Quand on a tant d'amis, il n'est pas difficile de trouver à qui se confier... Mais, par exemple, mademoiselle Adèle, ce n'est pas dans une maison comme celle-ci qu'il faudrait prendre des paroles pour de l'argent comptant. Il y en a qui, pour se faire bienvenir, diraient tout ce qu'ils savent, et dénonceraient

ce qu'ils ne savent pas. Ne vous y fiez pas au moins. Le gardien *** est un vieux chat. Celui-là***, avec son air bêta, n'est pas meilleur qu'il ne faut. Celui-ci*** est dans la manche du directeur.

— Mon Dieu! a dit Adèle, tout effrayée de ce flux de paroles, savez-vous que c'est bien affreux d'être entouré de pareilles gens ?

— Ah! mademoiselle, a repris la portière d'un air mystérieux, tous ne sont pas comme ceux-là. Il y en a qui savent tenir leur langue en repos. Puis, se penchant plus près d'Adèle, elle a ajouté à voix basse : Mon mari, par exemple, on pourrait se fier à lui.

Les regards pénétrants de la portière, son accent, ses gestes, l'abondance étourdissante de ses paroles, les paroles d'intérêt qu'elle jetait au cœur de ma cousine pour y faire brèche, le prestige qui s'attache à l'expression du dévouement, tout cela devait exciter la confiance d'Adèle. Non-seulement elle a remercié la portière de ses avis, mais elle lui a promis de s'en souvenir, si l'occasion s'en présentait jamais. Dans le laisser aller de sa reconnaissance, elle lui a dit qu'avant mon arrestation au Glandier j'aurais pu fuir, mais que, confiante en mon innocence, j'avais repoussé l'évasion comme une lâcheté. Elle lui a dit encore qu'après ma condamnation j'avais eu la même fermeté; que, lors de ma translation ici, Clémentine avait voulu me faire prendre ses habits et son passe-port, et que j'avais persisté dans ma résolution.

Elle lui a parlé ensuite de toutes ses anxiétés et de celles de ma tante pendant la maladie à laquelle j'avais miraculeusement échappé, et qui, après les avoir fait trembler pour ma vie, les avait fait trembler pour ma raison. Elle ne lui a pas caché que, témoin désolé de mon désespoir, il lui était arrivé souvent de songer à se sa-

crifier elle-même pour me sauver... Ne le dites pas, ma brave femme, avait ajouté ma cousine, car on pourrait me séparer de Marie, et je ne m'en consolerais pas. Tout mon bonheur est de la soigner, de souffrir avec elle, et je me ferais prisonnière avec joie si ses chaînes tombaient pour devenir les miennes.

— Oh! Jésus! s'était écriée la portière en joignant les mains, en voilà une amitié qui vaut son pesant d'or! Allez, mademoiselle, je ne suis pas seule à le penser. Dieu vous récompensera. Aussi, pécaïre! moi répéter ce que vous m'avez confié là! j'aimerais mieux mettre ma tête sur le billot.

En terminant sa narration, Adèle m'a dit :

— Eh bien, ma chère, tu vois comme ces braves gens t'aiment. Il est bon d'avoir des amis partout. Tu devrais bien faire quelque chose pour eux!

— Mais comment le pourrais-je? ai-je répondu un peu étonnée.

— Je sais que le mari va partir pour Paris : il espère s'y caser mieux qu'ici. Tu comprends que, pour des cœurs bons et ouverts comme les leurs, ce doit être bien dur de tirer toujours des verrous et d'avoir pour camarades des espions. Tu pourrais écrire à Clémentine de mener ce brave homme chez madame ***, qui serait enchantée, j'en suis sûre, de l'aider de sa protection.

— Adèle, tu me connais, je ne suis pas ingrate... mais cette subite démonstration... cette figure...

— Oh! franchement, voilà bien une raison de Parisienne. Parce qu'un homme est laid, est-ce à dire qu'il est méchant!

— Et si sa laideur était au dedans?... Voyons, réponds-moi : ce voyage de Paris, n'est-ce pas eux qui te l'ont annoncé? Cette recommandation, n'est-ce pas la femme

qui te l'a demandée, et ne l'as-tu pas promise avant sa profession de foi ?

— Elle m'a priée de t'en parler, a dit Adèle en rougissant.

— Avant?

— Après.

J'ai attiré la tête d'Adèle sur mon épaule; je sentais qu'elle avait besoin d'être consolée.

— Mon Dieu! Marie, s'est-elle écriée, maintenant que tu me le fais pressentir, j'ai peur d'avoir été trop confiante.

— J'en aurais peur aussi, ma pauvre minette, si nous avions quelque chose à cacher; mais j'ai trop souvent rejeté les offres d'évasion pour que j'aie à craindre un soupçon de cette nature. Ainsi le mal n'est pas aussi grand qu'il pouvait l'être. Nous sommes peut-être dupes. Exécutons-nous toujours de bonne grâce : je vais écrire à Clémentine et à cette bonne, chère et parfaite madame ***... C'est au moins tout ce que tu as dit? ai-je repris après un moment de réflexion.

— Tout... c'est-à-dire...

— Allons, sois franche.

— C'est-à-dire que j'ai pu lui confier que, pendant ta maladie, tu nous parlais toujours de Villers-Hellon, des douceurs de ta vie passée; et que, la comparant aux tortures de celle-ci, tu nous arrachais des larmes à maman et à moi. Je crois lui avoir dit aussi qu'un jour, le préfet étant venu te voir, tu étais tombée à ses pieds en lui demandant à grands cris la liberté.

— Et puis...

— C'est bien assez, mon Dieu! ne me demande plus rien, je n'en puis plus.

— Eh bien, mon enfant, restons-en là... Cet homme,

en voyant mon empressement à le servir, ne pourrait concevoir l'affreuse idée de me nuire. D'ailleurs, dans ce que tu lui as dit, je ne vois pas matière à une incrimination quelconque. On ne dénonce pas une pensée de malade; on ne noircit pas une parole de dévouement tombée du cœur d'une amie. Ne soyons ni inquiètes, ni injustes. Au fond, un nez de travers, des yeux louches, un sourire fauve, peuvent très-bien se rencontrer chez un honnête homme... Je vais écrire; toi, minette, n'y pense plus.

II[1]

La tempête laisse dormir la vague qui porte l'alcyon. Le nuage recéleur de la foudre s'irise des couleurs de la paix... La tempête et le nuage n'ont pas de trêve pour moi... Encore, toujours souffrir!!

Quelles douleurs avais-je donc encore à subir, malheureuse femme que je suis, exilée du passé, déshéritée de l'avenir, condamnée au deuil de toutes les espérances et au regret de tous les souvenirs? Quelles douleurs?... La pire de toutes: la douleur infime, la douleur inutile, le coup d'épingle, rouvrant la plaie du coup de poignard.

Je l'ai dit, la religion, l'amitié, ma conscience, m'avaient prêté des forces. Je ne traînais plus ma croix, je la portais. Résignée à mourir sous les étreintes de la pierre et du fer, j'avais fait mon intelligence héritière de mes loisirs... L'étude me sauvait de l'ennui; les bons souvenirs étouffaient les mauvais; le Calvaire me rappelait le Thabor. J'étais calme, et tout l'était autour de moi. Je trouvais encore quelques épis à glaner dans les champs dévastés de ma vie.

[1] La narration que je vais faire n'a été écrite que deux mois après la fin de cette nouvelle phase de ma captivité. Dans le paroxysme de la souffrance, il m'est impossible d'écrire.

C'est ainsi que chaque jour j'attendais les tendres embrassements d'Adèle et de sa mère. Nos premiers moments se passaient en douces causeries. L'innocente chronique du foyer, la chronique plus maligne que vraie de la ville, les caquets à huis clos des salons, les cancans *dévoilés* de la rue, tous ces bourdonnements du monde, venaient résonner à mon oreille comme les échos perdus de ces mille voix de la vie que je n'entendais plus. Les petites malices me faisaient sourire ; les méchancetés m'attristaient. Il était rare que de ces récits nous ne fissions jaillir une moralité.

Après ce compte rendu, Adèle me lisait quelqu'un de nos grands auteurs. Quand mes forces le permettaient, je prenais le livre, je l'analysais, j'en faisais remarquer les beautés à ma petite sœur. Je lui apprenais à aimer ces bons et lumineux esprits que j'aimais.

Ensuite, nous nous occupions de broderies. Je traçais les dessins. Adèle les mettait en relief, et quelquefois je m'en mêlais un peu, sans m'y entendre trop mal.

Quand l'heure, l'heure si hâtive de la séparation, était venue, je suivais de l'œil, et encore plus de la pensée, cette chère famille de mon cœur. Je la bénissais, et mes larmes lui disaient : A demain !

Restée seule, j'épiais le moment où le soleil, fuyant vers les montagnes, venait rire à ma fenêtre, faire chanter mes oiseaux, caresser mes liserons, attiédir le fer de mes barreaux. Puis j'allais répondre au triste salut d'un exilé. J'allais dire « Mon frère » au fils mourant d'une nation morte.

Ces mille riens, qui auraient passé inaperçus dans la journée de la femme du monde, occupaient mon temps, endormaient mes douleurs, trompaient mon besoin de vivre par quelque chose d'assez semblable à la vie.

Hélas! ces pauvres riens, on me les a enviés, on me les a ravis. Une persienne, impénétrable au jour, a été scellée, comme un rideau de ténèbres, aux parois de ma fenêtre : la nature entière est voilée pour moi. Il faut que mes yeux souffrent leur peine comme mon cœur... Ma famille, ma famille est condamnée à ne plus me voir... Comprendra-t-on mon supplice?...

Et qu'a-t-il fallu pour ces cruelles rigueurs? Qu'a-t-il fallu pour me séquestrer d'Adèle, de sa mère, du soleil, de mon échappée de vue sur le monde?... Moins que rien : la vengeance d'un fourbe, le malheur d'être trop pauvre pour payer des velléités de trahison, l'imprudence de juger les choses par les mots, et de croire au bien par instinct. . . . .

. . . .

J'ai parlé, dans un chapitre précédent, d'un gardien qui s'était longuement entretenu de moi avec ma cousine.. J'ai parlé de sa femme, qui, ne trouvant pas sans doute que ce fût assez de mentir par la parole, mentait encore avec des pleurs.

J'ai dit les insinuations faites à Adèle pour un projet chimérique d'évasion, et ses réponses trop vraies pour avoir été peut-être assez prudentes. J'ai dit le projet de départ du gardien pour Paris, et l'épisode des lettres de recommandation que je lui avais données en signe de reconnaissance pour l'intérêt qu'il nous avait témoigné.

Quinze ou vingt jours après, mes pressentiments se réalisaient. Une de mes plus chères amies, amie excellente comme une mère, m'écrivait qu'elle avait eu la visite de mon recommandé, qu'il l'avait entretenue de ma position, de son dévouement, de projets mystérieux, de mystérieuses confidences, etc., et qu'à la fin de son exorde, paraissant se troubler, il avait conclu à une de-

mande en prêt d'une somme de dix à quinze mille francs pour l'établissement d'un hôtel garni dans le quartier latin. Madame *** ajoutait que, si l'on monnoyait les cœurs, elle aurait donné tout le sien pour payer ce qu'elle appelait mes espérances; mais que, étant gênée elle-même par suite des revers qu'elle avait éprouvés, elle n'avait pu satisfaire le malencontreux visiteur, dont la colère, après son refus, la faisait trembler pour moi.

La lettre de madame *** me causa une surprise extrême. La pauvre Adèle en fut terrifiée. Le dimanche suivant, comme elle revenait de la messe, son anxiété redoubla encore en apercevant le gardien qui, revenu de Paris, s'éloignait d'elle en lui lançant un regard ricaneur et menaçant.

Le lendemain, ma famille fut mandée dans le cabinet du directeur.

III

L'appel du directeur, comme je devais m'y attendre, avait pour motif la dénonciation du gardien. Mon oncle, étranger à toute cette intrigue, en fut terrassé.

Ma cousine était signalée comme l'auteur d'un plan d'évasion complet, avec déguisement, fausses clefs, chaise de poste dans la rue, paquebot à Cette, de l'or pour lever les obstacles, des amis pour braver les dangers. On reprochait à ma tante de n'avoir rien fait pour s'opposer au complot. Il n'y avait pas, — c'était à n'y pas croire, — jusqu'à la pauvre Basson, qui, si souvent punie pour avoir parlé, ne se vît accusée de son silence et menacée d'être mise au cachot.

Mon oncle plaida ma cause avec l'éloquence d'un père. Le directeur le plaignait, nous plaignait tous; mais la dénonciation était faite, son procès-verbal dressé; il était

obligé d'en référer au préfet, et le préfet était en tournée pour un mois. « J'ai mes entrailles d'homme comme vous, disait-il, mais j'ai aussi mes devoirs d'homme public, et je dois mettre ma responsabilité à couvert. Je souffre de l'état où je vous vois... N'insistez pas. Il m'est impossible de révoquer les mesures provisoires que j'ai prises. »

Mon bon oncle, désolé, porta ces tristes paroles à sa famille... Adèle, éplorée, courut interroger les abords de la prison. Mais quelle triste réponse que des grilles et des fenêtres condamnées! Elle tourna ses regards vers ma cellule... Hélas! pouvait-elle entendre mes sanglots?... Il était déjà nuit, et pas une voix charitable et amie pour lui dire ce qu'on avait fait de moi. Elle prit le parti d'aller chez un de ses frères, dont l'habitation est presque en face de la maison centrale. Elle fit appeler une femme qui avait servi chez son père et la chargea d'aller prendre adroitement quelques informations auprès des gardiens. La pauvre messagère revint bientôt avec la sinistre réponse, « qu'on m'avait fait quitter ma chambre pour être transportée en bas... » En bas! ce qui, en langue de prison, voulait dire au cachot ou dans la chambre des morts [1].

Quel coup de foudre pour mon oncle! Il courut chez le directeur. M. Chappus était absent. Il alla trouver l'inspecteur, la supérieure. Il voulait me voir une minute, un moment. Il le demandait à genoux... Il avait compté sans la peur. L'inspecteur, qui était ordinairement très-bon, n'eut pas cette fois le courage de l'être. La supérieure craignait de désobéir à la règle en obéissant à la charité. Enfin, tandis que les gardiens *zélés* (c'était le pe-

[1] C'était un faux bruit, qui sans doute avait couru dans la maison. On m'avait laissée dans ma cellule.

tit nombre) ricanaient tout bas, les autres, que l'état de mon oncle attristait, s'éloignaient silencieusement et sans tourner la tête, comme ils auraient esquivé l'approche d'un pestiféré. Pauvres gens! il faut les plaindre. S'ils avaient trop de cœur, ils manqueraient de pain.

J'ai posé dix fois la plume pour continuer ma narration. Je n'aime pas les phrases; mais je veux des pensées, et il ne me vient que des pleurs. Je veux compter mes blessures, et je les fais saigner.

Dans les prisons, où toutes les heures se ressemblent comme deux soupirs et deux larmes; dans ces antichambres de la mort, où l'on peut aller étudier des agonies d'un quart de siècle, il est rare que des souffrances aiguës ne viennent pas raviver des souffrances chroniques. L'habitude pourrait à la longue émousser les épines du regret, amortir les traits du désespoir. La science des geôles y pourvoit. A la perpétuité du malheur on ajoute la variété des tourments. Le Dante avait raison quand, heurtant son regard aux angles de sa prison, il écrivait cette sentence terrible :

« Vous qui entrez ici, déposez au seuil l'espérance. »

. . . .

La calomnie du portier, tout à la fois ambitieuse et méchante, en ouvrant l'esprit du directeur au soupçon, ouvrait à l'espionnage les oreilles et les yeux de tous ses employés. Avant de donner suite à la dénonciation, on voulait grouper autour d'elle tous les faits, toutes les circonstances qui pouvaient l'accréditer. Une surveillance plus active, plus minutieuse, fut recommandée aux gardiens; et, comme ces pauvres gens craignaient beaucoup plus d'être accusés de négligence que soupçonnés d'exagération, comme ces infimes courtisans de leurs maîtres savaient très-bien qu'une des conditions de leur métier est d'a-

voir la langue trop longue et l'ouïe trop fine, ils s'y prirent si bien, que chacune de mes paroles, passées, présentes ou à venir, devint l'âme d'un complot, et chacun de mes gestes le signe mimique d'une télégraphie suspecte.

Lire un journal à ma fenêtre, regarder à travers mes grilles, essuyer mes yeux, avoir un mouchoir à la main, reculer et m'avancer, tousser doucement ou avec éclat, m'étaient également imputés à crime. Tout et rien servait de pâture à l'épouvantable espionnage qui m'enserrait de son réseau de plomb.

Il faut avoir été prisonnier, et prisonnier d'un ordre exceptionnel, je veux dire gardé à double vue, enfermé sous doubles clefs, rivé à doubles chaînes; il faut s'être vu exposé comme un point de mire à tous les soupçons, à tous les intérêts, aux imprudentes sympathies des uns, aux haines sagaces des autres, pour comprendre les tortures incessantes d'une surveillance sans frein, qui, à défaut de réalités, crée dans le vide et s'abat sur des chimères.

Sans doute la justice, qui, pour interprètes et pour auxiliaires, a des hommes, peut se tromper ou frapper trop fort. Sans doute, il est affreux de se voir muré vif dans le néant d'une geôle... Mais ce n'est pas le fer qui envenime les plaies, ce sont les coups muets, les piqûres d'insectes ou de reptiles. La douleur violente et libre, en s'exhalant, se soulage. Ce qui tue, c'est la douleur comprimée et sans cesse irritée, c'est le trait qui déchire, et, en même temps, qui désarme; c'est le contact qui blesse, et qu'à toute heure on subit. C'est tour à tour la menace, la délation et l'insulte, perçant de leurs dards l'infortuné captif.

. . . .

. . . .

Si je parle si longuement de ce dramatique épisode de

ma captivité, c'est que les suites en ont été aussi persistantes que cruelles. Malheur au prisonnier qui sème à la grâce de Dieu ses ennuis, ses douleurs et ses rêves! Un mot d'Adèle avait éveillé la cupidité; la cupidité trompée avait armé la haine, et la haine enfanta la délation.

A l'époque de la dénonciation du portier, le préfet était absent. Je restai au secret jusqu'à son retour. Pendant ce temps, mes projets d'évasion, voyageant de bouche en bouche et de plume en plume, avaient pris des proportions homériques.

A son arrivée, M. Rouleaux-Dugage prit connaissance du rapport du directeur, et ordonna ce qu'on appelle, en idiome administratif, un plus ample informé.

Le dénonciateur fut de nouveau mandé devant ses chefs. D'abord il avait dit : « Prenez garde; si on n'y veille pas bien, madame Lafarge s'évadera. » Cette fois, il dit avec assurance : « Sans moi, madame Lafarge se serait déjà évadée... » On l'écoute, et, grisé par le sentiment de son importance, en quête de ces paroles à échos métalliques, qui, de supérieur à subalterne, sonnent toujours si haut, le déposant ajoute : « Oui, sans moi, l'évasion serait consommée, et la preuve, c'est qu'un bâtiment était frété à Cette, des chevaux de poste retenus ici, Basson gagnée, et un gardien acheté [1]. »

Sur ce nouveau rapport, le préfet sanctionna les mesures qui avaient été prises par le directeur.

[1] A force de questionner Adèle, j'ai su qu'une personne notable et très-compatissante à mes souffrances était venue ici, et que, frappée du voisinage du port de Cette, elle avait laissé entrevoir la possibilité d'une évasion, qu'elle avait même promis d'en combiner les moyens. Ma pauvre cousine s'était exagéré cette espérance et avait pu l'insinuer au portier. C'était là une illusion comme tant d'autres. Tout projet de cette nature avait échoué contre ma volonté et contre la raison froide et prudente de mon oncle. Mais voilà probablement ce qui avait servi d'échafaudage au rapport du portier.

J'avais été gardée; je fus surveillée. J'étais séquestrée du monde; on me séquestra de la vie. Les grilles de ma fenêtre laissaient passer un coin de ciel bleu, un rayon de soleil, un point de vue charmant; d'un trait de plume, on emprisonna le ciel, le soleil et l'horizon. L'air et le jour me furent mesurés. Plus de brises du soir pour rafraîchir mon front; plus de salut furtif d'un promeneur ami pour résigner mon cœur. Au delà du rempart de fer, un rempart de bois, qui avait mission de dérober aux vivants l'ombre de la *morte*, et à la prisonnière le fantôme d'une distraction.

La nature n'est-elle pas le reflet animé du Créateur, et le pouvoir qui sépare l'homme de l'homme a-t-il le droit de séparer l'homme de Dieu? Chez le captif, l'âme hérite du corps. Si les hommes le chargent de fers, la Providence lui donne des ailes... Qu'on le laisse contempler Dieu dans ses œuvres et l'adorer dans sa puissance, pour qu'il implore avec plus de foi sa bonté!

IV

La présence d'Adèle avait déteint sur ma pauvre vie de recluse. Elle et moi, le sien et le mien, s'étaient si intimement confondus, qu'on ne pouvait nous isoler l'une de l'autre sans nous causer un grand déchirement de cœur.

Impuissante à éloigner son souvenir, je ne l'étais pas moins à me consoler de son absence. Les premiers jours, j'avais été trop malade pour raisonner mon chagrin; les rêves de la fièvre me donnaient l'illusion de la présence que je pleurais. Convalescente, il me fallut revenir seule aux douces habitudes que nous nous étions faites à deux; et toutes les pâles joies qui s'étaient si difficilement accli-

matées à ma cellule s'effaçaient une à une, pour faire place aux regrets.

Autrefois, c'était Adèle qui me réveillait; mon premier regard rencontrait la caresse du sien. Je voyais ma sœur avant de revoir ma prison. Sortant un moment le matin, elle ne revenait jamais sans m'apporter quelque souvenir ami, sans mêler aux échos de ma solitude quelque nouvel écho de la vie.

Ses joues étaient mon baromètre. Rouges et froides, marbrées par la bise, j'y donnais un baiser à l'hiver. Tièdes et roses, légèrement hâlées par le soleil, j'y recevais le baiser du printemps. Étais-je triste : la chère enfant le devinait, pour mettre son cœur à l'unisson du mien : et moi, qui ne voulais pas lui faire porter mes deuils, bien vite je devenais sereine, pour qu'elle le fût à son tour.

Le moment de mon déjeuner était celui de son goûter. Quand je vis l'une de nos petites tasses jumelles rester vide, je ne pus me servir de l'autre sans pleurer. Dans ma boîte à ouvrage, le dé d'Adèle était à côté du mien. Sur le marbre de mon écritoire, sa plume, en deuil de mes dictées, était à côté de la mienne. Ses *Heures* étaient restées parmi mes livres classiques. Son chapelet pendait sous le portrait de mon père. Tout me disait qu'elle avait été là et me disait encore plus haut que, peut-être, elle n'y reviendrait plus. Partout, partout je me blessais à son souvenir, et j'essayais en vain de perdre les heures qu'elle m'avait fait gagner sur le temps.

Cette époque néfaste de notre séparation était celle des plus longs jours de l'année. Le soleil prodiguait à la terre la richesse et l'amour, la grâce et les parfums, l'harmonie et les couleurs. Tout resplendissait de lumière et de vie.

Quel contraste, hélas! entre ces fêtes de la nature et les sombres ennuis qui dévoraient mon cœur! Oh! que ces nuits si belles, oh! que ces jours si beaux m'ont semblé tristes et longs! Étendue sur mon lit, tantôt trop agitée, tantôt trop assoupie, je regardais, sans voir, la place où s'asseyait Adèle; j'écoutais, sans les entendre, les douces paroles qu'elle ne me disait plus... Je souffrais... je souffrais encore... je souffrais toujours... J'existais sans vivre; je sentais ma pensée s'agiter dans le vide, comme le navire démâté sur les flots; et la vie qu'il faut traîner ainsi, est-elle autre chose que la contrefaçon même du néant?...

V

Parmi les souvenirs de deuil que je viens d'évoquer, il est un souvenir béni qui me sourit de loin, comme l'étoile perdue dans les brouillards du soir.

Quand ma pauvre petite fenêtre n'était encore que grillée, j'allais chaque soir à la rencontre du rayon de soleil dont j'attendais la venue. C'était peu de chose que ce rayon tiède et blond qui venait trembler au contact de mes grilles; j'y attachais cependant une sorte d'importance superstitieuse, et je ne manquais jamais à la chère visite.

Adèle connaissait cette dévotion de mes pauvres yeux. Après deux jours de fièvre, qui m'avaient retenue au lit, je priai Basson de me porter au rendez-vous [1]... J'aperçus bientôt au delà du boulevard et tout près du séminaire un vieillard et deux femmes, assis à côté d'une citerne à demi enfoncée sous les tiges ondulantes de l'avoine et du sainfoin... Je sentis battre mon cœur... c'étaient mon oncle,

[1] La persienne n'était pas encore fermée.

Adèle et sa mère. Quel bonheur de les revoir! Je les regardais, versant de ces larmes qui emportent la souffrance, comme les lames de la mer emportent les aspérités du roc... Ils me cherchaient du souvenir avant de me chercher du regard, et moi, j'étais avec eux, bien avant qu'ils eussent pu distinguer mon ombre.

Mon oncle fut le premier à me voir; il mit la main à son chapeau, mais si lentement, que je la comprenai trembler. Ma tante se leva, et fit quelques pas pour se rapprocher de moi. Adèle s'était emparée de sa lorgnette, avançant ou reculant les tubes, haussant ou baissant le point visuel, et semblant se dépiter de ne pas y voir davantage. Elle n'apercevait pas, la pauvre! le nuage qui me dérobait à sa vue : c'étaient les pleurs qui voilaient ses yeux.

Ai-je besoin de dire que la nuit seule nous sépara. Le lendemain et les deux jours suivants, la pieuse consolation me revint. Elle s'éteignit ensuite pour me laisser un regret de plus.

Dans la prison, on me plaignait. Ma garde traversait-elle les corridors, on l'interrogeait des yeux, on joignait les mains en signe de compassion. La sœur *** s'efforçait en vain de cacher ses larmes; quand elle rencontrait Basson, elle prenait son crucifix et l'appuyait comme un sceau sur ses lèvres. Les autres religieuses qui m'aimaient se bornaient à pousser des soupirs muets et des hélas! gémissants.

Les personnes de service, au contraire, par peur ou autrement, prenaient une physionomie de verrous rouillés. On voyait que l'autorité avait mis la colère à l'ordre du jour. La surveillante attachée à la police de ma porte mettait une sorte de zèle fanatique à faire crier les pènes et hurler les guichets. On m'exploitait comme un exemple,

et de l'état de victime on m'élevait à la dignité de croque-mitaine.

La sœur*** n'avait pu échapper aux sévérités nouvelles. Je restai près de quinze jours sans la voir. Elle put enfin se glisser dans l'escalier de ma tour; et, un beau matin, elle vint me faire dire par son cœur ce que le cœur de ma pauvre Adèle ne me disait plus. Ses visites se succédèrent. On les découvrit... Plainte à la supérieure... rapport au directeur... nouveau grief à m'imputer.

La sœur*** fut punie; ma captivité, aggravée de deux tours de clef; mon malheur, d'une injustice de plus; et mon ennui, d'une année de moins.

VI

La dénonciation du portier avait délié toutes les langues et ouvert tous les yeux. A combien de gens ne pouvait-on pas appliquer ces divines paroles de l'Évangile : « Malheureux, tu vois la paille dans l'œil de ton frère; que ne vois-tu la poutre qui est dans le tien ?... » Si on ne pouvait m'atteindre dans mes actes, on me frappait dans mes intentions. Les bruits les plus bizarres se répandirent; mon ombre et ma plume furent mêlées aux contes les plus méchants.

L'infortuné Polonais qui empruntait la main d'un pauvre pour m'envoyer le salut que sa main inerte ne pouvait me donner, fut le premier héros des *on dit* calomniateurs. On osa flétrir la pieuse communion de nos larmes. Cette sympathie, toute sainte, avait eu pour interprète la voix de la religion. Un vénérable prêtre avait lu au pauvre exilé les gémissements de mon âme, et m'avait transmis les tristesses de la sienne. Ce fut et ce devait être une fois seulement.

Eh bien! le monde qui se cherche et s'appelle pour faire

du partage d'un plaisir l'occasion d'une fête, le monde qui trouve très-juste que la vanité dise à l'orgueil : *mon frère*, et que l'égoïsme dise à la sensualité : *ma sœur* ; le monde trouva imprudente, scandaleuse, la rencontre de deux âmes en deuil, s'unissant pour se consoler dans leur Père commun ! Ceux qui ne feraient pas au prochain malheureux la charité d'un sourire, trouvèrent très-mauvais que je lui fisse la charité d'une larme !

La jaserie du coin du feu devint médisance de salon et calomnie d'antichambre. Un personnage éminent crut à propos d'avertir le préfet. M. Rouleaux vint me voir. Je lui dis la vérité. Je m'abstiens de dire sa réponse... Je retrouvai l'homme d'esprit et l'homme de cœur.

. . . .

. . . .

Mon pauvre Polonais reconnu paralytique et quasi-mort, ce fut le tour d'un vieux maçon et d'un jeune gâcheur de plâtre, son neveu ou son fils. Le bon vieil homme bâtissait la corniche d'une maison faisant face à ma croisée. Il m'avait d'abord regardée avec curiosité, puis avec intérêt. Je le vis bientôt s'ingénier de son mieux pour me distraire. Dès qu'il m'apercevait, il jetait son bonnet en l'air, frappait des mains, tapait des pieds, gesticulait, chantait, jusqu'à ce qu'enfin il m'eût vue sourire, et ce signe muet de ma reconnaissance était mon seul moyen de lui dire merci.

Le manœuvre montait et descendait le long de la bâtisse, avec son baquet sur la tête et ses jambes de quinze ans. C'était un enfant que le soleil semblait avoir fait croître trop vite : danger ordinaire de l'enfant du peuple, qui, orphelin en quelque sorte durant les longues heures du travail, tourne imprudemment contre lui les bienfaits mêmes du Créateur.

Tour à tour alerte et nonchalant, très-curieux et tant soit peu sauvage, le petit gâcheur se cachait quand je le regardais, et, n'osant pas me saluer lui-même, il me faisait présenter les armes par son chien, gentil roquet savant, qui simulait le mort à ses heures d'étude, et assourdissait les passants à ses heures de loisir.

Il y avait encore là des tailleurs de pierre, qui entonnaient soir et matin un rude et fier chant de compagnonnage, sorte d'angelus du travail et de la liberté. De bonnes femmes, le panier au bras, leur apportaient le dîner et le goûter. De jeunes filles, ramenant leurs frères de l'école, s'arrêtaient à rire avec les compagnons.

Cette famille de bons ouvriers était mêlée à toutes mes douleurs d'une année. Je l'aimais, comme j'aimais la maison que je lui avais vu bâtir. J'aimais aussi la maisonnette du maraîcher voisin, qui tout le long du jour bêchait, sarclait ou arrosait son jardin.

J'ouvrais ma fenêtre comme j'aurais ouvert un livre; mais ce que je regardais passer à mes pieds, ce n'était pas le monde, c'était la vie; ce n'était pas un homme, c'était l'humanité.

A défaut de la voix humaine, j'entendais les mille voix de la création. Les douces ou grandes pensées que j'aurais englouties dans le tourbillon de la vie, je les suspendais comme des *ex-voto* de souvenir et de regret à ce tableau varié qui s'encadrait si gracieusement entre les parois de mes grilles.

A droite et à gauche de la prison, j'apercevais les beaux marronniers à panaches roses du château Farel, et les grands pins au tronc nu et gris, à l'aigrette toujours verte, d'un parc voisin.

Ces panoramas de l'opulence distrayaient mes regards. Le séminaire et *Nazareth* les occupaient. Aux uns, je

donnais mes yeux ; aux autres, je donnais mes pensées.

Il faut avoir beaucoup souffert, il faut avoir été captif, pour bien comprendre, pour bien sentir l'intimité qui existe entre la nature extérieure et l'homme. Dans la captivité, comme dans l'exil, on aime à causer avec le vent, qui a fait crier peut-être les girouettes du toit paternel ; avec l'oiseau, qui peut-être a rasé de son aile la pelouse et l'étang autrefois tant aimés ; avec l'étoile, qui a brillé sur le front des absents ; avec le soleil, qui réunit sous les mêmes rayons les bien-aimés que le destin sépare ; avec Dieu, enfin, le trait d'union des âmes et le consolateur tout-puissant.

Quelles touchantes affinités ! Et voilà ce que la trahison, l'hypocrisie et le mensonge m'ont fait ravir !... Qu'on juge maintenant de ce que je dus souffrir, en entendant sceller la persienne qui allait briser les ailes de ma pensée, et m'ensevelir tout à la fois d'âme et de corps.

Il me semble que j'assiste encore à cette exécution brutale, dont je n'avais pas même le pressentiment.

VII

J'étais à lire sur mon fauteuil, lorsque des pas lourds, des voix rudes, le bruit d'un fardeau qui allait frapper alternativement le fer criard de la rampe et la pierre sourde du mur, me firent tressaillir malgré moi.

— Qu'est-ce donc, Basson ? m'écriais-je, en n'osant m'approcher de la porte.

Ma garde sortit, et rentra un moment après, les yeux ardents, la respiration rendue haletante par l'effort qu'elle faisait pour se taire.

— Je veux savoir ce que c'est, repris-je avec angoisse.

Basson me regarda indécise ; puis, frappée de ma pâleur, elle m'enleva de mon fauteuil pour me porter sur son lit,

ouvrit avec fracas deux portes, bouscula une chaise, et se jeta comme une folle sur mes pieds, en murmurant entre ses dents : « Oh! le misérable! »

Pendant ce temps, les voix se rapprochaient, et le dialogue suivant s'engageait entre elles : j'eus assez de force pour l'écouter.

— Avez-vous les clous et les embrasses de fer?

— Oui, major, mais je ne sais pas si j'aurai assez de cordes.

— Deux suffiront, je pense.

— Je ne sais pas trop : la machine est de taille, depuis surtout qu'on me l'a fait exhausser de ce cran noir à cet autre.

Il se fit un moment de silence. Bientôt j'entendis percer la pierre pour y enfoncer sans doute des coins de bois, et y placer ensuite des crampons de fer.

Il y avait plusieurs ouvriers : les uns frappaient, les autres sciaient. De temps en temps, le maître nommait à haute voix les outils qu'il se faisait apporter, et chaque nom tombait sur mon cœur aussi lourd que l'objet qu'il indiquait.

Ce supplice dura bien un quart d'heure. Enfin la machine fut placée.

— Voyons, dit le major, il faut qu'on ne puisse rien voir sur le boulevard.

— Comment diable cela se pourrait-il? répondit le menuisier ; on m'a dit de ne presque pas laisser de jour entre les lames, et, au lieu de les disposer comme à l'ordinaire, de les incliner à rebours. Tenez, major, cela me fait mal au cœur, de voir ainsi crever les yeux à cette pauvre dame, qui souffre déjà bien assez...

Le major alla s'assurer sans doute de l'exécution de sa consigne, et reprit :

— C'est bien. Seulement, serrez un peu l'embrasse gauche, car, en pressant, on pourrait se ménager une fissure.

— Qu'est-ce que cela ferait, si là-bas on ne le sait pas?

— Cela ferait que je serais puni. Quatre coups de marteau remédieront à la chose.

En effet, des coups de marteau se firent entendre. Puis le major dit :

— La maison en face peut-elle se voir?... non, et bien attrappés seront les maçons, s'ils veulent saluer autre chose qu'un visage de bois... Et le jardin? on ne le voit pas davantage. Allons, ça va parfaitement.

— Est-ce que le jardinier et ses garçons saluaient aussi? dit le maître serrurier d'un air narquois.

— Plus que cela : il y avait des amis de madame qui allaient se promener là, à l'heure où elle avait l'habitude de se mettre à la fenêtre. Ils saluaient, ils faisaient des signes, ils chuchotaient, ce n'était pas tolérable... Et le séminaire? et le champ? bien, ils ne s'aperçoivent pas davantage. On distingue bien un peu les arbres de Nazareth; mais, de si loin, serait bien fou qui ferait des singeries. Allons, avez-vous fini?

— Oui, et je veux mourir, si ce n'est à contre-cœur. Savez-vous que ça fait une fière ombre : les jours de pluie il fera nuit ici en plein midi. Pauvre femme! les morts ont plus de jour et de large.

Tant que dura cette scène, je retins mes larmes; je voulais tout entendre pour tout savoir. Les ouvriers sortis, je dis à Basson de ne pas me suivre, et je rentrai seule dans ma pauvre cellule, qui ne ressemblait pas plus à celle de la veille, que le ciel voilé de brouillards ne ressemble au ciel serein.

Mais un spectacle bien autrement triste m'attendait près de la fenêtre.

Une sorte d'entonnoir de bois, cerclé en fer, se cramponnait aux grilles de la croisée avec cette grimace méchante que les peintres donnent au cauchemar. Cet entonnoir, moitié persienne, moitié volet, n'arrêtait pas le regard : il le repoussait. Loin de révéler l'intention honnête (et que j'aurais louée) de protéger mon malheur contre la curiosité blessante des passants, il semblait trahir la pensée de m'arracher une dernière consolation, de disputer à mes regards les sourires de la nature et les signes compatissants de mes amis.

Oh! que j'ai besoin de retremper mon courage dans les souvenirs touchants du grand anniversaire qui vient de s'accomplir!

La semaine dernière, aux offices du soir appelés *ténèbres*, la foule attristée se précipitait dans les temples, et se renvoyait, avec des sanglots vivants, les lamentations des générations mortes... D'un chant plaintif à l'autre, une lumière s'éteignait... et la dernière, allumée encore, allait brûler, invisible, au fond du sanctuaire voilé de noir...

Cette lumière qui ne s'éteint pas, n'est-ce pas la seule qui reste à ma vie, au milieu de toutes les ombres où on la plonge?... Il n'y a donc pas dans la religion un symbole qui ne soit un enseignement et un bienfait!

LIVRE XIV

I

Quand le fil qui reliait entre eux les souvenirs d'une vie heureuse s'est rompu, il est difficile qu'il ne s'égare

pas quelques perles. Rien ne se perd dans un cœur sillonné par des larmes.

J'ai donc pu sans effort, dans le livre précédent, renouer la chaîne de mes impressions. D'angoisse en angoisse, j'ai atteint le jour présent, continuerai-je d'écrire? oui, comme je continuerai de souffrir.

Ma famille vient enfin de m'être rendue, c'est-à-dire que, trois jours par semaine, la résignation rentrera dans ma prison avec elle... Trois jours par semaine! et des jours composés de quatre heures! C'est bien peu sans doute, si je me souviens du temps où ma tante et Adèle ne me quittaient pas; c'est beaucoup si je pense à ces autres jours où je ne les voyais plus.

Le temps se mesure aux battements du cœur. Lents ou précipités, ils prolongent ou abrégent ces pauvres heures, qui vont s'égrener une à une dans la coupe amère de la vie.

Ceux dont l'insensibilité officielle appelait *l'affaire d'un jour* ce long bannissement de ma famille n'ont pas dû sentir le mal de l'absence ; je les plains, car ils ne sentirent pas non plus les émotions si douces du retour.

Nous avons beaucoup pleuré en nous retrouvant. Adèle s'est écriée que j'avais grandi; cela se peut, si la souffrance dilate les nerfs. A mon tour, je l'ai trouvée pâlie, la chère fidèle. Ma pauvre tante a bien maigri. Le bon oncle a ses épaules un peu courbées par la rafale. J'ai vu là une fois de plus combien j'étais aimée.

Nous avions tant de choses à nous dire, que nous ne nous sommes presque rien dit. Des mots peuvent faire parler une idée. Ils ne sauront jamais traduire la poésie d'un sentiment.

Depuis notre douloureuse séparation, il s'est passé bien des choses que j'ignorais. Je m'en soucie peu. Cependant

le procès qu'on vient de juger à Auch [1] avait trop de rapport avec le mien pour ne pas piquer ma curiosité. Mon oncle m'en a apporté le compte rendu.

. . . .

L'accusée, aussi, était une jeune femme. Les accusateurs, aussi, avaient devant eux l'héritage de la mort. L'arsenic était l'arme que le ministère public avait en main. Un double intérêt de fortune et d'amour était présenté comme le mobile du crime.

La fuite de l'accusée, errant dans les montagnes pour échapper aux tortures de la prison préventive, avait assombri l'opinion publique, et la présence aux débats d'un des plus célèbres chimistes de Paris donnait à la lugubre affaire un intérêt de plus. C'était le même savant que la cour de Tulle avait adjoint à M. Orfila dans mon procès, et que M. Orfila fit remplacer par M. Bussy.

Les débats ont été longs, les témoignages contradictoires, les avis partagés. Les preuves morales étant incertaines, on a vérifié avec plus de soin les preuves matérielles.

Un des jurés adressa au chimiste, M. Chevalier, la demande suivante :

— La quantité de poison retrouvée est-elle équivalente à celle qui a servi de base dans l'affaire Lafarge?

— Je ne peux répondre à la question ainsi posée, a répondu M. Chevalier. Ce qu'on a déclaré poison retrouvé dans le corps de M. Lafarge était impondérable, et par conséquent est hors des conditions voulues pour établir un terme de comparaison.

Un mouvement de surprise, longtemps prolongé, a suivi ces paroles. « Un moment, dit le journal, on aurait pu

[1] Procès Lacoste.

« croire que ce n'était pas madame Lacoste, mais Marie « Capelle que l'on jugeait; tant ce souvenir, éveillé d'une « façon si inattendue, dominait l'auditoire et la justice « elle-même. »

. . . .

Madame Lacoste a été acquittée... Mon ombre l'avait défendue!... Dieu cache une vertu dans les larmes, une leçon dans les souffrances. Calas mort a plus fait pour l'humanité que n'aurait pu faire Calas vivant... Latude, devenu insensé, a plus ébranlé les tours de la Bastille que l'ouragan révolutionnaire qui le vengeait. Ce ne sont pas les grandes, les hautes infortunes, qui émeuvent le plus les consciences populaires; ce sont les infortunes humbles, obscures, quand elles sont imméritées. Dieu soit béni! c'est récompenser mon martyre, que d'en rappeler le souvenir pour en faire éclore un bienfait.

II

Ange, gardien de mon enfance, que ma prière, le soir, appelait à mon berceau; bon ange, à genoux je t'implore! va, retourne sans moi vers cette terre où, tremblante, je posai mes premiers pas; où, mourante, hélas! je ne poserai pas les derniers[1]...

Ton aile rapide t'y a déjà porté... bon ange, réponds-moi?

L'étang est-il toujours le miroir des tilleuls? Les nénufars d'or se balancent-ils sur les vagues aux approches du soir? L'ange ton frère veille-t-il au bord de ces eaux qui reflètent le gazon, pour sauver de leurs abîmes les petits enfants?

Vois-tu le tronc noueux de l'aubépine rose qui fleuris-

[1] Villers-Hellon.

sait la première au doux soleil de mai? chère aubépine, où nous grimpions, ma sœur et moi, soulevées par les bras de mon père, pour y faire un bouquet, aux jours de fête de l'aïeul bien-aimé?

Le temps respecte-t-il l'église aux arcades gothiques, dont l'autel est de pierre et la croix d'ébène? Une autre vient-elle, après moi, y suspendre les festons de bluets et de roses, le jour trois fois béni où l'âme purifiée s'unit avec son Dieu?

Retrouves-tu les rosiers qui donnèrent leurs fleurs à ma mère... les peupliers qui grandirent avec moi? Sont-ils encore dans la prairie, ces beaux pommiers qui ombrageaient le sentier du village, quand, sous leur dôme de verdure, je portais la bannière blanche aux saintes fêtes de Marie?...

Parmi les fleurs, sous un rideau de saules, tu reverras la tombe où reposent mes morts... Portes-y ma prière! ils t'entendront!...

Bon ange, reviens et repars vite... prends dans tes yeux toutes les larmes qui remplissent les miens, et arroses-en cette terre où j'ai laissé mon cœur, et que mes pieds, hélas! ne foulent plus!!!

III

J'invoquais hier l'ange de mon enfance... l'ange du souvenir me visite aujourd'hui. Un nom bien cher vient de frapper mon oreille. Le docteur Manceau! La sœur *** est chargée de me demander quelques mots pour lui.

— Oh! ma sœur, lui ai-je dit tout en pleurs, quelques mots? c'est tout mon cœur que vous voulez dire. M. Manceau! mais c'était l'ami de mon aïeul! c'est tout un monde de souvenirs, c'est le réflecteur vivant de tout ce que j'ai tant aimé, de tout ce que j'aime tant encore!

Et j'ai tracé bien vite ces lignes:

« Quoi! monsieur, vous avez craint une indiscrétion? « Vous, monsieur, vous!... Enfant, je vous ai dû la vie « de ma mère. Ma grand'mère vous a béni en mourant, « et a légué sa reconnaissance à ses filles. Vous le voyez, « monsieur, en gardant votre souvenir, j'accomplis tout « à la fois une dernière volonté et un premier devoir. « J'acquitte une dette et je vous reconnais créancier d'un « droit. Quand la sœur de la prison a prononcé votre nom, « je ne lui ai pas répondu. Un torrent de larmes est « tombé de mes yeux... à cette évocation subite d'un « passé si riche d'espérances, si palpitant de tendresse, et « en présence d'un avenir si affreux, j'ai faibli, j'ai craint « de mourir de douleur... Pardon! je vous afflige, et je « ne dois que vous aimer!! »

. . . .

« Autant de points, autant de larmes. Vous le savez; « ce ne sont pas les larmes du remords... recueillez-les « dans votre cœur.

« Merci, mille fois merci de tous les dons que vous vou- « lez me faire. Comme ma pauvre bibliothèque va être « riche! Mais prenez garde, j'essaye d'être une femme « instruite; je ne veux pas être une femme savante. Votre « éloquent Romain sera le bienvenu, à titre de votre re- « présentant d'abord, puis à celui de vaillant défenseur « de l'opprimé. Seulement, j'exige que toute cette belle « et *bonne* collection de science et de littérature antique « m'arrive dans son négligé, sans reliure de cérémonie, « mais telle qu'elle vous a appartenu, avec les mêmes « feuillets froissés par vos études, et qui feront commu- « nier pour moi le savoir, l'esprit et l'amitié.

« Votre magnifique herbier me ressuscitera à toutes les

« joies des savants, en m'élevant à la contemplation des « œuvres de Dieu. Je grimperai avec vous sur les montagnes ; je vous suivrai sous les crevasses des rochers, « sous les nuages des cascades. Vous serez mon maître. « Je m'attache à vos pas, comme je m'attachais aux pas « de mon père... Mon père!... Ah! plaignez-moi... mon « illusion s'enfuit, et je retombe, accablée, dans toutes « les horreurs de mon néant... Je pleure, mais je sens « que mes larmes seront comprises... Je ne pleure pas le « monde, ce monde qui m'a maudite et qui un jour pleurera sur moi... je regrette mes proches, mes amis... « c'est vous dire que ces pauvres lignes finissent par un « cruel regret. »

« Adieu, monsieur Manceau; Marie vous tend sa main. « Prenez-la sur le cœur qui battait pour son père. »

IV

Ma garde sera libre demain... Elle va, elle vient, elle rit, elle pleure, cherchant partout des échos à son exubérante joie. Sa robe bouffe, son bonnet fait la roue, son châle a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et ses poches, béantes et gonflées, appellent les mains gourmandes de ses petits enfants. Voilà deux ans qu'elle amasse, à cette intention, toutes les friandises que je lui donne. Son avarice maternelle m'a souvent fait sourire, et, plus souvent encore, m'a doucement émue.

Pauvre femme! pauvre mère! le bruit qu'elle fait depuis ce matin m'étourdit. Sa tête a pris feu, sa langue carillonne; les mots, vacillants, bégayent d'impatience en tombant de sa bouche... Elle fera ceci, elle fera cela ; elle ira là, elle ira ici. Elle dira à son mari les mille et une choses qu'elle a, durant quatre ans, enfouies dans sa tête ;

elle rendra à ses enfants ces mille et une caresses qui restaient étouffées dans son cœur. Quel bonheur de vaquer enfin à son petit ménage! Mais quel regret de quitter sa bonne dame!... Elle court à la fenêtre pour sourire à la liberté qui approche; puis elle vient à moi, et fond en larmes à l'idée qu'elle va me perdre... Ses pensées se heurtent comme ses jambes. Elle renverse tout, fêle, casse ou brise les malheureux objets que rencontre sa main ou son pied...

Basson sera libre demain!!!

V

Le départ de la bonne femme m'attriste; c'était son cœur qui me servait, et je l'aimais.

Je n'ai jamais compris la domesticité automatique. Je n'ai jamais cru que l'homme eût le droit de faire porter à l'homme la livrée de ses vanités et de ses caprices. A cette condition, il n'y a que les vices qui se marchandent et s'achètent.

On serait épouvanté si on pouvait mettre à nu et faire poser devant soi ces consciences de valet, ces mannequins de chair et de galons, que l'opulence façonne à son usage pour en décorer ses palais.

Que d'aveugles deviendraient clairvoyants! L'avare verrait la cupidité épousseter son coffre-fort; l'égoïsme verrait l'envie menacer sa quiétude et convoiter son bien; l'ambitieux verrait la perfidie épier ses espérances et les livrer à l'enchère de ses rivaux... La jeune épouse surprendrait la paresse bercer avec dégoût, trop souvent avec colère, le premier-né de ses amours; et la mère, la mère! reculerait d'effroi en voyant sa fille sous la garde du vice lui infiltrant son venin.

Pourrait-il en être autrement? Ce ne sont pas nos ver-

tus qui cherchent des auxiliaires ; ce sont nos faiblesses et nos misères qui veulent des complaisants et des flatteurs. La souplesse de la corruption nous séduit. Les qualités que nous cherchons dans nos serviteurs sont uniquement celles dont nous pourrons tirer profit ou vanité. Nous ne nous préoccupons guère que de la machine humaine, et nous ne voyons pas que derrière le valet qui nous flatte se dresse l'ennemi qui nous trahit.

Mon grand-père, qui avait les idées libérales dans le cœur, mon grand-père ne voulait avoir, et n'avait autour de lui que des existences liées à la sienne par des souvenirs communs et des bienfaits.

Tous ses vieux serviteurs étaient jeunes, quand il était jeune. Les fêtes de leur cœur avaient les mêmes dates que celles du sien. Ils avaient porté ses deuils ; il avait partagé leurs peines. Ils l'aimaient comme leur providence ; il les aimait comme ses enfants. L'histoire de sa famille pouvait se lire à chaque feuillet de leur propre histoire.

La pendule de la vieille *Mamie* lui avait été donnée à la naissance de ma mère. La tasse d'argent où *Lalo*, ma bonne, prenait son café, datait de mon premier pas d'enfant. Je lui avais acheté son verre avec le premier écu dont j'avais pu dire mon écu. C'était ma mère qui avait passé au cou de la grosse Ursule la montre d'or qui devait lui rappeler ses pieuses veilles au chevet de mon aïeule mourante.

Toutes les robes de dimanche de ces bonnes femmes, mes mies, avaient un type cher à nos cœurs. Aussi, les jours de grande toilette, apparaissaient-elles au milieu de nous, rayonnantes d'heureux souvenirs. En parlant de la famille, elles disaient *nous*. En donnant leur avis sur les chances de la tonte ou de la moisson, elles disaient *notre* récolte, *nos* champs, *nos* fermages, *nos* troupeaux.

Aux fêtes anniversaires, ou aux jours bénis du retour, quand nos mères revenaient jeter leurs sourires et leurs chants aux échos réveillés de notre beau Villers-Hellon, les chères mies s'échelonnaient le long de l'avenue, mêlaient leurs cris de joie aux grelots des chevaux et à la fanfare des postillons, et accompagnaient, portaient ou traînaient dans le salon deux générations d'enfants bercés par leurs chansons.

Les plus jeunes d'entre elles enlevaient dans leurs bras les plus jeunes d'entre nous, les faisaient ensuite danser, sauter, tourbillonner, pour juger des forces qu'ils avaient dû gagner depuis le dernier départ.

Je les vois encore d'ici, ces excellentes *bonnes*, si soigneuses, si dévouées... Je les reconnais encore à travers mes larmes, tous ces vieux serviteurs amis, gardiens fidèles du foyer.

Mamie, leur doyenne, femme de chambre, à dix-huit ans, de ma grand'mère, qui en avait seize, Mamie était ronde, toute grasse, toute courte. Un trousseau de clefs pendait à sa ceinture. Un sourire eternel creusait deux fossettes dans ses joues. Une paire de lunettes, sans branches, pinçait avec un aplomb superbe la pointe extrême de son petit nez.

Lalo, qui avait sevré ma sœur, ma sœur et moi, et qui sevra depuis l'enfant de ma mère, Lalo était maigre, longue, raconteuse comme une sultane, philosophe sans le savoir, comme M. Jourdain était prosateur. Elle lisait les journaux avec une dévotion pleine de foi, prenait les feuilletons de l'école romantique pour les *faits divers*, et détestait Paris, la ville maudite, disait-elle, où des choses si monstrueuses se passaient. C'était d'ailleurs une bonne créature du bon Dieu, ne repliant pas une seule de ses pensées sur elle-même, vénérant mon grand-père d'un res-

pect passionné, soumise avec amour à ses enfants; mais nous adorant, nous, par-dessus tout. Hors de ce cercle, où son cœur s'était muré, elle faisait fi de tout le genre humain.

A côté de ces deux bonnes figures, si originales et si naïves, j'aperçois — la grande Ursule, tante et dévote, — la grosse Ursule, nièce et rieuse, — le pauvre Durand, blême d'émotion quand il liait une sauce d'élite, et délirant d'orgueil quand on votait un toast à son génie culinaire; — le vieux Briquet, avec sa belle calèche et ses grands chevaux; — le bonhomme François, avec son humeur rauque et sa riche voix; — Quatreveaux, mon bête; — enfin Clémentine, que, par respect chronologique, j'ai dû nommer la dernière, Clémentine, ma fidèle, ma dévouée, que je forçais, petite fille, à me battre, pour lui montrer que je n'étais pas fière avec elle, qui a quitté son pays pour me suivre, quand je le quittais pour ne plus le revoir, Clémentine, ma pauvre *Clé,* dont le cœur m'a si souvent assistée, et dont l'enjouement m'a si souvent distraite, *Clé,* qui me remerciait de ce qu'elle faisait pour moi, et tenait à honneur de se dire mon obligée!

Il y avait quarante ans que quelques-uns de ces fidèles serviteurs étaient dans ma famille. D'autres y étaient nés et s'y étaient nourris. Tous avaient des titres à notre reconnaissance, et tous aussi avaient pu mettre à l'épreuve notre affection.

Mais ils s'acquittaient de leurs devoirs sans se préoccuper jamais de leurs droits : ce qui n'est guère de mode aujourd'hui, où tant de gens voudraient moissonner ce qu'ils n'ont pas semé.

« Je suis né grand, rapetissez-vous, et que je vous dé-« passe, » disaient autrefois les seigneurs aux vilains.

« Je suis homme, et vous êtes homme aussi. Nouez vos

« forces, et que je vous égale, » voudraient dire aujourd'hui les pygmées modernes aux modernes géants.

Des deux prétentions également insensées, qui oserait décider laquelle l'emporte sur l'autre de niaiserie vaniteuse ou de brutal orgueil ?

Ce n'est pas le droit qui engendre le devoir. C'est le devoir qui engendre le droit, comme il l'explique et le règle. La charrue trace le sillon avant que la faucille coupe la gerbe. L'oiseau bâtit son nid avant d'y mettre sa nichée. La chenille file un linceul avant de s'y tailler des ailes, et l'abeille vole de fleurs en fleurs avant de pétrir son miel.

Sur tous les plans de la création, nous trouvons les symboles des vérités immortelles qui doivent régir l'humanité. La prévoyance divine a tout embrassé ; mais notre légèreté ou notre orgueil fausse et dénature tout.

La préexistence du devoir par rapport au droit n'est pas seulement une vérité morale pour l'homme, c'est encore une vérité fondamentale pour la vie sociale des nations. Du plus ou moins de développement qu'on lui donne, du plus ou moins de respect qu'on lui porte, dépend l'organisation plus ou moins régulière des sociétés. La famille et l'État n'ont pas d'autres bases. En s'exerçant aux devoirs qui correspondent aux droits qu'ils réclament, les peuples, dans leurs évolutions politiques, n'auraient pas à redouter les désordres, les dissensions, les victoires sanglantes, et les réactions, plus sanglantes encore, qui d'ordinaire les accompagnent.

De nos jours on s'évertue pour trouver l'alliance de l'ordre et de la liberté. Cet accord ne peut naître que de la subordination du droit au devoir, car le devoir produit l'ordre, et le droit donne la liberté.

Les nations ont leurs marées comme l'Océan. L'ombre

d'un corps invisible semble parfois peser sur elles. Le flux et le reflux des idées les poussent et les repoussent au delà ou en deçà de leur lit. A cette vue, le penseur médite, le croyant s'incline, l'ignorant s'effraye... mais trop souvent la lumière éblouit, la raison se trouble, l'orgueil s'irrite, et d'un principe vrai on arrive à des erreurs fatales et de véritables écarts.

Pourquoi? disons-le :

C'est que la science et le génie même ne peuvent rien, quand, murés dans leur égoïsme, les hommes refusent de s'oublier eux-mêmes pour concourir au bien de tous, ou quand, refoulés dans le néant de l'heure présente, ils veulent trouver des fruits là où les racines de l'arbre n'ont pu encore s'ancrer au sol.

VI

Autrefois, quand j'étais libre et que je pouvais dire : « notre château, ma chambrette, nos champs, mes fleurs, » autrefois tous mes souvenirs s'encadraient dans des lieux aimables et bien-aimés. Les objets extérieurs se miraient dans mon âme, comme la rive se mire dans ses eaux. A leur tour, mes sentiments intimes, mes secrètes pensées, se reflétaient sur eux, les coloraient d'une grâce idéale et touchante, les vivifiaient des plus douces aspirations de mon imagination et de mon cœur.

Aujourd'hui, au contraire, s'il est un souvenir de ma triste vie dont je veuille enchâsser la date et fixer les rayons, qu'y a-t-il autour de moi pour le réfléchir? Des pierres et du fer, des échos pour s'imprégner de larmes et me renvoyer des gémissements...

Petits nuages roses qui couriez dans les airs à l'heure où je l'*ai* vu venir, petits oiseaux qui chantiez sur les toits pour *lui* donner l'aubade de bienvenue, soleil pur, hori-

zons bleus, brises attiédies qui avez voulu faire un beau jour du jour où je l'*ai* connu, je vous emprunte au ciel... Encadrez d'espérance cette page de ma destinée où j'inscris la conquête et le nom d'un frère.

Hier soir, comme ma tante rentrait chez elle au retour de la prison, deux bras se sont ouverts pour l'étreindre, et à son cri de surprise a répondu un cri de joie.

C'était son fils Édouard qui revenait d'Afrique après cinq ans d'absence. Cinq ans sont bien longs, quand le regret les compte! Aussi comme ses lèvres devaient trembler en redisant *ma mère!* comme son cœur devait battre en s'entendant appeler *mon fils!*

Édouard était le seul de mes cousins que je ne connusse pas encore. Il aurait voulu me voir le soir même. C'était trop tard... et le lendemain n'était pas le jour permis de visite. Il alla trouver le directeur, qui fit gracieusement brèche à la règle, et cette après-midi, prévenue déjà de la bonne nouvelle, j'ai vu paraître le cher inconnu, accompagné de son père... Je lui ai tendu affectueusement la main; mais lui m'a attirée doucement sur son cœur, comme la veille il y avait attiré Adèle, et deux larmes muettes ont coulé de ses yeux sur mon front.

— Vous, prisonnière!... s'est-il écrié après un moment de silence.

Mon oncle, voulant faire diversion aux sentiments douloureux qui nous agitaient, a appelé mes regards sur le costume *mécréant* de son fils.

Édouard portait sur les épaules le caban brodé des Arabes. Une large ceinture de soie rouge serrait son uniforme d'officier, taillé sur le patron de la fantaisie, sans nul respect de l'ordonnance. Le soleil d'Afrique avait bronzé son visage et pailleté d'or sa longue barbe aux reflets ondoyants. A première vue, j'ai souri de le trouver si Turc.

Mais bientôt, reconnaissant dans ses traits les traits chéris de mon grand-père, l'émotion a amené les larmes dans mes yeux. J'ai parlé de cette étonnante ressemblance, et il m'a dit qu'à son voyage à Paris mes tantes en avaient été frappées comme moi.

Cette similitude de traits avec l'être que j'ai si religieusement aimé donne un passé à notre affection. Je ne l'ai pas compris seule... le passé consacrera l'avenir.

VII

La prisonnière qui m'a été choisie pour remplacer Basson est une fille de la Lozère, ronde, rouge, large et trapue, agreste comme les sites de son pays, bonne comme les simples de ses montagnes, presque laide, si c'est avec les yeux qu'on la juge; quasi-jolie, si c'est le cœur qui la regarde, quand son cœur vous sourit.

Françoise, c'est son nom, ne sait rien faire; mais brûle du désir de tout apprendre. Malheureusement, ses mains qui cousent à gauche, ses pas qui pèsent cent livres, ses regards un peu effarés, et ses gestes coupés à angles aigus, me font craindre que, si elle a hérité des dispositions de Basson à tout briser, elle n'héritera pas de son intelligence.

Ce qui rendra son éducation plus difficile à faire, c'est qu'elle parle un patois *bêlé*, inintelligible hors des gorges de sa province, et qui doit être une sorte de compromis entre la langue du berger et celle du troupeau.

La pauvre créature est ravie de ne plus être sous le regard intolérant qui s'attache à ses compagnes, à l'atelier et dans les cours, au réfectoire et à la chapelle, aux heures de récréation comme aux heures de travail, le matin, le soir, le jour, la nuit, partout.

Quand je l'appelle, elle accourt avec l'impétuosité de la rafale. Quand je lui parle, elle écoute, accroupie à mes pieds, ses yeux cloués aux miens, avec un regard ébahi, où la pensée n'est jamais, où le sentiment est toujours. Si je ferme mon livre pour lui sourire, si je pose affectueusement ma main sur sa tête, la voilà qui bondit de joie, qui éclate en transports, et en transports si burlesques, que j'y trouve en quelque sorte la paraphrase vivante de ce verset des vêpres : « *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium.* »

Basson me distrayait par ses interminables jaseries; Françoise me consolera par l'exubérance de son bonheur. Hier, elle m'a entraînée dans sa chambre; pour entendre braire un âne, qui avait, disait-elle, la voix de l'âne de sa marraine. Un coq qui chante, un bœuf qui beugle, un agneau qui bêle, font une trouée lumineuse dans ses souvenirs, et empourprent ses joues comme au temps où le soleil y mordait à pleins rayons.

J'aime cette fidélité à de bonnes bêtes, amies et compagnes de sa jeunesse. J'aime cette affinité mystérieuse d'une pauvre âme inculte avec les races inférieures de la création.

Je disais l'autre soir à l'heureuse ignorante :

— Vous deviez vous ennuyer, dans vos montagnes, seule tout le jour avec votre petit troupeau?

— Que nenni, ma bonne dame, me répondit-elle dans des termes dont je devinai le sens. Je regardais tout ce qui me tombait sous les yeux; et, à force de regarder, il me semblait que prés et ruisseaux, monts et plaine, terre et ciel, me parlaient comme s'ils eussent eu voix et langue de chrétien.

Françoise sait encore les complaintes qu'elle chantait à l'écho, quand le matin, avec les petits bergers de son âge,

elle allait le lutiner. Ce sont tour à tour des airs naïfs et gémissants, des notes aiguës jetées au hasard, des trilles soutenues comme le soupir du vent entre les feuilles mortes, des cadences douces, traînantes comme le frémissement de l'ondine sur les cailloux, le bourdonnement de l'abeille entre les roses, et l'adieu du rossignol à l'été.

Cette harmonie libre et champêtre me porte au cerveau. Elle me donne la fièvre du souvenir et du regret. A peine ai-je entendu monter ou descendre, se traîner ou courir, sauter ou pleurer ces notes âcres ou plaintives que je me retrouve par la pensée au milieu des sites de l'Alsace. Ma jeunesse me fait signe de revenir avec elle dans ces sentiers fermés des beaux jours de ma vie... Il ne me manquait rien alors, et, folle que j'étais, je ne me croyais pas heureuse. Un aimant trompeur m'attirait hors de l'oasis où s'épanouissaient mes quinze ans... J'avais le mal de l'inconnu. Aujourd'hui, j'ai le mal de l'impossible. Alors, je voulais vivre ; aujourd'hui, je voudrais mourir.

VIII

Le préfet m'a fait une visite aujourd'hui. Il est venu accompagné du directeur. Une même pensée semblait les préoccuper tous deux, et répandait une ombre sérieuse et triste sur le visage de M. Rouleaux.

C'est l'indice ordinaire, quand quelque nouvel orage me menace. J'ai salué mes deux visiteurs en silence, refoulant mes forces dans mon cœur pour le préparer dignement à souffrir.

J'ai souffert, en effet.

Le sujet de la mercuriale était cinq lignes de reconnaissance répondues à un jeune poëte belge qui m'avait envoyé les premiers soupirs de sa muse.

La circonstance aggravante était l'indiscrétion d'un journaliste qui avait publié ces lignes sous mon nom, sans se douter que les prisonniers étaient condamnés à l'oubli, par le même arrêt qui les condamnait à la prison.

— Faites la morte, répétait M. Rouleaux; faites la morte, et laissez faner, sans en relever les débris, toutes ces folles fleurs que des étourdis vous jettent à l'aventure. Ils croient vous consoler, et ils aggravent vos peines. Vous savez ce que la Fontaine a dit de ces imprudents. Faites la morte, vous dis-je. Vous ne revivrez qu'à cette condition.

Pendant que le préfet, dans sa bienveillante colère, me sermonnait ainsi, j'avais croisé mes mains sur mes genoux, et penché ma tête sur ma poitrine. La douleur a aussi sa pudeur. J'avais caché mon visage dans l'ombre, pour qu'un rayon de soleil, reflété par une larme indiscrète, ne vînt pas révéler cette larme à ceux qui la faisaient couler.

Le directeur s'était levé (à dessein peut-être) pour aller à la croisée. M. Rouleaux est redevenu *lui*. Un rayon de son cœur a transformé sa physionomie, et le préfet grondeur est devenu le plus excellent des hommes.

— Vous avez donc oublié, madame, m'a-t-il dit en baissant graduellement la voix, vous avez donc oublié combien de pareilles scènes me coûtent à provoquer et à subir?

J'ai essayé de lui répondre. Ma voix s'est perdue dans mes sanglots.

— C'est cela, a repris le préfet. Après les imprudences, les pleurs. Après les pleurs, la fièvre, l'atonie, le désespoir. Voyons, madame, parlons raison. Ne pouvez-vous pas choisir vos amis parmi des hommes sages, sensés, discrets?

— Vous ne savez donc pas, ai-je répondu avec un élan

de vivacité dont l'amertume était mal déguisée, vous ne savez donc pas, monsieur, que, pour me nuire, on fait même parler les muets? Souvenez-vous du pauvre Polonais, et, avant de me blâmer, plaignez-moi... La calomnie m'aime, monsieur, comme sa plus chère proie; c'est le vampire qui s'attache à mon honneur, à mon repos, à ma vie. Ma mort seule pourra le désarmer, et peut-être encore ne laissera-t-elle pas en paix ma cendre!... Plaignez-moi, monsieur; plaignez-moi!...

Le préfet n'a pas été maître de son émotion et s'est brusquement retiré.

. . . .

Choisir mes amis! Mais c'est Dieu qui me les donne. Je ne les cherche pas; ils me trouvent... Est-ce à moi de les repousser, quand je les dois bénir?

Choisir mes amis!... y pense-t-on? La fleur qui va mourir demande-t-elle à la rosée de quel nuage elle lui porte la vie? Eh quoi! Dieu a promis le ciel à qui donnerait un peu d'eau en son nom au plus petit de ses frères, et moi, du fond de ma prison, j'arrêterais les larmes qui viennent se mêler à mes larmes! je devrais savoir de quels yeux elles coulent!... je devrais scruter les cœurs qui veulent battre pieusement sur mon cœur!... Mais ce serait douter de ce qu'il y a de plus saint au monde; ce serait soupçonner la perfidie, là où je ne dois voir que la bonté.

Sans doute, au milieu des sympathies si touchantes qui m'entourent, il a pu se rencontrer des esprits vains et légers qui se sont fait un jeu de ma reconnaissance. D'autres peut-être ont pu s'en faire une arme. Mais, je le demande, est-ce leur front ou le mien qui doit rougir? L'âme qui souffre répugne toujours à se croire trompée... elle a foi au respect du malheur.

J'ai oublié la date et l'adresse de quelques-unes de mes lignes, provoquées par le mensonge, et profanées par la trahison. Je laisse aux coupables ce souvenir. Le monde, tout en profitant des lâchetés, en fait bientôt justice. S'il a ri tout haut de ma crédulité, il a certainement flétri tout bas les insulteurs de la captive et les dupeurs de l'affligée. Non, quelque méchanceté qui m'atteigne, je préférerai toujours l'abandon de la confiance à la prudence de l'orgueil.

L'amitié n'est pas accourue à ma voix. Elle m'a porté, la première, les accents de la sienne. J'ai quitté le Glandier, pauvre, plus que pauvre, dépouillée de tout... et cependant, à chaque étape de mon douloureux voyage, j'ai trouvé, toujours prêts, le grain de mil et la goutte de lait qu'il fallait à ma vie. Ici encore, cette chère providence, douce mandataire du ciel, n'a cessé de veiller sur moi, comme la mère veille sur son enfant. Elle n'a jamais laissé manquer d'huile ma lampe, ni s'éteindre la flamme de mon foyer.

Bons et généreux amis, gardiens fidèles de ma douleur, soyez bénis! Pas une fois ma prière ne s'élève à Dieu sans que mes lèvres ne lui disent vos noms, sans que mon cœur n'appelle sur vous ses bienfaits.

IX

L'homme qui m'a fait condamner par ses haineuses accusations, le témoin cruel dont je ne me souviens plus qu'aux heures où j'offre à Dieu mes sacrifices et mes pardons, cet homme est accusé de détournements de fonds par altérations d'écritures de commerce. Il est en prison depuis trois mois.

Depuis trois mois! et le hasard seul me l'apprend la veille du jour où il va être jugé!

Il y a sept ans, avant de quitter ma cellule transitoire de la Corrèze pour la tombe anticipée que j'habite ici, M. Lacombe, mon tuteur légal, présenta une requête au tribunal de Tulle pour être admis à prouver un faux témoignage de D***. Des hommes honorables, parmi lesquels figurait en première ligne un des jurés de mon procès, le demandaient avec nous. Ils avaient entendu de la bouche même du calomniateur la rétractation de la calomnie. Dieu condamnait ainsi à la vérité les mêmes lèvres qui s'étaient souillées du parjure.

Cette requête fut rejetée par le motif du changement de domicile de l'homme. Les agents de la police ne purent découvrir sa nouvelle demeure. Cet œil si vigilant fut impuissant pour moi.

Et maintenant, qu'un seul mot aurait pu me sauver ou me confondre, une égide invisible protége l'accusateur contre la condamnée!

Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter cet impitoyable abandon? Quels sont donc les intérêts que ma captivité sauvegarde? Quel est donc le repos si cher que mes douleurs achètent? Ah! quel que soit ce repos, toutes mes larmes, tout mon sang ne sauraient le payer. Dieu maudit les sacrifices humains, et les renvoie comme un supplice aux consciences *qui veulent dormir*... Le temps marche. Que mes ennemis disent ce qu'ils ont arraché contre moi. J'écoute, et ils se taisent, parce que le temps se tait. Ils entourent ma tombe de silence, comme ils ont entouré mon jugement de passions et de bruits. Ils croient que ma voix se brisera contre ma clôture de pierre, et que la voix de la vérité s'y brisera comme elle. Ils se trompent : la vérité pénètre partout où Dieu descend.

C'était la vérité qui forçait D*** à se trahir involontai-

rement lui-même. C'est elle qui le livre aujourd'hui aux méditations des esprits graves et des cœurs droits. Il sera absous, dit-on... Que Dieu aussi le pardonne! Mais l'honnête homme de Tulle n'en aura pas moins publiquement déchiré ses titres... Pour moi, si je souffre, Dieu m'aide à souffrir, et ma conscience me console. En sera-t-il ainsi de ceux qui traînent dans leur âme le boulet du souvenir?

X

Hier soir, dans cette petite cellule que le regard n'atteint pas, tant elle est haut perchée à la cime de sa tour, hier soir, dans cette tombe murée d'inflexibles consignes faites pour lasser tous les dévouements, j'ai vu paraître, j'ai vu s'asseoir, pâle, amaigrie, belle de l'incolore beauté des fleurs d'automne, une étrangère, une amie inconnue que la souffrance inclinait vers ma douleur.

Je veux parler de madame ***, si malade, la pauvre! que sa vie, jeune encore, semble enroulée dans les bandelettes de la mort.

Elle connaissait mon procès; elle en avait sondé les mystères, et son cœur battait pour moi... Depuis longtemps déjà elle m'aimait dans le silence, mais elle désirait ardemment de me voir. Elle avait pu enfin se faire transporter à Montpellier, et, le lendemain, elle était dans le cabinet du directeur pour demander le permis de visite. M. Chappus avait d'abord répondu par le mot officiel *impossible*. Cependant il transmit et appuya la demande auprès du préfet, et la permission fut obtenue... On voyait une femme presque mourante, et on accorde beaucoup à ceux qu'on n'ose pas remettre au lendemain.

Après deux jours de souffrances, qui l'ont retenue au lit, madame *** a pu se rendre à la prison. Se traînant à peine,

elle a eu le courage, soutenue sur les bras de Françoise, de gravir l'interminable spirale de mon escalier; mais, arrivée au palier du troisième étage, il a fallu la porter : ses petits pieds d'enfant pendaient, inertes et glacés, entre les plis de sa robe.

En la voyant, je me suis jetée à son cou; mon étreinte a été si vive, qu'elle lui a arraché un cri. Muettes d'émotion l'une et l'autre, nous ne nous sommes longtemps parlé que par nos pleurs. Des deux étrangères, la douleur avait déjà fait deux amies.

Revenues un peu à nous-mêmes, nous avons essayé de nous connaître, de percer les voiles du passé. Nous y avons renoncé bientôt. On ne rétrograde pas dans la vie sans rouvrir des plaies, sans éveiller des regrets, et à quoi bon remuer des cendres qu'on ne peut réchauffer? Pourquoi galvaniser des morts, quand on n'a pas la vertu de les ressusciter?

Pleurer ensemble, c'était tout nous dire... et, au moment où l'heure de la visite expirait, nous n'avions pas encore assez pleuré... Confondre ses larmes, c'est se consoler.

Je dois à madame *** les sympathies d'un savant médecin qui honore mon infortune et s'en est fait le champion. Un jeune notaire, dont elle est la cliente, à demi écrasé sous les gloses et les contrats d'une étude, a secoué la poussière des sept codes pour envoyer sous mes verrous des pensées riantes et amies... Mais ce que je dois surtout à madame ***, c'est l'affection providentielle d'un noble vieillard dont j'ai hâte de parler, de M. ***, mon cher tyran à cheveux blancs, despote comme les rois du temps jadis, bon comme les pères de tous les temps.

XI

M. *** avait traversé, jeune homme, les grandes phases révolutionnaires. Tour à tour muscadin, merveilleux, incroyable, il était allé en Italie à l'époque où mon grand-père y était envoyé lui-même. Jeunes tous deux, allant à la conquête d'une moderne toison d'or, ils s'étaient souvent rencontrés dans les cercles du monde. Les mêmes beautés à la mode les avaient charmés. Les mêmes banquets joyeux les avaient réunis. Il ne leur avait manqué, pour devenir amis, que de traverser ensemble un jour d'orage; mais M. *** était si insouciant, mon grand-père si heureux, qu'ils étaient demeurés comme étrangers l'un à l'autre, faute d'un nuage dans leur ciel, faute d'une éclipse de soleil dans leur vie.

. . . .

. . . .

C'était en l'an de gloire de Marengo que s'était nouée et dénouée cette indifférente intimité, comme le monde en fait tant éclore. Pendant la durée de l'Empire, de la Restauration, du météore des Cent-Jours et des premières années de la monarchie de 1830, aucun événement n'avait rapproché les *vis-à-vis* des quadrilles conquérants de Florence et de Turin, quand un nom, jeté par madame *** à l'oreille de M. ***, réveilla tout à coup les huit à neuf lustres de souvenirs éteints qui recouvraient de leur poussière un dernier souvenir, lui-même plus qu'à demi mort.

Était-il possible que la petite-fille du beau Collard, de Collard le riche, l'aimable, le bon, le sémillant, souffrît seule sans qu'il la consolât, s'attristât seule sans qu'il s'attristât avec elle?

Plume à la main et parti pris... la première lettre de

M. *** fut excellente, la seconde parfaite. A la troisième, il m'appelait sa fille, et, si la quatrième n'arriva pas, c'est que le père improvisé arrivait lui-même pour faire connaissance avec son enfant.

On sait quelle consigne impitoyable présidait alors au tir de mes verrous. Des parents, des alliés, s'étaient vu refuser ma porte. Lord Standish, pair d'Angleterre, hôte de ma famille à Villers-Hellon, n'avait pu obtenir du préfet le droit de me serrer la main. Ce fut mon oncle qui eut sa visite, et dont il fit son interprète pour me porter ses nobles paroles de sympathique intérêt.

Je n'espérais donc pas voir M. ***, et grande fut ma surprise quand il apparut dans ma cellule : « Conquérant d'âge, disait-il, de cette exception inattendue. » Aïeul, père, despote, ami.

Oh ! que je m'arrête quelques minutes en face de ce beau vieillard, contemporain d'années de mon grand-père, et, de pensées, de sentiments, de caractère, contemporain de Montaigne, d'Alceste et de Chrysale ! Que je lui consacre quelques lignes sur ces humbles pages, annales sacrées de ma reconnaissance, rayonnements de mes plus chers souvenirs, mémorial fidèle de ce que j'ai souffert et de ce qui m'a consolé ! ! !

XII

De tous les hommes que je me souviens d'avoir vus, M. *** est le seul qui ne ressemble à personne. De lui à eux, il y a la différence de la pièce de monnaie ayant cours à la pièce de monnaie médaille. C'est une existence sur laquelle la société n'a jamais pu imprimer de date, une individualité mal encadrée dans l'heure présente, parce qu'elle appartient à un type dont le moule est brisé.

La physionomie de l'homme moderne a quelque chose

de tourmenté, comme les événements au milieu desquels il souffre la vie. Ceux-là mêmes qui *se montrent* heureux ont acheté si cher la quiétude d'esprit dont ils semblent jouir, que la sérénité répandue sur leurs traits garde encore l'empreinte de la lave d'un volcan.

M. *** a la gravité d'aspect d'un patriarche biblique. Il unit la haute stature à la santé robuste de ces anciens preux qui prenaient leurs armuriers pour tailleurs. Rien d'original comme son costume : véritable précepte d'hygiène, gaîne imperméable, où il entre chaque matin pour ne pas se rouiller aux haleines du temps. Il n'est pas homme à s'étaler une condition sociale sur le dos, ni à se faire moine par l'habit. Ses cache-nez ont fait, toute une saison, les délices de Montpellier. Ses chapeaux, ordinairement gris, sont invariablement cousins germains des parasols, l'été ; petits-cousins des parapluies, l'hiver. Il lui faut des souliers-bateaux et des pantalons-sacs. Tout autre que M. *** paraîtrait singulier, ainsi vêtu. Lui, au contraire, y gagne de rester *lui*. En le voyant, on ne sourit pas, on s'incline. Pour quelques-uns, il a l'attrait d'un logogriphe ; pour quelques autres, la valeur d'une énigme. Pour moi, c'est toujours le meilleur des hommes et le plus excellent des amis.

En arrivant à Montpellier, il avait fait un vrai miracle. Mes murailles s'étaient abaissées devant sa couronne de cheveux blancs. En s'emprisonnant avec moi, sans que mes verrous aient glissé une seule fois contre lui, sans que les caprices de la consigne aient jamais révisé ses droits et mesuré ses heures, il a fait un plus grand miracle encore.

C'était chose étonnante et inouïe ; mais les dispositions paternelles et tendrement grondeuses du bon vieillard s'étaient révélées si vite ; si vite il avait pris possession de ma santé et haute main sur mon régime, qu'il ne vint au

cœur de personne de lui disputer ses prérogatives de pater-tonnant.

Vivrais-je cent ans, je verrais toujours M. *** monter mon escalier au pas accéléré de ses longues jambes, tandis que Françoise, trottinant essoufflée à sa suite, lui donnait en patois francisé le bulletin de mon sommeil et le menu de mes repas. Rien n'était oublié, un bâillement nerveux, un soupir prolongé, donnaient lieu à d'interminables commentaires.

Et alors, si j'avais bien dormi, si ma mine était bonne, si je m'étais couchée du côté droit, si j'avais digéré du côté gauche, si, fidèle à son ordonnance, j'avais dîné de deux jaunes d'œufs au sucre, et soupé d'un jaune d'œuf sucré, le pater me saluait de mots aimables et caressants. Mille gâteries paternelles me récompensaient de me porter bien. J'étais une fée, un esprit, un ange... sans lunettes, on voyait pousser mes ailes, et, sauf mes crampes d'estomac, mes spasmes et ma maigreur, j'étais un être accompli.

Tout en disant cela, le bon père changeait ses grands souliers contre d'incommensurables pantoufles, sa redingote de drap marron contre un surtout de molleton blanc, son chapeau contre un bonnet de coton, hérissé en cône, n'interrompant cette grave métamorphose que pour déterrer de ses poches-cabas du chocolat de santé, ou une aile de poulet bouilli, des chaussons de laine contre le froid, ou des brochures nouvelles contre l'ennui.

Mais si, pas malheur, la pauvre Françoise avait dû avouer au sévère inquisiteur que mon sommeil avait été agité, mon régime inorthodoxe, ma mine mauvaise et mon humeur noire; si mes yeux étaient ombrés par la tristesse, ou rougis par les larmes, oh! alors la tendresse indignée de M. *** ne se contenait plus. Il gardait son cha-

peau sur la tête et, sa canne à la main, me regardait, grognait, me regardait encore, et cherchait les mots les plus sonnants pour faire ronfler sa colère et plus rude et plus haut :

— Je voudrais savoir, morbleu ! d'où vient ce mal d'estomac-là ? disait le cher courroucé ; — d'une imprudence ? J'en répondrais.

— Je n'ai mangé, répliquais-je, que le quart d'un biscuit.

— Un biscuit !... une éponge !... du plomb !... de l'eau et de l'empois mixturés pour tuer les niais... voyons cette drogue.

Françoise apportait l'assiette. M. *** ouvrait la fenêtre.

— A la rue, ces biscuits.

Et cette migraine ? reprenait le pater-tonnant, et cette migraine, d'où vient-elle ?

— Ma foi ! je n'en sais rien.

— Cette migraine, Françoise ?

— Eh ! monsieur, puisque les biscuits sont à la rue, ce sera peut-être encore eux.

— Non, imbécile et sotte que vous êtes... cette migraine, savez-vous ce qui la donne ? ce sont ces fleurs... ces fleurs qui empoisonnent l'air, qui pompent la vie de votre maîtresse, qui l'énervent, l'étourdissent, l'asphyxient, sans que vous ayez l'esprit de crier gare... Par la fenêtre, les biscuits, et aux cinq cents diables les fleurs !

Et le bon vieillard, dans le paroxysme de son accès hygiénique, voulait goûter mon eau, peser mon lait, sentir mon pain, casser mes œufs, jusqu'à ce qu'enfin, l'humeur me gagnant à mon tour, et la pointe de mon pied frappant les dalles en cadence, M. ***, embarrassé, re-

pentant, se refaisait doucereux et tendre, pour que je devinsse souriante et calme

Autant il avait enflé ses mots pour me gronder, autant pour m'adoucir il ouatait et emmiellait sa voix. De tyran, il n'aspirait plus qu'au rôle de victime. De despote, il devenait sujet. Il souriait à tout ce qui me passait par les nerfs. Il accédait à tout ce qui me montait dans la volonté. Nos raccommodements finissaient toujours, comme finissent les raccommodements de vieux père gâteur à vieille enfant gâtée, lui en se donnant tous les torts, moi en lui donnant raison; lui, en ramassant les miettes égarées des biscuits, moi, en me frottant les joues, pour me donner une mine de dimanche.

Où est la Bruyère, pour peindre ce caractère antique, dans sa rude mais inépuisable bonté, et ce cœur tout ouvert, dans son adorable dévouement?

Les jours de soleil, de bonne santé et de bonne humeur, M. *** passait son bras sous le mien, et nous arpentions en jasant les trois mètres carrés de ma cellule. Personne moins que lui n'aime à raconter; mais il prenait plaisir à me laisser glaner dans son gèrbier. Il aimait à m'entendre lui rappeler des noms, des dates, des impressions mal effacées, des souvenirs mal éteints. Il voulait me faire deviner quelle avait été la nuance de ses rapports avec tels personnages marquants de son époque, avec tels hommes de talent, de science et d'esprit. Je voyais qu'il les avait abordés le plus souvent à leur mauvaise heure, et que les *si* ou les *mais*, les *trop tôt* ou les *trop tard* avaient mis leur embargo sur la plupart des projets de sa vie... Il me laissait filer tout à mon aise ce qu'il appelait mon roman. Puis, se frappant le front, et allumant, disait-il, sa lanterne, il en éclairait ma narration, et me montrait la vérité à côté des mirages de mon imagination.

. . . .

Cher et noble vieillard, providence bénie de mon malheur, que Dieu garde tes jours ! qu'il en prolonge la trame de toute l'étendue de mon amour, de ma reconnaissance et de tes bienfaits !

LIVRE XV

Mes yeux ne voient plus ce monde, que depuis longtemps déjà mes mains n'étreignent plus... à ma porte des verrous ; à ma fenêtre des planches ; à droite, à gauche, en face, à mes pieds, rien que moi ! heureusement, au-dessus de ma tête, j'ai le ciel et Dieu !...

Le mouvement de la rue m'était une distraction quotidienne. Dans l'état de nonchalance maladive où je me traînais, l'aspect des objets extérieurs, les paradis en plein vent du monde, les panoramas de toutes bigarrures que j'y découvrais, reposaient mes douleurs, comme autrefois, enfant, m'endormaient les contes de ma bonne. Je souriais à ces visions lointaines, comme le dormeur sourit à ses rêves. Je tuais ainsi quelques heures de mon supplice.

Je faisais mal, le temps nous est prêté, et nous en devons compte. C'est la séve de ce *talent* de l'Évangile qu'il ne nous est pas permis d'enfouir. C'est la rosée de ce champ dont la moisson nous sera demandée quand finira cette saison morte qu'on appelle la vie.

S'il faut que je vive, il faut aussi que mes efforts labourent, que mes sueurs fertilisent ce *talent* qui m'a été confié et qui se délaye dans mes larmes... Le doigt de Dieu a donné l'impulsion à mon cœur. Je ne précipiterai ni ne retiendrai un seul de ses battements. La balance de Dieu a mesuré le temps à mon être. Je ne perdrai plus un seul de mes jours.

FIN.

TABLE

